

1^E PARTIE :

LE JAPON VU DEPUIS LA FRANCE AU TEMPS DE LESOUËF

La place du Japon dans l'univers personnel d'Auguste Lesouëf, l'élaboration de sa collection japonaise, ne sauraient être envisagées indépendamment du mouvement général de curiosité suscité par le Japon en France dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Ainsi, définir le contexte de ce mouvement, en précisant la nature des objets sur lesquels se sont fixées différentes formes de curiosité, esthétique ou érudite, et les pratiques auxquelles ils ont donné lieu, s'impose comme préalable à toute étude de la réception de l'art japonais et de ses collections. Préciser les horizons d'attente des contemporains du collectionneur Auguste Lesouëf vis-à-vis d'une civilisation et d'un art totalement inconnus, bien différent des chinoïseries du siècle précédent, permet d'insérer sa démarche à l'intérieur de plusieurs grandes orientations : autant d'approches différentes qui se reflètent dans la composition de sa collection japonaise.

Plusieurs facteurs contribuèrent à faire naître l'intense curiosité du public français pour le Japon, définie à la fin du siècle par le terme de « japonisme » : la fermeture du pays aux étrangers pendant plus de deux siècles, la rareté des sources d'information sur cette civilisation, l'originalité d'une culture « raffinée » qui, aux yeux des contemporains, n'avait entretenu aucun contact avec l'Occident jusqu'à son ouverture en 1854. L'histoire même de l'archipel en fit un objet privilégié d'interrogation. L'ouverture et l'insertion du Japon dans le concert des nations modernes donnèrent aux collectionneurs européens une conscience aigüe de la fragilité de la civilisation d'Edo, dont ils désirèrent bientôt se faire les protecteurs.

Dans quel contexte s'élabora en France la réception enthousiaste de cet art ? Dans quelles directions se construisirent les discours et les pratiques sur les objets japonais ? Pour la commodité de l'exposé, nous dresserons une frontière entre le grand public, les collectionneurs et les érudits, même si — et le cas de Lesouëf en est un bon exemple — les passages d'une pratique à l'autre furent fréquents. Le japonisme peut être défini de façon générale comme un intérêt pour les objets d'art japonais ; cependant, à regarder de près les

textes de l'époque, nous nous apercevons que de multiples groupes se réclamaient de ce terme : collectionneurs amateurs et savants japonisants se réfèrent au même courant et invoquaient une collaboration incessante entre les différentes approches.

La faveur du Japon auprès du public français transparait à travers les compte rendus des expositions universelles, le succès des livres de voyage, la présence des thèmes japonais dans la presse grand public. Plus aisément définissable est la constitution de collections japonaises. L'acte de collectionner était étroitement lié à une sociabilité où circulaient objets et informations : nous évoquerons successivement les milieux très contrastés des grands collectionneurs et de l'érudition orientaliste, en nous interrogeant sur la réception du document japonais au sein de ces différents groupes.

L'accent mis par le grand public sur les arts décoratifs du Japon lors des grands expositions laisse dans l'ombre tout un pan de cette civilisation qui est au cœur de la collection Lesouëf : le livre. Appréhender plus spécifiquement les différentes dimensions du livre japonais et de sa réception en France permettra de définir toute l'originalité de la collection formée par Auguste Lesouëf. Le livre comme marchandise subit à la fois les contraintes liées à la restriction des échanges et celles de la demande. La collection de livres japonais s'insère également dans des normes de bibliophilie déjà bien définies au milieu du siècle, que l'étrangeté de ces nouveaux objets va bouleverser. Enfin, le problème du contenu ne saurait être passé sous silence, dans la mesure où les possesseurs de ces ouvrages avaient l'ambition d'entretenir une relation de lecture avec leur objet. Le livre japonais est donc au cœur d'une communication active des savoirs entre les différents courants du « japonisme ». Plus que tout autre objet, il se trouve ainsi au confluent de multiples interrogations sur la civilisation japonaise et de multiples usages de l'objet de collection. Ces questions sont indissociables d'une sociabilité où se constitue un discours bibliophilique ou scientifique, où s'élaborent des critères de choix, des échelles de valeur dépendant étroitement du contexte dans lesquelles elles ont été élaborées.

Ch. 1. Japonismes

I. De la fermeture aux premières relations diplomatiques

1) *Les premiers contacts : les Jésuites et la Compagnie hollandaise des Indes*

Les premiers contacts des Européens avec le Japon furent noués au milieu du XVI^e siècle par l'intermédiaire des marchands portugais en provenance de Chine, et des missions jésuites. Durant la période de fermeture qui s'ensuivit, les documents produits par les Portugais restèrent longtemps les seules sources d'information sur l'archipel, d'autant plus exploitées que les missionnaires avaient manifesté un intérêt profond pour le pays et sa langue, et avaient su produire des outils grammaticaux, sans équivalent jusqu'à la réouverture du pays.

La méfiance vis-à-vis de la présence de flottes étrangères au large du Japon, la crainte de voir les missionnaires s'immiscer dans la politique intérieure, l'hostilité du clergé bouddhique entraînèrent un premier bannissement des chrétiens promulgué en 1587 par le *shôgun* Tokugawa Hideyoshi, qui souhaitait n'entretenir que des relations commerciales avec l'Espagne et le Portugal. La protestation contre le monopole commercial et religieux des Portugais sur les routes de l'Asie amena à la même époque des flottes étrangères aux abords du Japon : les Espagnols basés aux Philippines abordaient les côtes japonaises en 1584, suivis par deux navires de la Compagnie hollandaises des Indes orientales, en 1608.

Au début du XVII^e siècle, la puissance maritime portugaise était fortement amoindrie ; après l'expulsion définitive des Portugais en 1639, les marchands hollandais transfèrent leurs établissements commerciaux dans la concession de Deshima, îlot artificiel originellement construit autour de 1635 pour le commerce avec le Portugal¹. Seuls les Hollandais, non suspects de prosélytisme religieux, furent autorisés à entretenir des relations commerciales avec certains marchands approuvés par le gouvernement. Les Hollandais de Deshima, confinés dans l'îlot et tournés vers des buts commerciaux, ne cherchèrent pas à connaître la civilisation et la langue d'un pays avec lequel ils avaient finalement peu de contact. Contrairement aux Jésuites, ils n'établiront pas de dictionnaire, se reposant uniquement sur les services des interprètes, recrutés de père en fils dans certaines familles de Nagasaki². Le

¹ Chr. Shimizu, *Japon, la tentation de l'Occident. 1868-1912*, Paris, Éd. de la RMN, 1988, p. 16, 20

² J. Proust, *L'Europe au prisme du Japon*, Paris, Albin Michel, 1997, p. 201.

collectionneur d'art japonais Philippe Burty (1830-1890), en homme du XIX^e siècle avide de renseignements sur la civilisation japonaise, résume de façon incisive la situation des Hollandais pendant la fermeture du pays : « Les négociants hollandais, installés à Decima comme des coléoptères sur un éventail, n'en apprenaient guère au delà de ce qu'exigeaient les échanges commerciaux »³. C'était se montrer fort peu reconnaissant envers les publications hollandaises, encore largement utilisées au XIX^e siècle, et dont Burty s'était fait l'acquéreur... Des médecins, des scientifiques, attachés à la Compagnie hollandaise des Indes, s'efforcèrent de mieux connaître la langue et la civilisation japonaises, rassemblant des renseignements avec l'aide des interprètes, ou lors des visites obligatoires au *shôgun* effectuées par le directeur de la factorerie. Quelques grands noms, fondamentaux pour la connaissance du Japon au XIX^e siècle, peuvent être dégagés ; leurs ouvrages seront largement utilisés par les premiers diplomates occidentaux ; les collections de ces savants hollandais, leurs manuscrits ou les ouvrages annotés, dispersés en ventes publiques, seront particulièrement recherchés des orientalistes du XIX^e siècle.

Engelbert Kämpfer (1651-1716), médecin hollandais, effectua deux voyages à Edo⁴ en 1691 et 1692 et obtint des audiences avec le *shôgun*, relatées dans une publication parue en 1712, puis traduite au cours de la décennie suivante en anglais et en français⁵. Cette publication fournira les éléments généraux d'explications sur la civilisation japonaise aux voyageurs du XIX^e siècle désireux de mettre en perspective les anecdotes de leurs périples. Les descriptions que donne Kämpfer des marchandises fabriquées à Kyôto attisèrent la curiosité des Européens et contribuèrent à donner aux arts décoratifs japonais leur réputation de qualité.

De 1775 à 1776, Charles Pierre Thunberg (1743-1828), botaniste suédois, fut résident à Deshima. Bénéficiant de l'expérience de Kämpfer, il livra des analyses du système politique du pays, des relevés des particularismes locaux, des études des religions ; ses impressions de voyage publiées en 1784, et traduites en français en 1794⁶, conquièrent le public européen. Il

³ Ph. Burty, « Le roman japonais Okoma », *L'Art*, 1883-1884, p. 223. L'îlot artificiel de Deshima était construit en forme d'éventail ouvert en direction de la mer.

⁴ Capitale du shôgunat, actuelle Tokyo

⁵ E. Kämpfer, *Amoenitatum exoticarum politico-physicomediocrum fasciculi V, quibus continentur variae relationes, observationes et descriptiones rerum persicarum et ulterioris Asiae, Lemgoviae*, typis et impensis Henrici Wilhelmi Meyeri, 1712. Traduction française en 1729 ; publication d'une version française abrégée en 1732.

⁶ K. P. Thunberg, *Voyage en Afrique et en Asie, principalement au Japon pendant les années 1770-1779. Servant de suite au Voyage de D. Sparmann*, Paris, Fuchs, 1794 ; *Voyages de C. P. Thunberg au Japon, par le Cap de Bonne-Espérance, les Isles de la Sonde, &c.* Traduits, rédigés et augmentés ... par L. Langlès. Paris, chez Benoît Dandré, 1796

publia également des ouvrages d'un caractère plus scientifique, notamment sur la numismatique ou la botanique, destinés aux érudits.

Le chirurgien Isaac Titsingh (1745-1812) joua ainsi un rôle notable dans le progrès des études japonaises, en entretenant des rapports directs avec les orientalistes parisiens du début du siècle, Louis-Mathieu Langlès (1763-1824), conservateur des manuscrits orientaux à la Bibliothèque nationale, Jean-Pierre Abel-Rémusat (1788-1832), conservateur du fonds chinois, le baron Antoine-Isaac Silvestre de Sacy, (1758-1838) directeur de l'École des Langues orientales vivantes. Employé de la Compagnie des Indes, il effectua plusieurs séjours aux Japon de 1779 à 1784, avant de gagner la France en 1796. Ses papiers s'étant retrouvés entre les mains du libraire Nepveu, ce dernier édita en 1819 les *Cérémonies usitées au Japon*, première étude ethnologique sur le Japon publiée en Occident⁷. Abel-Rémusat et Heinrich Julius Klaproth (1783-1835), orientaliste allemand, fourniront des éditions d'autres manuscrits.

Terminons par l'évocation des monumentales *Archiv von Nippon* de Philipp Franz von Siebold (1799-1866), médecin allemand qui effectua deux séjours au Japon, le premier de 1823 à 1829, le second après l'ouverture, de 1859 à 1862. Siebold fut autorisé à fonder une école où affluèrent les Japonais désireux de se former dans les sciences hollandaises ; les données transmises par ses élèves sur la civilisation japonaise, ainsi que informations recueillies lors de sa visite au *shōgun* en 1826, servirent de base à ses publications⁸. L'ouvrage de Siebold constitue une vaste documentation iconographique abondamment utilisée dans les décennies suivantes par la presse illustrée en quête d'imagerie exotique. Il constitue une des bases du savoir sur le Japon en France.

2) *La mise en place de l'ouverture et les relations franco-japonaises*

Dans la première moitié du XIX^e siècle, les Européens commençaient à établir leurs possessions coloniales en Asie. Devenus une puissance maritime dans le Pacifique, les États-Unis demandèrent au Japon l'ouverture de ports d'escales sur la route de la Chine, et des ports de relâche pour leurs nombreux bateaux de pêche. Les quelques efforts japonais de défense militaire se révélèrent insuffisants face au déploiement des forces occidentales⁹. Le premier traité, établi avec les États-Unis, est signé en mai 1854 : les deux pays échangent des

⁷ F. Lequin, « Isaac Titsingh (1745-1812) et les débuts de la japonologie en Europe », *L'Ethnographie*, n°108, 1990, p. 55-67

⁸ Y.-Y. Brown, « the Von Siebold Collection from Tokugawa Japan », *British Library Journal*, t. 1, 1975, p. 165.

⁹ Chr. Shimizu, *Japon, la tentation de l'Occident. 1868-1912*, Paris, Éd. de la RMN, 1988, p. 56-57.

représentants diplomatiques, les ports de Hakodate et Shimoda, lieu de résidence du consul américain, sont ouverts, et la clause d'extraterritorialité est accordée aux étrangers. Les nations européennes obtiendront les mêmes avantages avec les traités signés de 1858 à 1861.

Les négociations des traités commerciaux, qui autorisaient la présence de marchands étrangers sur le sol japonais, aboutirent seulement à la fin des années 1850, et les relations commerciales ne s'établirent véritablement qu'après 1860. Le traité franco-japonais, traité de paix, d'amitié et de commerce, fut conclu à Edo en octobre 1858, entre les plénipotentiaires japonais et le Baron Gros. Sous le Second Empire, la volonté d'affirmer le prestige de la France, la rivalité avec les autres puissances, notamment l'Angleterre, le poids de la Société des Missions étrangères conduisent à une intensification de la présence française en Asie. L'ambassadeur français Léon Roches, successeur de Duchesne de Bellecourt (1817-1881), poursuivit l'expansion des échanges commerciaux et engagea une politique de coopération technique entre la France et le Japon¹⁰. La troisième mission japonaise en France en 1865, impressionnée par les progrès techniques réalisés sous le Second Empire, examina des projets de créations industrielles au Japon. Des arsenaux, des fonderies, des filatures furent mis en place avec l'aide des ingénieurs français. Les militaires contribuèrent également à la modernisation de l'armée japonaise. Le processus d'industrialisation du Japon et de modernisation de ses institutions permirent à la France d'entretenir des relations privilégiées avec ce pays dès la fin du *Bakufu*¹¹. En 1872, cinquante Français étaient résidents au Japon : ingénieurs, hommes de loi, mais aussi artistes et journalistes. Avec les autres ressortissants, leur rôle était de former un personnel spécialisé dans le commerce, l'industrie, les beaux-arts. Les années 1870-1890 furent des années d'intense intérêt pour les idées et les techniques de l'Occident au Japon, qui se manifesta avec éclat lors des envois japonais aux expositions universelles.

Dès lors, quelle image du Japon transparaissait dans les publications occidentales ? Dès la fin des années 1860, les missions officielles étaient relatées dans la presse, les réalisations industrielles faisaient l'objet de gravures largement diffusées ; les expositions universelles après 1873 contribuèrent à faire connaître un Japon moderne et occidentalisé, à travers les objets présentés par le gouvernement japonais, fabriqués avec les techniques occidentales. Les sociétés savantes de géographie ou d'ethnographie développaient de leur côté l'idée d'une mission civilisatrice de l'Occident. Mais en même temps se constituait auprès du public

¹⁰ C. Cadou, *Le Japon et la France : étapes d'une connaissance*, Paris, POF, 1974, p. 9-11.

¹¹ Gouvernement militaire mis en place en 1603. Il se maintient jusqu'à la restauration impériale (1868).

l'image d'un Japon bucolique, source régénératrice de l'Occident, qui se répandait à travers les relations des voyageurs, les estampes ou les les photographies.

II. Le Japon à travers les premières publications occidentales et les expositions universelles

1) le rôle des publications

L'intérêt d'Auguste Lesouëf pour le Japon se développe au moment où les premiers liens commerciaux, où les premières coopérations se mettent en place ; il participe du mouvement d'intense curiosité qui accompagne l'ouverture et s'alimente aux multiples publications, la plupart illustrées et largement diffusées, qui relatent les événements diplomatiques ou décrivent les mœurs de ce pays mal connu. Lesouëf possédait la plupart des titres en circulation parus sur le sujet.

Le Japon s'ouvrit d'ailleurs dans un contexte favorable à la diffusion des nouvelles découvertes : la littérature de voyage était en plein essor depuis les années 1850, les progrès de la presse permirent d'obtenir de grands tirages, et la presse illustrée connaissait un grand succès. La réception enthousiaste des productions artistiques japonaises fut en effet facilitée par le rôle majeur accordé à l'illustration dans le contexte éditorial français au milieu du siècle.

L'image assurait la transmission d'une réalité japonaise inédite, plus immédiate que le texte : dessinateurs, photographes, journalistes s'attachèrent à transmettre à leur compatriotes les fragments d'une réalité nouvelle à conquérir, différente de celle de la Chine.

Lesouëf était d'ailleurs un grand amateur des productions illustrées du XIX^e siècle, et c'est à travers cet intérêt particulier pour la gravure qu'il a pu, comme nombre de collectionneurs à l'époque, notamment Philippe Burty, se tourner vers les productions japonaises.

Quelques titres et leur contexte éditorial

Qui sont les auteurs des premiers récits de voyage contemporains de l'ouverture ? Principalement des hommes liés aux missions diplomatiques ; le baron de Chassiron (1818-1871), diplomate, et le marquis de la Mages acccompagnaient la mission du baron Gros en

1858¹². Aimé Humbert (1819-1900), chef de la mission diplomatique suisse à Yokohama de 1863 à 1864, fut chargé de conclure un traité commercial avec le Japon¹³. Quelques militaires, envoyés pour réprimer le mouvement anti-occidental, firent part de leurs impressions au public, comme Alfred Victor Roussin en 1866¹⁴. Des journalistes étaient également sur place : Laurence Oliphant, voyageur et journaliste, fut attaché au ministre plénipotentiaire de l'Angleterre, Lord Elgin (1811-1863)¹⁵. Arrivés dans le sillage des missions diplomatiques, les simples touristes engagés dans un long périple en Asie feront paraître leurs souvenirs sur le Japon, au cours des années 1870. Dilettantes fortunés, collectionneurs, curieux, venaient parfaire leurs connaissances livresques dans le pays, comme Ludovic de Beauvoir en 1869¹⁶. Avec l'ouverture du Canal de Suez en 1869, les possibilités pour se rendre au Japon furent plus nombreuses et plus rapides, et les périple vers l'Extrême-Orient se multiplièrent. Ces nombreuses relations répondaient à la demande croissante en Europe de livres sur le Japon¹⁷.

La littérature de voyage se développe considérablement vers le milieu du siècle : voyages d'explorations scientifiques et missions militaires se succèdent à un rythme de plus en plus rapide, et les lecteurs sont associés aux nouvelles découvertes. La vogue des premiers Jules Verne montre à quel point ils répondaient au goût de la découverte et de l'aventure. L'éditeur Hachette mena une politique active dans ce domaine et fit paraître une série de volumes richement illustrés, où se retrouvent les noms des grands explorateurs de la fin du XIX^e siècle. L'abondance de l'illustration en faisait surtout des ouvrages de distraction. Édouard Fraissinet publia dès 1857, dans la collection « Bibliothèque des chemins de fer », un petit livre à un franc intitulé *Le Japon contemporain*. Il bénéficia d'une grande diffusion et témoigne du large intérêt que suscitait déjà le Japon¹⁸.

Le succès de la revue le *Tour du monde*, périodique à dix centimes, orné de gravures sur bois, est le signe de l'intérêt grandissant porté par le public à la connaissance de l'univers, et

¹² Ch. de Chassiron, *Notes sur le Japon, la Chine et l'Inde par le Bon Ch. de Chassiron. 1858-1859-1860*. Paris, Dentu, 1861. A. de Moges, *Souvenir d'une ambassade en Chine et au Japon en 1857 et 1858*. Paris, Hachette, 1860.

¹³ A. Humbert *Le Japon illustré*. Paris, Hachette, 1870

¹⁴ A. V. Roussin, *Une campagne sur les côtes du Japon*, Paris, Hachette, 1866.

¹⁵ L. Oliphant, *La Chine et le Japon, Mission du Comte d'Elgin pendant les années 1857, 1858 et 1859*. Paris, Michel Lévy Frères, 1860.

¹⁶ L. de Beauvoir, *Voyage autour du monde, par le Comte de Beauvoir, Australie, Java, Siam, Canton, Pékin, Yeddo, San Fransisco*, Paris, Plon, 1869.

¹⁷ Chr. Shimizu, *Japon, la tentation de l'Occident. 1868-1912*, Paris, Éd. de la RMN, 1988, p. 111

¹⁸ G. P. Weisberg, *Japonism. An annotated Bibliography*, New York, London, Garland, 1990, p. 13

un puissant outil de vulgarisation¹⁹. Les récits sur le Japon du marquis de la Moignon et d'Aimé Humbert furent publiés dans plusieurs livraisons de la revue avant d'être réunis en volumes. Le *Magasin pittoresque*, véritable encyclopédie à deux sous, fournissait des articles très illustrés sur les matières les plus diverses. De nombreux articles sur le Japon parurent dès les années 1840, avec des illustrations fantaisistes, ou des copies des gravures de Siebold.

Il est significatif de voir les revues grand public se saisir de la thématique japonaise : une phrase du *Magasin pittoresque*, reprise au baron Hübner, insiste sur la démocratisation de l'art au Japon²⁰ ; cette analyse répond au contexte éditorial français dans lequel se développe la littérature populaire, les publications instructives pour tous, et la reproduction mécanique d'images largement diffusées.

Les reportages sur le Japon touchèrent surtout la presse illustrée de luxe, où se déployaient les techniques les plus nouvelles de l'illustration : chromolithographie, photogravure puis similitravure dans les années 1880. Cette presse se développa en France sur le modèle de l'*Illustrated London News*, créé en 1842²¹ : le journal *l'Illustration* fut lancé l'année suivante, le *Monde illustré* en 1857. L'iconographie était la raison d'être du magazine *l'Illustration* et l'hebdomadaire faisait preuve d'une grande recherche de qualité. Il envoyait à travers le monde des reporters, des dessinateurs puis des photographes. Il arrivait aussi que des officiers, des explorateurs, des marins fissent parvenir des documents au journal. Le Japon apparaissait à travers les chroniques commentant la politique de la France en Extrême-Orient : les entrevues officielles, les ambassades japonaises en France sont abondamment décrites.

Les illustrations de ces publications furent tout d'abord fondées sur les publications hollandaises du début du siècle, au style européenisé, où la perspective est reconstituée ; par la suite, les gravures de dessins ou de photographies réalisées sur place par les voyageurs constituèrent une source importante de documentation²². L'image photographique offrit dès les années 1850 un champ d'expression nouveau aux récits de voyage. Les visiteurs achetaient « des albums ou des suites de portraits-cartes représentant des vues urbaines, des curiosités naturelles, des sujets de la vie quotidienne, des scènes de la rue, des

¹⁹ J. Mistler, *La librairie Hachette de 1826 à nos jours*, Paris, 1964, p. 263.

²⁰ « Notes sur le Japon et les Japonais », *Magasin pittoresque*, t. 41, 1873, p. 321.

²¹ L'*Illustrated London News* employait des artistes résidant au Japon, comme Charles Wirgam (1832-1891) ou Georges Bigot (1860-1927). IL reproduit également les illustrations d'un fac-similé d'un roman japonais traduit en 1847 par Pfizmaier.

²² Une analyse de quelques illustrations pourra être trouvée dans G. Lacambre, « Sources du japonisme au XIX^e siècle », dans *Le Japonisme*, Paris, Éd. de la RMN, 1988. Ph. Floyd fait l'inventaire des artistes reproduits dans les publications occidentales, dans sa thèse *Japonisme in Context: Documentation, Criticism, Aesthetic Reactions*. Ph. D. Dissertation. Ann Arbor, University of Michigan Press, 1983.

personnalités »²³, à des prix peu élevés. Ce genre ne tarda pas à devenir conventionnel, avec l'introduction massive des photogravures dans les publications. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, les matériaux japonais devinrent plus accessibles aux voyageurs, qui purent reproduire les originaux en respectant le style. L'ouvrage de Chassiron est un pionnier du genre et contient plusieurs fac-similés fidèles aux œuvres de Hokusai.

Le rôle de l'illustration évolua. Au début de l'ouverture, elles furent utilisées pour stimuler la curiosité du public et offrir une documentation sur la vie japonaise, sans que leur signification puisse toujours être déchiffrée. La curiosité fit place à une appréciation des qualités décoratives de l'art japonais avec la reproduction des estampes originales. Au cours des années 1870-1880, elles devinrent une preuve du parti de l'auteur en faveur de l'esthétique japonaise, alors qu'au même moment se développait en France des recueils de modèles pour l'industrie

Le Japon vu par les Occidentaux

Les voyageurs opposent fréquemment le Japon, destination ultime, à la Chine, qu'ils viennent de visiter, et tentent d'en décrire les spécificités. Zacharie Astruc, critique d'art proche de Manet, définit en une phrase les aspects du Japon qui marquèrent les Occidentaux à travers les reproductions des œuvres japonaises : « [l'art japonais] traduit la vie féodale, seigneuriale, très complexe de ce peuple, et vient directement de la nature qu'il envisage sous toutes ses faces ». Cette approche sommaire, élaborée par les lectures des récits de voyages et de la presse illustrée, n'est pas indifférente pour l'étude de la collection Lesouëf, dans laquelle se retrouvent certains thèmes familiers du grand public.

De 1860 au début des années 1870, la fantasmagorie médiévale était prépondérante : l'histoire des quarante-sept rônins fut abondamment commentée, l'atmosphère des luttes féodales ajoutait du pittoresque aux récits de voyage²⁴. Les armures et les sabres des fameux *samurai* étaient l'objet d'une admiration toute particulière : certains furent reproduits dans les illustrations du *Magasin pittoresque* en 1873. Le mouvement anti-occidental, la modernisation de l'armée donnèrent aux auteurs occidentaux ample matière à développer le thème des vertus martiales et patriotiques du peuple japonais

²³ B. Marbot, *Objectif Cipango : photographies anciennes du Japon*, Paris, Bibliothèque nationale, Paris Audiovisuel, 1990, p. 19.

²⁴ G. Siary, « De l'utopie à l'aporie : la représentation du Japon d'après les relations des voyageurs anglais et français de 1853 à 1912 », *Corps écrits*, 1986, p. 41

L'amour de la patrie s'exprimait tout aussi bien chez les artistes ; en parlant de l'art japonais, Astruc écrit : « sa plus radicale différence [avec la Chine] consiste surtout dans sa noblesse d'expression, la sévérité et le sentiment des lignes, plus encore, dans cette adoration pour la patrie qu'expriment toutes les pages où la nature est en cause »²⁵. Cette approche du Japon fut préparée par la vision romantique d'un Orient mystérieux, vierge de tout contact avec l'Occident.

L'imagerie japonaise fut tout d'abord utilisée au service d'un intérêt pour la société, les mœurs. Les voyageurs purent y puiser les éléments de leurs descriptions. La réalité japonaise était alors perçue à travers toute une série d'intermédiaires qui en façonnèrent une image colorée et idéalisée, perceptible à travers les multiples relations de voyages, et les écrits des critiques contemporains. La nature, perçue à travers les estampes ou les peintures, est saisie comme une œuvre d'art : le Japonais devient ici l'admirateur perpétuel d'une « image enluminée ».

2) *Le rôle des expositions universelles*

La conception d'un peuple profondément artiste se répandit également avec la découverte des objets envoyés aux expositions universelles, bien reproduits dans les revues illustrées²⁶.

Quelques objets furent exposés à Londres par Sir Rutherford Alcock (1809-1897), ancien consul général de Grande-Bretagne au Japon, en 1862, mais l'Exposition universelle de 1867 fit découvrir au public européen les objets japonais avec une ampleur inégalée jusqu'alors : l'habitation, le costume, les armes, les objets d'art décoratif et les livres illustrés furent les principaux thèmes représentés. Comme en 1862, l'exposition était axée sur les arts décoratifs, auxquels la presse rendit un hommage enthousiaste, et sur l'ethnographie de l'archipel.

L'exposition de 1878 vit l'affirmation du Japon moderne, dont le régime féodal était aboli depuis dix ans, dans le concert des puissances occidentales. La présentation des envois du gouvernement japonais était véritablement encyclopédique : les différents étapes de l'histoire du Japon, les différentes techniques furent représentées. Les comptes rendus des revues grand public mirent l'accent sur le luxe et la beauté des matériaux, sur la virtuosité technique des artisans, alors que ces productions récentes étaient taxées par Georges Bousquet, qui se

²⁵ Z. Astruc, « Beaux-Arts. L'Empire du Soleil Levant », *L'Étendard*, 27 février 1867, p. 2.

²⁶ cf. G. Lacambre, « La découverte de l'art japonais à travers les expositions universelles de Paris 1867, 1878, 1889, 1900 », dans *L'Âge du japonisme. La France et le Japon dans la deuxième moitié du XIX^e siècle*, 1983.

fondait sur une longue expérience au Japon, de « marchandise d'exportation »²⁷. L'accent général sur les arts décoratifs répondait à la demande du public occidental, qui poursuivait la tradition de curiosité pour les chinoiseries du siècle précédent.

Raymond Kœchlin (1860-1931), qui ne s'intéressa au Japon qu'à la fin du siècle, montre combien ces « déballages » pouvaient écarter les amateurs à la recherche d'un art moins virtuose :

...les délicats étaient l'exception ; sitôt le grand public entré en contact avec le japonisme, il y avait surtout vu un déballage de paravents, d'éventails et de parasols bariolés, de broderies trop riches, de porcelaines efféminées, de crépons criards, bibelots d'exportation sans valeur d'art qui envahirent peu à peu toutes les demeures et firent de chaque salon une manière de bazar oriental.

Les collectionneurs jouèrent un rôle fondamental dans l'organisation des expositions universelles à partir de 1878, et se distinguèrent par leur recherche d'un art spécifiquement japonais, lié aux temps de la féodalité et non encore touché par les techniques occidentales. La réaction du gouvernement japonais à partir des années 1880, visant à valoriser les techniques traditionnelles, participèrent de ce mouvement. Les premières expositions entièrement consacrées à l'art japonais furent organisées grâce à la collaboration des marchands et des collectionneurs à partir de 1883, et contribuèrent à forger un regard historique sur les œuvres d'art.

III. Une approche esthétique de l'art japonais à travers les documents originaux

La collection Lesouëf s'élabore au moment où, après l'Exposition universelle de 1867, l'art japonais se fait connaître au grand public et devient un objet de collection largement répandu. De grands noms de la collection japonaise furent cependant de véritables précurseurs à une date plus ancienne, et contribuèrent à une meilleure connaissance de cet art, ainsi qu'à l'élaboration de critères pour la composition des collections. L'examen de quelques types de collectionneurs permet de définir le personnage d'Auguste Lesouëf vis-à-vis de ces grandes figures du japonisme.

Les réalisations entreprises par les grands collectionneurs dans le domaine de l'art japonais, expositions, publications, fournissent le cadre général de la connaissance de l'art

²⁷ G. Bousquet, « Le Japon et la Chine à l'Exposition universelle de 1878 », *Revue des deux mondes*, t. 136, 1878, p. 561. Georges Bousquet (1846-1937), envoyé au Japon comme professeur de droit de 1872 à 1876, publia en 1877 *Le Japon de nos jours et les Échelles de l'Extrême-Orient*, chez Hachette.

japonais dans les milieux parisiens. Lesouëf possédait les publications réalisées par les collectionneurs, les catalogues d'exposition, et il put y puiser des informations pour élaborer sa collection. La rareté des annotations sur les ouvrages du fonds Smith-Lesouëf, le silence de la correspondance, rend délicat tout essai pour reconstituer ses lectures, mais il est intéressant de confronter l'évolution des intérêts de ces collectionneurs, à travers les différentes réalisations qu'ils proposèrent au public pour construire une histoire de l'art japonais, avec les acquisitions de Lesouëf. Le milieu des collectionneurs de l'art japonais en France a déjà bien été étudié et nous nous bornerons ici à quelques rappels.

1) *Quelques figures de collectionneurs*

Les premières collections d'art japonais furent entreprises au début des années 1860 : Baudelaire en fait mention dans sa correspondance, Edmond de Goncourt visite le musée Siebold à Leyde en 1861, et croit retrouver Fragonard dans les esquisses à l'encre des artistes japonais, Philippe Burty fait ses premiers achats autour de 1863. Elles demeurèrent à l'écart de tout lien avec les institutions publiques, qui restèrent, jusqu'au début du siècle suivant, peu désireuses d'acquérir les ouvrages japonais contemporains alors sur le marché²⁸. C'est donc tout d'abord dans une certaine ignorance des principaux développements de l'histoire de l'art japonais que s'élaborèrent ces premières collections. La connaissance du Japon et de son art chez ces collectionneurs se fondait sur les ouvrages de Kämpfer, Siebold, et sur les récits de voyages couramment accessibles ; puis elle s'affina au contact des marchands comme Bing ou Hayashi qui tentèrent de mieux faire connaître les époques délaissées par les collectionneurs.

L'Exposition universelle de 1867 lança véritablement la mode des objets japonais : plusieurs objets décoratifs — mais pas de livres — furent vendus au public après l'exposition. Le catalogue insiste sur la richesse et la rareté de ces objets en provenance directe — du moins le faisait-il croire — des palais des *daimyô* : « nous engageons vivement les amateurs à profiter d'une occasion unique ; jamais ils ne reverront de pareils objets d'art, empruntés aux musées particuliers des princes japonais, et par conséquent n'ayant rien de commun avec ces produits inférieurs que le commerce indigène fabrique ».²⁹

L'*Illustration* rendit compte de cet engouement soudain des collectionneurs, qui délaissaient les produits de la Chine pour se tourner vers ce pays nouvellement ouvert :

²⁸ Ph. Floyd, « Documentary Evidence for the Availability of Japanese Imagery in Europe in Nineteenth-Century Public Collections », *Art Bulletin*, t. 58, 1986.

Pendant que la terre classique des porcelaines et des jades se meurt, voici une royauté, nouvelle et déjà historique, de la fantaisie et de la curiosité, qui se lève et qui, dès sa première apparition, a conquis le monde des artistes et des collectionneurs³⁰

Si nous regardons les grandes figures de la collection japonaise, qui consacrèrent un intérêt exclusif à leur collection, qui la firent connaître à travers des publications ou des expositions, et jouèrent un rôle déterminant dans la définition des critères et des grands courants de cette curiosité, nous constatons qu'il s'agit de grandes fortunes, de grands noms de la collection d'objets d'art, ou encore d'artistes ou d'hommes de lettres³¹. La haute bibliophilie est absente de ce tableau : sans doute l'état des recherches ne permettait-il pas encore d'élaborer les critères d'un choix qui restait avant tout fondé sur le plaisir esthétique. Ces amateurs raffinés furent séduits par l'élégance des laques, la fantaisie des bronzes, la couleur et la souplesse de dessin des estampes.

Ils comptèrent dans leurs rangs des écrivains, des critiques d'art, qui développèrent un intérêt pour l'esthétique et la société japonaises à partir des préoccupations les plus variées : gravure contemporaine, pour Philippe Burty, ou art gothique, pour Louis Gonse (1846-1921). Le XVIII^e siècle français amena les Goncourt à l'appréciation des estampes japonaises. Les artistes quant à eux, comme Claude Monet, Auguste Rodin, Van Gogh, ou encore Ary Renan qui publia de nombreux écrits sur les livres japonais illustrés, puisèrent leur inspiration aux sources de l'imagerie japonaise et se constituèrent des collections destinées à appuyer leurs recherches picturales. Le milieu des arts industriels fut également touché par la vogue du japonisme : les céramistes comme Camille Moreau (1840-1914)³² ou Félix Bracquemond (1833-1914), célèbre pour son fameux service Rousseau³³ eurent recours aux albums de leur collection ; le bijoutier Henri Vever développa, à une autre échelle, un goût pour les objets japonais après avoir formé une collection de peintures impressionnistes. Nous trouvons également de grands collectionneurs d'objets d'art liés aux milieux d'affaire, comme les Rothschild, ou le financier Henri Cernuschi (1821-1896), à qui sa fortune lui permit

²⁹ *Catalogue des produits et objets d'art japonais composant la collection envoyée du Japon pour l'Exposition universelle de 1867 et groupée aujourd'hui rue de la Victoire, n°41*, Paris, 1868

³⁰ P.-A. Rémy, « Le pavillon japonais à l'Exposition universelle », *L'illustration*, n°1282, 1867, p. 188.

³¹ On pourra se reporter à la communications de G. Lacambre, « Les milieux japonisants à Paris », dans *Japonism in Art : an International Symposium*, 1980 ; et aux *Souvenirs d'un vieil amateur d'art de l'Extrême-Orient*, 1930, écrits par Raymond Kæchlin, qui adopte un regard très critique sur toute cette période, qu'il oppose au regard plus scientifique porté sur l'art japonais à partir du début du siècle suivant.

³² Cf. G. Weisberg, « Les albums Ukiyo-e de Camille Moreau : Source nouvelle pour le Japonisme », *Nouvelles de l'Estampe*, n° 23, 1975

³³ cf. J.-P. Bouillon, Chr. Shimizu, Ph. Thiébaud, *Art, industrie et japonisme : le service « Rousseau »*, Paris, Éditions de la RMN, 1988.

d'effectuer un voyage en Asie entre 1871 et 1872, accompagné du critique d'art Théodore Duret (1838-1927).

Peu de collectionneurs voyagèrent au Japon pour en ramener des acquisitions. Le voyage de Cernuschi et Duret permit de faire connaître au public des objets aux formes totalement inédites : des bronzes, exposés dès 1873, et une collection de livres illustrés. Duret relata ce voyage en comparant ce qu'il voyait avec les estampes dont il avait pu prendre connaissance à Paris ; les images japonaises étaient alors encore utilisées au service d'une connaissance du pays : Duret note en effet qu'aucun renseignement n'est alors disponible sur l'histoire de l'art. Citons enfin la mission d'Émile Guimet (1836-1918) réalisée en compagnie de l'illustrateur Félix Régamey (1844) qui fit connaître au public des exemples de l'art bouddhique.

Toute une sociabilité, difficile d'accès, faite d'amitiés et de rivalités, de multiples nuances dans l'approche de la collection, se créait autour des objets japonais. Dès 1869, un groupe d'ami républicains amateurs d'art japonais fondèrent la Société du Jin-Lar : lors de réunions fantaisistes, Burty, Bracquemond et d'autres, costumés en Japonais, tentaient de reproduire, l'idée qu'ils se faisaient des réunions de lettrés, détachés des affaires du monde et tournés vers les domaines de la poésie, de la peinture et du thé. Goncourt recevait de nombreuses visites du marchand Hayashi, mais il se montrait plus réservé que Gonse dans la publicité des pièces de sa collection³⁴. Les collectionneurs se rencontraient chez les marchands de curiosités, assistaient aux déballages, échangeaient des informations : Raymond Kœchlin décrit ces rencontres et l'atmosphère des boutiques autour des années 1890 avec un sorte de vénération, il souligne la difficulté d'accéder à ce cercle très fermé, au sein duquel s'établissaient des hiérarchies³⁵. Des rencontres régulières appelées « la dîner japonais » s'étaient établies autour de Hayashi et de Vever. Conférences ou soirées costumées aux musées Guimet et Cernuschi réunirent également le monde des amateurs d'art japonais, autour de préoccupations autant scientifiques que mondaines³⁶.

³⁴ Cf. F. Gonse, « Louis Gonse (1846-1921) et le Japon », *Gazette des Beaux-arts*, t. 119, 1992, p. 81

³⁵ « Ma vocation d'amateur ne pouvant plus faire de doute à ses yeux, Gonse m'introduisit par une lettre auprès des deux marchands [Bing et Hayashi]. Avec quel tremblement n'entrai-je pas dans le temple ! », R. Kœchlin, *Souvenirs d'un vieil amateur d'art de l'Extrême-Orient*, Chalon-sur-Saône, 1930, p. 17-18.

³⁶ L. Gonse apporte un témoignage vivant de ce que pouvait être ces soirées : « dans une grande fête costumée, donnée par mon regretté ami Henri Cernuschi dans son magnifique hôtel de l'avenue Velasquez, j'avais endossé un costume de daimio et dissimulé mon visage sous un masque rieur, chef-d'œuvre de Démé-Jioman. Mon ami Hayashi m'accompagnait déguisé en vieux mendiant, au chef ridé, à la mâchoire branlante. L'effet fut irrésistible », L. Gonse, « Les masques japonais », *Le Monde moderne*, 1900, p. 752-753. Cité dans F. Gonse, « Louis Gonse (1846-1921) et le Japon », *Gazette des Beaux-arts*, t. 119, 1992, p. 85.

Ces quelques rappels sur un sujet bien connu nous permettent d'envisager la situation d'Auguste Lesouëf dans le contexte parisien de la grande collection japonaise. Sur le plan de la situation sociale, nous pouvons constater une certaine différence de moyens et de milieu : Auguste Lesouëf, en rentier aisé, est étranger aux cercles de sociabilité où s'élabore le discours du japonisme ; il a peu de contact avec les personnalités du monde artistique ou littéraire de son temps.

Lesouëf ne fit pas partie de ce groupe de précurseurs que se flattaient d'être Edmond de Goncourt ou Félix Bracquemond. Il est difficile de connaître les dates de ses premières acquisitions ; cependant, l'un de ses manuscrits occidentaux provient d'une vente de 1864³⁷, et la plus ancienne facture d'objets japonais que nous ayons pu retrouver date de 1871. Il reste que, à la différence de la collection élaborée tardivement par un Raymond Kœchlin, rebuté par les « déballages » d'objets bariolés des expositions universelles, celle de Lesouëf s'inscrit bien dans l'intérêt immédiat qui entoure l'importation massive des premiers objets japonais à la fin des années 1860.

Cette chronologie pourrait nous conduire à associer sa démarche à celle de toute cette frange de la bourgeoisie qui a participé, à une échelle moindre, au goût pour le Japon. La collection Lesouëf ressortit dans une certaine mesure à cet intérêt grand public pour l'art japonais. Mais il nous faudra nuancer ce jugement : Lesouëf s'intéressait peu à ces objets d'art colorés qui décoraient les salons bourgeois. Son intérêt pour les manuscrits donnait un caractère unique à une collection presque exclusivement fondée sur le livre.

L'examen de ces quelques figures du japonisme nous permet d'entrevoir toute la distance qui sépare leur passion quasi-exclusive pour le Japon de l'attitude de Lesouëf. Sa collection prise dans sa totalité, contrairement aux grandes collections évoquées, n'est pas centrée sur le domaine japonais, encore moins sur les objets d'art. Rappelons en effet que la collection japonaise fut élaborée au sein d'un vaste ensemble où étaient particulièrement bien représentés les domaines de la littérature et de l'histoire ; c'est aussi à partir de ces différents centres d'intérêt qu'il faut envisager la collection japonaise. Lesouëf apparaît donc comme un collectionneur à l'écart des milieux parisiens de la grande collection japonaise, dont il possède cependant les publications ; par ses recherches d'érudition, sa prédilection pour le livre, et plus précisément, le manuscrit, ses pratiques de la collection, ses nuances de critères le démarquent également de la collection de l'amateur bourgeois, centrée sur les arts décoratifs.

³⁷ P. Champion, S. de Ricci, *Inventaire sommaire des manuscrits anciens*, 1930, n°38.

2) les réalisations entreprises par les collectionneurs parisiens et leurs marchands : expositions et publications

Ce furent les collectionneurs qui posèrent les premiers jalons pour l'étude de l'art japonais, en dehors de toute institution officielle. Ils étaient en effet pour la plupart animés du désir de dresser un panorama exhaustif du livre japonais illustré, comme Duret par exemple. La connaissance des différentes étapes du développement de l'art japonais constituait donc un préalable indispensable à une telle ambition. Les méthodes différaient cependant de l'un à l'autre, certaines époques, privilégiées chez Goncourt, étaient dédaignées par Gonse qui approfondissait ses connaissances des périodes plus anciennes au contact de marchands comme Hayashi³⁸.

Les premières publications sur l'art japonais datent de 1867 ; elles étaient liées à l'immense intérêt suscité par l'Exposition universelle, puis l'exposition organisée par Philippe Burty à l'Union centrale des arts décoratifs en 1869, qui devint le « Musée oriental ». Ces manifestations étaient essentiellement tournées vers les arts décoratifs, mais quelques albums illustrés de la collection Burty y furent présentés ; ils furent à l'origine de la passion de Duret pour les livres illustrés et de ses premières acquisitions faites durant son séjour au Japon. Dès 1868, Burty plaidait en faveur de l'utilisation des albums japonais dans les écoles d'art appliqué ; il ouvrit d'ailleurs les colonnes de *L'Art* à de nombreux articles sur l'art japonais, à la suite de son premier article sur la poétesse Komachi en 1875. C'est en 1872 qu'il donna son nom au mouvement de curiosité pour le Japon dans ses célèbres articles « Japonisme »³⁹.

Les collectionneurs s'efforcèrent d'appuyer leurs analyses sur des œuvres qu'ils avaient eues en main ; très tôt se posa le problème de la peinture : les *kakemono* et les rouleaux enluminés étaient des objets relativement rares et les plus grandes signatures de la peinture japonaise n'étaient accessibles qu'à travers les estampes et les livres illustrés. Les écrits de l'époque se montrèrent sensibles aux beautés de l'impression, à l'approximation de la touche par la xylographie et tentèrent de prouver la validité des documents imprimés en tant que sources iconographiques pour la constitution d'une histoire de la peinture. Cette démarche est par exemple très explicite dans la première édition de *L'Art japonais* de Gonse, en 1883, alors que les matériaux d'étude étaient encore peu diversifiés.

Les publications des amateurs connurent un élan considérable avec l'arrivée à Paris du marchand Hayashi, autour de 1883 : il leur fournissait des renseignements biographiques sur

³⁸ Kœchlin présente Gonse comme un précurseur, qui sut s'intéresser à des artistes plus anciens qu'Utamaro, et à d'autres supports qu'estampe : cf. R. Kœchlin, R. Kœchlin, *op.cit.* (p. 95, n. 35) p. 32.

les peintres, des explications sur les œuvres, leur provenance, et les sujets représentés. Il collabora ainsi à *L'Art japonais* de Gonse et plus tard, dans les années 1890, aux grandes monographies d'Edmond de Goncourt. Le marchand Siegfried Bing (1838-1905), à Paris depuis le milieu des années 1870, fut également associé aux publications de Gonse et aux grandes manifestations publiques concernant l'art japonais. Ces publications cherchaient à reproduire la richesse de coloris des estampes, la diversité des procédés d'impression et de traitement ; elles profitèrent de la diversification des procédés de reproduction pour livrer aux lecteurs des images fidèles d'œuvres difficilement accessibles. La chromolithographie fut ainsi utilisée par Burty dans la revue *L'Art*, pour reproduire en fac-similé les estampes japonaises : il s'agit de la seule reproduction en couleur du volume. Le recours au gaufrage, à l'impression d'or, d'argent, est la caractéristique de ces impressions de grand luxe destinées aux riches amateurs, sur le modèle de l'*Estampe originale*.

Le désir de dresser un tableau linéaire et chronologique de l'art japonais trouva une première réalisation à travers l'exposition lancée par Louis Gonse à la galerie Georges Petit en 1883, et l'ouvrage qui en constituait une sorte de catalogue, *L'Art japonais*. Les arts décoratifs restaient prédominants dans cette présentation, mais quelques albums furent exposés. Burty y présenta des romans enluminés et des ouvrages illustrés de Hokusai, qui restait l'artiste le mieux représenté dans les différentes manifestations artistiques du japonisme ; des recueils d'esquisses et des impressions anciennes (*Saga-bon* 嵯峨本) furent également exposés. L'ouvrage *L'Art japonais* insistait quant à lui sur l'art pictural, pour la première fois considéré par un auteur comme une composante fondamentale de l'art japonais. Il constitua une source majeure d'information pour les collectionneurs, et fut très souvent utilisé dans la rédaction des catalogues de vente pour situer les grands noms de l'art japonais.

Gonse met ici l'accent sur le caractère japonais de cet art, qui n'a selon lui aucun lien fondamental avec l'art chinois, et qui reste, au moins jusqu'en 1868, indépendant des techniques occidentales. L'affirmation de l'importance de l'estampe dans les collections fut concrétisée par l'exposition de Siegfried Bing à l'École des Beaux-arts en 1890. Notons la différence avec les premières expositions qui suivirent l'ouverture commerciale du Japon : l'intérêt pour les arts décoratifs fit place à des préoccupations essentiellement picturales et graphiques. Les estampes japonaises ne furent en effet pas immédiatement bien reçues : il semble que l'accès aux livres, d'un transport plus aisé, était plus facile ; considérées à l'égal des images d'Épinal, elles ne furent pas considérées comme une forme d'art sérieuse par les

³⁹ Ph. Burty, « Japonisme », *La Renaissance littéraire et artistique*, 1872

Européen ; son manque d'idéal dans les sujets (*bijin* 美人 [portraits de jolies femmes], acteurs, scènes de la vie des étrangers au Japon...), la production de masse, et leur large circulation en firent des objets peu recherchés des collectionneurs, jusqu'à la mise en place par les marchands Bing et Hayashi, d'une politique commerciale visant à la promotion de l'estampe. Les albums furent utilisés par des collectionneurs comme Cernuschi pour comprendre les motifs présents sur les objets d'art décoratif, pour en rechercher les sources⁴⁰ ; la démarche de Bing, nous le voyons, est radicalement différente en ce qu'elle affirme la particularité de l'art graphique, indépendamment des autres arts auxquels il a pu servir de source.

Deux années auparavant, Bing avait lancé la célèbre publication *le Japon artistique*, destinée à faire connaître les thèmes représentés dans son fonds. Cette publication luxueuse s'adresse, selon Bing, à tout amateur de l'Extrême-Orient. Son objectif est de sensibiliser le public, habitué des produits d'exportations contemporains, à un art plus raffiné : les reproductions en pleine page et en couleur insérées dans chaque livraison, sans lien avec les articles, ont avant tout un but pédagogique : éduquer l'œil du public, régénérer l'inspiration des artisans. Calquée sur la conception que l'on se faisait alors de la destination du livre japonais illustré au Japon, cette publication est conçue comme une « sorte d'encyclopédie graphique pour l'édification de tous les adeptes fervents de l'art japonais »⁴¹. Elle s'adresse ainsi à un public très large, pas nécessairement collectionneur : « l'amateur spécial et l'artiste, l'industriel et l'artisan, l'homme du monde que séduit toutes les productions élégantes de l'art ».

Bing tint à faire de sa revue un lieu de vulgarisation pour les amateurs, où les polémiques scientifiques n'auraient pas droit d'entrée :

Il n'y sera exposé aucune doctrine imprévue ou savante [...] Il reste à entreprendre encore l'initiation de la grande masse du public aux beautés intimes d'un art qui l'a surtout frappé jusqu'à ce jour par ses qualités superficielles — Et de fait, comment saurait-il en être autrement ?

Nos grands musées d'État, où se trouvent accumulés les merveilles de tous les styles, de toutes les époques et de chaque pays — à l'exclusion d'un seul — ont dédaigneusement refusé d'ouvrir leurs portes à ce dernier venu. C'est dans la vitrine des bazars que l'objet du Japon trouve un refuge, sous sa forme la moins relevée. C'est là qu'il sollicite, dans un fouillis pittoresque, les regards peut-être expérimentés du passant. Et celui-ci, attiré par un charme indéniable qui, malgré tout, se dégage de ces mille bibelots d'exportation, oublie de

⁴⁰ cf. M. Maucuer, « Une vision du Japon : les collections japonaises d'Henri Cernuschi », dans *Henri Cernuschi (1821-1896) : homme politique, financier et collectionneur d'art asiatique*, [Colloque, Tokyo, Maison franco-japonaise, 20 juin 1998], *Ebisu*, hiver 1998, p. 95-105.

⁴¹ S. Bing, *Japon artistique*, n°1, 1988, p. 8.

se demander si ce qu'il aperçoit représente autre chose que le vague reflet d'un art qui autrefois fut robuste et sain.⁴²

Cette publication destinée aux amateurs ne prétendait donc aucunement être un outil scientifique pour la construction d'une histoire de l'art japonais.

Il faut terminer ce court panorama par la mention des publications anglo-saxonnes, extrêmement documentées et animées d'un esprit plus scientifique que ces publications destinées aux amateurs. Leurs partis pris sur les différentes écoles d'art sont également différents. En 1886, la même année que la réédition de l'ouvrage de Gonse, William Anderson fit paraître un ouvrage centré sur la peinture et les arts graphiques : *The Pictorial Arts of Japan*. Contrairement à Gonse, il établit une filiation très nette entre l'art chinois et les arts picturaux japonais.

Ce n'est donc pas avant les années 1880 que se mirent en place les premières analyses historiques de l'art japonais et que les noms des différentes écoles furent définis. Lesouëf avait entamé sa collection autour du début des années 1870, en une période où les connaissances sur la civilisation japonaise restaient très limitées. La lecture des ouvrages liés au japonisme guidèrent-elles ses acquisitions à partir des années 1880 ? L'a-t-elle conduit à modifier les grands thèmes de sa collection ? L'étude des ouvrages possédés par Lesouëf, de la chronologie des publications et de leur contenu sur chaque domaine représenté dans la collection japonaise nous fournira des éléments de réponse sur la manière dont il s'appuyait sur ces grandes publications.

Lesouëf resta à l'écart des grandes manifestations liées à la sociabilité du japonisme ; mais un autre élément sert de catalyseur à son intérêt pour les civilisations lointaines : sa réception en 1872 comme membre titulaire de la Société d'ethnographie, et l'année suivante, à la Société des études japonaises. C'est au sein de cette structure que se définit la sociabilité de Lesouëf et que s'affirme l'orientation de sa collection japonaise.

IV. Une approche historique de la civilisation japonaise : la Société des études japonaises, section de la Société d'ethnographie

Dès l'ouverture du Japon au milieu des années 1850 se fit jour la nécessité de mieux connaître cette civilisation qui jusqu'alors n'avait été entrevue qu'à travers les publications

⁴² *Ibid*, p. 2-4.

portugaises et hollandaises, et de former le personnel diplomatique, les interprètes, les acteurs des futures relations entre les deux pays. Cette approche historique et linguistique doit beaucoup à la personnalité de Léon de Rosny, qui, au moins jusqu'en 1873, représente le fer de lance des études japonaises en France.

Dans les années 1820, avec des orientalistes comme Rémusat, Klaproth et Landresse, au sein de la Société asiatique à peine fondée, les études japonaises n'étaient encore qu'un auxiliaire des études chinoises. Les études parues dans les *Journal asiatique* depuis 1822 concernaient des problèmes de philologie, d'histoire ancienne, mais l'histoire de l'art est absente des préoccupations des orientalistes de la première moitié du siècle. La Société des études japonaises, héritière des premières approches scientifiques de la civilisation japonaise, fut rapidement confrontée à la question de ses rapports avec les collectionneurs amateurs de son temps, et à celle de l'intégration de leurs préoccupations dans ses sujets d'étude. Nous nous intéresserons à ces collectionneurs, membres de la Société des études japonaises, qui eurent l'ambition de faire progresser les études japonaises. A travers l'attitude de quelques grandes figures, comme Guimet, Cernuschi, et surtout Burty, nous évaluerons leur rôle et son évolution au sein de cette société.

Il reste difficile d'opposer les japonisants, détenteurs d'un savoir linguistique aux « amateurs éclairés », selon le mot de Siegfried Bing⁴³, familiers des objets d'art et des styles graphiques, les premiers n'ayant pas nécessairement une approche exempte de souci esthétique, et les seconds ne faisant pas nécessairement fi des connaissances historiques. C'est au sein de ces rapports tantôt fructueux, tantôt réduits à la simple polémique, entre érudits et amateurs, que s'approfondit l'intérêt et les connaissances de Lesouëf sur le Japon. La correspondance mentionne les visites, le prêt d'objets d'étude, les demandes de renseignements érudits auxquels a donné lieu les liens de Lesouëf avec les membres de la Société d'ethnographie. C'est d'ailleurs pour le profit des études japonaises au sein de cette Société qu'il affirmait avoir constitué sa collection et qu'il en publia un catalogue. La reconstitution de ce milieu érudit, l'étude de son apport à l'histoire du livre illustré japonais, l'examen des liens de sociabilité entre collectionneurs et savants nous permettront de préciser le rôle de Lesouëf et de sa collection.

⁴³ Cf. p. 95

1) *La Société d'ethnographie et l'orientalisme avant 1873*

La Société d'ethnographie fut créée la même année que la Société d'anthropologie de Paul Broca (1824-1880), en 1859. Un bref détour par la biographie d'un des membres fondateurs, secrétaire perpétuel de la société, Léon de Rosny permet de comprendre les grandes orientations qui présidèrent à sa fondation.

Léon de Rosny (1837-1914)

Rosny put se familiariser avec les questions d'histoire et d'ethnographie grâce à la culture de son milieu familial et aux collections de son père, Lucien Joseph Prunol de Rosny (1810-1871), greffier comptable de la Maison centrale de détention de Loos, érudit qui publia plusieurs travaux d'histoire locale avant de se consacrer à l'américanisme et l'orientalisme.

À partir de 1851, Léon de Rosny devint apprenti-relieur puis ouvrier typographe. Cette première expérience est fondamentale pour saisir le lien qui l'unissait aux bibliophiles gravitant autour de la Société d'ethnographie. Après une formation auprès d'Adrien de Jussieu (1797-1853) au Musée d'Histoire naturelle, lieu de rencontre entre orientalistes, philologues et naturalistes qui partageaient les mêmes réflexions sur l'idée d'évolution, Rosny fut entraîné par son professeur particulier de mathématiques, Charles de Labarthe (1812-1871), vers l'orientalisme. Élève remarqué de Stanislas Julien (1797-1873), professeur de chinois à l'École des Langues orientales, Rosny devint membre de la Société asiatique en 1853, puis son bibliothécaire. Julien le tourna vers l'apprentissage du japonais, que le jeune Rosny commença à étudier seul, en s'appuyant sur sa connaissance du chinois, avec ses propres outils de travail, principalement des publications hollandaises, et quelques ouvrages des missionnaires jésuites, conservés à la Bibliothèque nationale, ou provenant de la bibliothèque de Stanislas Julien ou de son père.

Seul japonisant en France à la fin des années 1850, il obtint une mission du ministère de l'Instruction publique en 1858 pour étudier les ressources japonaises des différentes institutions londoniennes ; en 1862, il servit d'interprète auprès de la mission japonaise, faisant ainsi la connaissance de Fukuzawa Yukichi 福沢諭吉 (1835-1901), qui sera un des grands défenseurs de la modernisation de la société japonaise et du système politique. Léon de Rosny décrit dans une publication ultérieure cette période :

Il a fallu l'arrivée en Europe d'une première ambassade du syôgoun du Japon, pour éveiller l'attention publique sur l'opportunité de ces premiers efforts, et pour fournir à ceux qui les avaient accomplis, les moyens de poursuivre le but qu'ils s'étaient proposés. Avec les traités, qui assuraient à nos négociants le libre accès de plusieurs ports du Nippon, les livres indigènes, naguère d'une rareté et d'un prix excessifs, devinrent, d'une part, moins

inaccessibles aux travailleurs ; le contact des Japonais instruits d'autre part, permis aux Japonistes de résoudre les questions philologiques qui étaient restées douteuses à leurs yeux.

Enfin les intérêts matériels de la politique et du commerce rendirent indispensable l'étude de la langue japonaise qui jusque-là n'avait été abordée que par un mobile purement scientifique.⁴⁴

Jusqu'en 1873, Rosny était un véritable novateur dans le champ de l'étude de la civilisation japonaise. Mais par la suite, il se montra peu soucieux de tirer parti des acquis des autres chercheurs, d'actualiser son savoir face à une réalité japonaise en évolution constante et rapide. Il se consacra plutôt à l'américanisme, surtout dans les années 1880, puis se tourna vers la Chine et les religions orientales. À part sa traduction du *Nihon shoki* et les articles qui y sont liés, l'essentiel de ses publications sur le Japon consiste en rééditions d'articles déjà parus, qui ne tiennent pas toujours compte des avancées de la recherche dans ces domaines. Ses travaux sont d'ailleurs moins bien accueillis après 1873. Sa personnalité prompte à la polémique le dessert dans le milieu des orientalistes : il exaspère le ministre de l'Instruction publique par son attitude aux congrès des orientalistes, où il se présente comme un représentant officiel. Sa candidature au Collège de France pour le cours de chinois fut rejetée en 1893. Ses conférences à la Sorbonne, plus destinée à un public féminin d'amateurs qu'à des scientifiques, le marginalisent aux yeux des spécialistes.

La Société d'ethnographie⁴⁵

La constante association chez Lesouëf d'un intérêt pour les antiquités américaines et pour les civilisations extrême-orientales prend sa source dans l'organisation d'une société savante dont il est un membre actif dès 1872 : La Société d'ethnographie.

Quelques américanistes, dont Lucien de Rosny, lancèrent en 1857 l'idée d'une société pour les études américaines, la *Société américaine de France*, mais le nombre insuffisant des adhésions les conduisit à y associer les orientalistes, en une *Société d'ethnographie américaine et orientale*, fondée le 24 avril 1859 et dont Léon de Rosny était le secrétaire perpétuel. Divers courants se refétaient dans la Société : courant philologique anglo-français, école positiviste et anticléricale. Un certain éclectisme présida au recrutement des membres : naturalistes, archéologues, géologues et surtout philologues, grandes personnalités savantes titrées, mais également voyageurs ou diplomates. La Société proposait des champs nouveaux d'investigation, et son recrutement s'inspirait d'un esprit plus ouvert que celui des anciennes

⁴⁴ [L. de Rosny], *Le Lotus*, n°1, janvier-février 1873, p. 3-4.

⁴⁵ Pour le détail des différentes sections de la Société d'ethnographie, nous renvoyons à l'Annexe I.

sociétés savantes. Elle fit aussi preuve d'une ouverture peu courante sur l'étranger lors de la fondation, 22 membres sur 78 étant étrangers, et parmi eux 11 africains ou asiatiques. La proportion s'accrut surtout pour les membres correspondants, avec une bonne représentation de l'Allemagne, de la Russie et du Japon. Il s'agissait de grouper le plus largement possible toutes les énergies autour de l'étude de l'Amérique et de l'Orient, et non de conserver les traditions d'une élite privilégiée. La multiplication des correspondants à l'étranger s'appuie également sur des nécessités de documentation.

La Société d'ethnographie faisait paraître la *Revue orientale et américaine*. Y intervenaient des savants, « membres de l'Institut », mais aussi des diplomates, des voyageurs et des industriels, comme le précise la page de titre de la *Revue orientale et américaine* de 1859 - 1864⁴⁶. Cette revue proposait des articles de fond, des chroniques sur l'actualité des pays d'Orient et d'Amérique, où étaient résumés les principaux événements politiques et scientifiques liés à ces régions, des comptes rendus bibliographiques. Les ouvrages orientalistes qui feront l'objet du plus grand nombre de comptes rendus furent les dictionnaires, les grammaires, ou les études bouddhiques. Cette publication servait également de lien entre les différents sociétaires, notamment ceux qui, en grande proportion, se trouvaient à l'étranger. L'extrait du prospectus de la *Revue orientale et américaine* sans doute rédigé par Rosny lui-même, qui imprimait les publications de la Société, insiste sur le soin apporté à l'impression :

Une imprimerie spéciale a été organisée pour fournir à ce recueil les types de toute nature qui sont nécessaires à sa publication. Elle ne néglige enfin aucun moyen de rendre ses volumes dignes de l'intérêt des bibliophiles, tant par leur impression sur papier vergé « genre ancien », que par les nombreuses gravures, et, par les planches qu'elle publie à l'aide des procédés les plus variés de l'imprimerie et de la phototypie⁴⁷.

Le prospectus de la *Revue orientale et américaine* donne un aperçu des approches envisagées : l'Orient est étudié selon une méthode philologique : c'est sur la base des textes que seront étudiés les différents aspects de ces civilisations, mais aucune ligne théorique précise n'est adoptée. La Société d'ethnographie en effet se caractérise moins par un projet scientifique destiné à aboutir à une meilleure connaissance scientifique de l'homme, que par une volonté de contribuer au progrès de l'humanité, d'élaborer une fraternité entre les hommes de science de tous les pays. Il s'agissait d'étudier ces civilisations d'un point de vue moral, de privilégier l'étude des productions de l'esprit plutôt qu'une approche

⁴⁶ L. Chailieu, « La *Revue orientale et américaine* (1858-1879) », *L'Ethnographie*, n°107, 1990, p. 97

⁴⁷ *Bulletin officiel de l'Institut ethnographique*, n°14, 8 octobre 1877, p. 68.

anthropologique. L'idée de progrès accompagne les entreprises de la Société destinées à faire progresser la connaissance que l'on a des continents éloignés, mais aussi à répandre les lumières de la civilisation parmi elles. Il y a donc un certain paternalisme vis-à-vis de ces nations, qui s'appliquera au Japon au moins dans la première partie de la période Meiji.

Les études japonaises au sein de la Société d'ethnographie

L'Orient fut un terrain privilégié d'études dans le domaine de l'ethnographie. À l'ouverture du cours de japonais en 1863, Léon de Rosny fait part de son enthousiasme pour l'étude de ces civilisations :

Nulle part plus qu'en cet Orient lointain, nous ne rencontrerons de curieux phénomènes ethnographiques à approfondir, nulle part nous n'aurons à dévoiler une civilisation plus originale et plus extraordinaire, nulle par nous ne découvrirons autant de faits curieux pour résoudre les plus grands problèmes de la philosophie, de la morale et de l'histoire »⁴⁸

La Société d'ethnographie fut fondée peu de temps après l'ouverture du Japon à l'Occident. Elle compta des personnalités en rapport avec le Japon dès sa fondation : Richard Cortambert, Rudolf Lindau. En 1860 : le japonologue Pfizmaier et le célèbre Siebold, en 1861, le consul général de France au Japon, Duchesne de Bellecourt, et Johan Joseph Hoffmann, professeur de japonais à Leyde ; enfin en 1862, le baron de Chassiron et Fukusawa Yukichi. Léon de Rosny s'intéressa dès la fin des années 1850 aux sources des études japonaises en Europe et fit porter l'accent au sein de la Société d'ethnographie sur les recherches linguistiques pour donner aux savants, ainsi qu'aux diplomates et aux agents des relations commerciales, des outils qui leur permettent d'approcher les textes. Ses premières études furent donc axées sur la linguistique et la bibliographie. Mais la *Revue orientale et américaine* accueillait également des auteurs qui ne connaissaient pas le japonais, comme les premiers voyageurs au Japon. Léon de Rosny ne se privait d'ailleurs pas de critiquer, dans les pages mêmes de la *Revue*, les écrits de ces « touristes ». En parlant des ouvrages de Chassiron et Lindau, il écrit :

Je n'ai pu me procurer cette année [1863] que des ouvrages rédigés dans le style léger des touristes et qui, s'ils ont l'avantage de faire connaître agréablement au plus grand nombre des lecteurs les particularités amusantes du pays qu'il s décrivent, n'ont en revanche d'un fort maigre intérêt pour la science »⁴⁹

⁴⁸ L. de Rosny, « La littérature, l'histoire et la civilisation des Japonais. Discours prononcé à l'ouverture du cours de japonais à l'École spéciale des Langues orientales » [le 8 décembre 1863], *Annales de philosophie chrétienne*, 6^e série, t. 2, 1871, p. 331.

⁴⁹ L. de Rosny, « rapport annuel », ROA, t. 9, 1864

La Librairie Hachette et la *Revue des deux Mondes* furent d'une manière générale très critiquées pour l'amateurisme de leurs publications sur le Japon, qui amusent le lecteur en l'instruisant. Un compte-rendu sur les articles de Bousquet nous donne le ton :

Le Japon continue à être un pays à la mode, et il y a tout lieu de croire que les récits pittoresques et anecdotiques sur ce pays, naguère presque inconnu, se vendent aisément, car leur nombre s'accroît de jour en jour dans une proportion de nature à étonner. Il faut dire que la plupart de ces écrits n'ont d'autre mérite que l'esprit et le talent d'exposition des touristes qui les ont composés, tandis que les ouvrages véritablement originaux, rédigés avec une connaissance sérieuse de la langue et de la littérature Japonaises, continuent à être de la plus regrettable rareté.⁵⁰

La dispersion des études orientalistes en Europe conduisit Léon de Rosny à rassembler les savants dans de vastes congrès. Le but était de permettre la circulation de l'information parmi les orientalistes, de confronter les méthodes et les conclusions, et d'uniformiser la pratique, en créant par exemple une méthode unique de transcription du japonais. Se développèrent également des congrès provinciaux, qui rassemblaient plutôt des amateurs.

Rosny organisa le premier Congrès international des orientalistes en 1873, avec quelques anciens élèves. L'accent fut mis sur les études japonaises : ce projet appelait à une véritable coopération scientifique entre la France et le Japon. La légation japonaise prit une part active aux débats, et une dizaine de Japonais furent présents aux séances. Les questions abordées concernaient principalement la linguistique et l'archéologie : sur les 34 communications reproduites dans le catalogue, 7 concernent l'archéologie, l'épigraphie ou la diplomatique, 6 l'ethnographie, 5 la linguistique. L'attention fut portée sur l'étude concrète des objets et des livres. Rosny définit ainsi cette orientation :

Le point de départ d'une étude rigoureuse de l'archéologie japonaise serait, d'une part, la critique des documents historiques qui nous ont été conservés par les indigènes sur les temps les plus reculés comme nation ; et, d'autre part, le classement des monuments de l'art qui peuvent apporter un témoignage dans ce grand procès ethnogénique »⁵¹.

C'est dans le cadre de ce Congrès que fut exposée, au palais de l'Industrie, d'août 1873 à janvier 1874, la collection de bronzes et de livres japonais rassemblée par Henri Cernuschi lors de son voyage en Asie entrepris avec Duret en 1871-1872 ; Cernuschi était en effet membre de la Société d'ethnographie depuis son retour d'Asie et c'est en lien avec les membres de cette Société qu'il organisa son exposition, qui éclipsa par son succès les autres collections moins célèbres : celles de MM. de Longpérier père et fils, des frères Rochet

⁵⁰ « Critique littéraire et bibliographie, » ROA, t. 15, 1876, p. 200

⁵¹ L. de Rosny, « Sur les plus anciens monuments de la civilisation japonaise », *Congrès international des Orientalistes : compte-rendu de la première session. Paris, 1873*. Paris, Maisonneuve, 1874, p. 63.

(artiste et orientaliste), et de Geslin (architecte et peintre). Cette manifestation témoigne de l'étroitesse des liens entre la Société d'ethnographie et les collectionneurs durant cette période : Goncourt et Burty furent des critiques enthousiastes de l'exposition. Textor de Ravisi, membre de la Société d'ethnographie, insista sur le rayonnement de cette manifestation auprès du grand public : « l'exposition japonaise continue d'attirer l'attention du monde parisien, et elle perpétue, ainsi, l'œuvre du Congrès international des Orientalistes », écrit-il⁵². Nous trouvons en effet de multiples comptes rendus dans la presse, qui insistent sur la collection des bronzes. Il reste que la collection ne fit pas l'objet d'une présentation scientifique, chronologique, qui eût pu servir à une étude de l'art japonais, malgré les ambitions des organisateurs. Paradoxalement, elle diffère en cela des manifestations organisées plus tard par les collectionneurs autour des spécialistes de l'art japonais qu'étaient les marchands parisiens Bing et Hayashi.

Auguste Lesouëf venait de faire son entrée à la Société d'ethnographie et assista à ce Congrès, qui fut sans doute déterminant dans l'orientation de sa collection japonaise, par l'attention à la dimension archéologique des objets, par l'utilisation scientifique des illustrations contenues dans les livres japonais. Il reçut d'ailleurs une médaille pour le remercier de sa participation à l'organisation du Congrès : a-t-il prêté des volumes à l'exposition ? A-t-il fournis les sources japonaises sur lesquelles s'appuient certains chercheurs, comme le *Kawachi meisho zue* 河内名所図会, cité par Rosny ? A-t-il subventionné l'édition des *Actes* imprimés avec des caractères orientaux à l'Imprimerie nationale ? Il est difficile de déterminer son rôle précis en cette matière, mais nous pouvons déjà voir qu'à cette date il participa activement à la vie de la Société, et qu'il fut proche d'une manifestation où le Japon était à l'honneur.

2) *La Société des études japonaises*

Fondation et objectifs

« Le Congrès international des orientalistes, dont la première session a été tenue à Paris au mois de septembre 1873, a donné aux études japonaises, qui faisaient l'objet spécial de ses travaux, un impulsion utile et puissante. [...] Un certain nombre de japonistes, membres du Congrès de 1873, ont donc résolu la fondation, à Paris, d'une Société spécialement consacrée

⁵² Textor de Ravisi, *Le premier Congrès international des Orientalistes*, Nantes, 1873, p. 13

aux études japonaises »⁵³. À la suite du Congrès, l'Athénée oriental, comité affilié à la Société d'ethnographie et organisateur du Congrès, se scinda en deux sociétés dont l'une ne survit que quelques mois, l'autre prit le nom de Société des études japonaises, chinoises, tartares et indochinoises. La fondation de la Société des études japonaises au sein de la Société d'ethnographie épousait le grand mouvement de création de sociétés savantes spécialisées de l'époque. À la différence des académies à caractère encyclopédique du XVIII^e siècle, ces sociétés savantes étaient orientées vers des thèmes bien précis, répondant aux intérêts du moment : expansion coloniale, exploration des continents, renouvellement de l'intérêt pour la géographie...

Son but répondait aux principes ethnographiques élaborés au sein de la Société d'ethnographie. L'article 1 des statuts précise qu'elle fut fondée « pour contribuer au progrès de nos connaissances relatives aux peuples de race Jaune »⁵⁴, terme remplacé l'année suivante par une définition géographique : « Extrême-Orient ». Aucun programme particulier ne fut défini dans les premières réunions de la Société : « le cadre de ses investigations sera tout à la fois large et varié. L'histoire et l'ethnographie, la littérature et la géographie, l'archéologie et les arts, les sciences exactes, naturelles, industrielles et commerciales, seront tout particulièrement l'objet de ses recherches et de ses travaux »⁵⁵ ; nous retrouvons dans ces multiples directions de travail l'interdisciplinarité propre à la Société d'ethnographie ; elles reflètent également le climat de curiosité qui entourait alors le Japon et l'absence de toute définition d'une ligne méthodique dans les études japonaises encore naissantes. L'accent sur le recours aux textes fondateurs de l'histoire du Japon, sur la recherche archéologique reprend l'orientation du premier Congrès international des orientalistes ; l'article 2 des statuts rapporte d'ailleurs que la Société « formera une bibliothèque spéciale à ses études et réunira les éléments d'un musée relatif aux peuples de l'Extrême-Orient »⁵⁶. Tout en ayant donc un cadre de recherche plus restreint que la Société d'ethnographie, la Société des études japonaises en garde les méthodes : l'étude philologique des documents, ainsi qu'une approche pluridisciplinaire.

⁵³ É. Burnouf, Imamura W., « Rapport annuel », MSEJ, t. 1, 1873, p. 6-8.

⁵⁴ MSEJ, t. 1, 173, p. 3. Voir Pièces justificatives III, 1)

⁵⁵ É. Burnouf, Imamura W., article cité, MSEJ, t. 1, 1873, p. 7.

⁵⁶ MSEJ, t. 1, 1873, p. 4.

Les membres de la Société des études japonaises

Comme la Société d'ethnographie, la Société des études japonaises admettait un large recrutement de ses membres, avec une forte proportion d'étrangers. Les membres étrangers proviennent des pays européens possédant de grandes collections publiques japonaises : Pays-Bas, Angleterre, Autriche, Allemagne. Ils contribuent à définir les ambitions de la Société au niveau européen, à entretenir une collaboration internationale pour les échanges d'information et de documents. Leur activité au sein de la Société reste cependant mineure. Notons une assez grande part de Japonais : répétiteurs à l'École des Langues orientales, artistes.

Les statuts définitifs de 1874 distinguaient deux sortes de membres : les titulaires, en nombre limité, astreints à l'assiduité aux séances, et les membres associés, redevables d'une cotisation annuelle. Plus tard fut adjointe la classe des membres libres, dont les effectifs augmentèrent fortement. Les candidats devaient être présentés par un membre titulaire, puis étaient élus à la majorité absolue, ce qui ne constituait pas des conditions d'admission très restrictives. L'accroissement des effectifs, très sensible dans les années 1880, entraîna une concentration du pouvoir par le conseil et le bureau, dominés par la personnalité de Léon de Rosny. Un fossé se creusait donc entre les membres qui avaient une part réelle à la direction de la Société (dont Auguste Lesouëf), et les membres associés ou libres, aux motivations incertaines, public flottant, d'autant plus que la définition des classes de membres connut de multiples remaniements. Devant le succès des admissions furent émises des recommandations pour donner des gages de sérieux et éviter l'amateurisme : l'obligation aux membres titulaires de faire une lecture d'inauguration (1881)⁵⁷, puis de fournir un mémoire (1892)⁵⁸.

Les membres de la Société des études japonaises se répartissaient en différents domaines scientifiques : mentionnées dès 1880, ces sections furent réorganisées en 1892. La section « linguistique, histoire et littératures » comptait le plus de membres (44), contre 14 dans celle des Beaux-Arts (dont faisait partie Auguste Lesouëf), 9 dans celle des « sciences exactes et naturelles », 10 dans celle de « l'agriculture, industrie, commerce » ; enfin celle des « mœurs, coutumes et législation » n'en comportait que 4, et celle de « l'ethnographie, politique et économie sociale », 5⁵⁹. Ces quelques chiffres nous montrent le poids de l'orientation littéraire et philologique au sein de la Société, alors que l'étude du Japon contemporain n'occupait qu'une part restreinte des préoccupations et des sujets de recherches des membres.

⁵⁷ MSEJ, t. 3, 1881-1884, p. XX

⁵⁸ *Actes de la Société sinico-japonaise*, t. 19, 1892, p. 84

⁵⁹ *Actes de la Société sinico-japonaise*, t. 19, 1892, p. 86

Qui étaient les membres de la Société des études japonaises ? Pouvons-nous discerner une évolution dans leurs caractéristiques sur le dernier quart du XIX^e siècle ? Nous avons eu recours aux *Mémoires* de la Société, aux *Annuaire*s de la Société d'ethnographie, qui fournissent des listes des membres. Il est cependant difficile d'identifier, à travers ces sources, les types de revenus concernés, dans la mesure où les indications données définissent un secteur d'activité, une occupation en rapport avec l'Asie, plus qu'une fonction bien précise. Une part importante, qui ne concerne pas seulement les rentiers (Cernuschi et Guimet en font partie), ne se voit attribuer aucune activité.

Les 56 membres pour 1874 comportent 9 enseignants ou chercheurs, 5 élèves ou anciens élèves de l'École des langues orientales, 7 hommes de lettres ou artistes ; 6 membres sont dans l'administration, 3 sont dans le négoce avec le Japon, et 3 ont des liens avec l'activité bancaire (dont 2 au Comptoir d'Escompte). Constatons tout d'abord l'importance du monde enseignant, notamment de l'École des Langues orientales, dont le cours de japonais s'était ouvert en 1863. La présence d'industriels ou de négociants, notables aisés, reflète moins un intérêt de leur part envers les réalisations futures de la Société, qu'un besoin de la Société des études japonaises de s'appuyer lors de sa fondation sur de grandes personnalités du monde de la banque et du négoce, personnages surtout décoratifs qui ne joueront par la suite plus aucune rôle. La pauvreté des collections publiques en Europe explique le faible nombre de conservateurs de bibliothèque ou de musée, représentés seulement par le British Museum. Ils ne seront pas mieux représentés à la fin de la période. Cette composition reflète la multitude des intérêts en jeu entre la France et le Japon après l'ouverture et la restauration de Meiji.

Comparons avec la liste de 1892, qui compte 90 membres (dont une vingtaine n'a pas été catégorisée). Malgré l'évolution dans les dénominations des membres, la comparaison fait bien apparaître un certain changement. Le pourcentage des enseignants ou chercheurs reste constant, tout comme celui des élèves de l'École des langues orientales. La catégorie des artistes et hommes de lettre tombe de 7 à 2 membres, dont l'un est le négociant Bing, désigné comme directeur de la revue *le Japon artistique*, l'autre est un photographe : le monde de la gravure, des arts industriels, de la critique d'art n'est plus représenté. Par contre, la catégorie des voyageurs passe de 1 à 7 membres ; il s'agit en majorité d'anciens voyageurs, ou d'anciens diplomates des premières heures des études japonaises. Deux nouvelles catégories apparaissent : celle des imprimeurs, liés aux publications de la Société, et celle des interprètes.

Nous pouvons conclure de ces quelques chiffres une certaine désaffection du monde artistique et littéraire vis-à-vis de cette société dont Burty attendait tant en 1875. Notons aussi la présence croissante du monde de l'imprimerie, animé d'un esprit de recherche pour les impressions extrême-orientales ; la Société décernera plusieurs récompenses aux imprimeurs pour la création de types orientaux. Les marchands de japonaiseries sont présents par intermittences : Sichel est membre dès la naissance de la société, on voit un rapide passage de Hayashi en 1884 (il n'est plus dans les listes de 1885). Bing est présent dès 1874 et restera membre. La relative désaffection des négociants, des diplomates français (la plupart des fonctionnaires nommés sont étrangers) reflète l'incapacité de la Société à s'adapter aux exigences de la réalité contemporaines des relations entre la France et le Japon.

Les membres les plus actifs de la Société, qui prennent régulièrement part aux séances, qui livrent des articles de fonds, qui font partie du conseil ou du bureau sont en majorité des intellectuels possédant une culture classique : professeurs, membres de sociétés savantes, élèves de l'École des Langues orientales ou de l'École des hautes études ; les autres catégories restent en marge des activités de la Société. Cette structure peut expliquer un décalage croissant des préoccupations de la Société avec les réalités de l'époque.

Communications et publications

Les premières séances de la Société des études japonaises reprirent les sujets abordés pendant le premier Congrès international des orientalistes. L'orientation philologique et archéologique ne fut pas appréciée de tous les membres, notamment des hommes de lettres, comme Philippe Burty, membre titulaire en 1873 et qui, dès 1875, émit des doutes sur cette orientation et critiqua l'absence de lien avec les préoccupations des contemporains, notamment des collectionneurs.

Il est désirable que les réunions de la Société, qui n'ont lieu qu'une fois par mois, dans des locaux irréguliers, à des heures peu pratiques, soient plus fréquentes ; qu'elles soient consacrées moins à des discussions philologiques qui sont surtout du domaine d'un cours, qu'à des réponses à des questions touchant directement à la littérature, aux beaux-arts, aux industries. C'est le moyen pratique et élevé d'étendre le cercle de son influence dans les deux mondes, car la presse n'a jamais mesuré la publicité à cette société naissante, et lui fera une part d'autant plus large que les procès-verbaux traiteront de questions plus accessibles au public.⁶⁰

Ary Renan, peintre et collectionneur d'art japonais, fit allusion aux publications de Rosny en 1884, et exprima lui aussi ses doutes sur la validité de la démarche philologique :

⁶⁰ [Ph. Burty], « le Japon et la Société des études japonaises », *La République française*, 22 janvier 1875, p. 2

Les mémoires de l'antiquité japonaise, le *Kosiki*, compilation d'un âge relativement moderne, l'*Anthologie des dix mille feuilles*, et les autres documents dits historiques ne sont que des annales bien obscures : ce n'est point à eux qu'il faut demander la solution du problème de ces origines, d'autant plus mystérieuses qu'elles se rattachent à des questions d'ethnographie qui intéressent tout l'Orient.⁶¹

Si nous recensons les communications réalisées au cours des séances du 3 novembre 1873 au 31 décembre 1874, sur les 18 communications consacrées au Japon, 4 furent consacrées à l'histoire de l'art (dont deux par Burty), 4 concernent l'ethnographie ou la sociologie, 3 l'histoire, et une seule l'histoire de la littérature. Burty mena, dès son entrée dans la Société, une politique active pour introduire les sujets artistiques dans les séances ; les communications concernant les autres domaines restèrent éloignées de ses préoccupations : débats sur l'origine ethnographique des Japonais, traduction de textes historiques... Burty fut sans doute déçu par l'attitude professorale de Léon de Rosny, dont il avait commencé à suivre, sans grand succès d'ailleurs, les cours de japonais⁶².

Cette orientation se reflète-t-elle dans les publications de la Société ? L'*Annuaire de la Société*⁶³, distribué gratuitement à certaines catégories de membres, était destiné à rendre compte de la vie de la Société auprès de ses membres, à faire connaître des articles de fond, à tenir les membres au courant des publications les plus importantes, à élargir les liens que la Société entretient avec les savants de l'étranger. Des tirages de différentes qualités étaient disponibles : certains exemplaires plus luxueux étaient imprimés sur papier vergé, en demi-reliure avec tête dorée, comprenant des planches aquarellées. Lesouëf s'attachait à réunir ces ensembles tirés à peu d'exemplaires : certains comportaient sur leurs gardes des indications sur leur degré de rareté, qui fut un critère pour la constitution de la bibliothèque de Lesouëf en matière de publications des sociétés savantes.

Pour analyser le contenu des *Mémoires de la Société des études japonaises*, nous avons utilisé la table analytique située à la fin du volume 10, plutôt que la bibliographie de Lasteyrie, qui ne concerne que l'histoire et l'archéologie. Les articles sur le Japon parus dans les *Mémoires* de 1873 à 1890 concernent en majorité l'histoire, l'ethnographie et la sociologie

⁶¹ A. Renan, « L'art japonais », *la Nouvelle revue*, t. 29, 1884, p. 724-725.

⁶² Burty retrace son aventure en quelques lignes teintées d'humour : « plusieurs fois je me suis glissé très-décidé, très-attentif, dans la salle des cours. Mais un vague sentiment de désillusion m'envahissait. Embarqué pour Yokohama, je voyais le navire faire station dans le bassin de l'Institut. J'avais peur de n'arriver jamais ou que la boussole affolée ne me fit toucher un jour, vieilli, épuisé de fatigue, sur des côtes hérissées de dictionnaires [...] Un jour, je ne sais comment cela se fit, il paraît que ma rêverie devint sommeil... », Ph. Burty, « Japonisme. II », *La Renaissance littéraire et artistique*, 1872, p. 59

⁶³ Ils prennent le titre de *mémoires* à partir de la troisième livraison.

(15 articles) ; la littérature (biographies d'auteurs célèbres, traductions d'œuvres littéraires) représente 9 articles, autant que l'art japonais (peinture et gravure exclusivement, à l'exception d'un article sur les émaux)⁶⁴ ; les auteurs de ces derniers articles sont des collectionneurs, des artistes, des lecteurs japonais ou des élèves de l'École des langues orientales, qui font un seul article sur un aspect de l'art japonais, souvent fondé sur les collections des sociétaires, sans mener de recherche véritablement continue. Quatre articles seulement s'intéressent à la langue japonaise. Les réalisations de la Société en matière de linguistique furent d'ailleurs relativement maigres : à l'exception d'un système complexe de transcription du japonais adopté au premier Congrès, peu compétitif par rapport aux systèmes phonétiques anglo-saxons, la Société n'élabora aucun projet de dictionnaire destiné aux amateurs leur permettant de s'initier à la langue. Enfin, les disciplines scientifiques sont quasi-absentes : deux articles sur la médecine, et deux sur la botanique. On peut constater à partir de 1892 une plus grande part accordée au bouddhisme, qui reflétait l'orientation personnelle du président de la société, Léon de Rosny, mais aussi celle de toute la société française, curieuse d'ésotérisme. Cette orientation se développa sans lien avec l'intérêt esthétique des amateurs : comme le fait remarquer Bernard Frank, « les deux courants qu'étaient le japonisme, d'une part, et l'intérêt pour les religions japonaises, de l'autre, ont été plus parallèles que convergents »⁶⁵. On peut donc comprendre la désaffection des hommes de lettres, des artistes, qui cherchaient dans cette société des traductions pour nourrir leur connaissance de cette civilisation, des explications leur permettant d'interpréter les motifs portés dans les albums ou les objets d'art.

3) *Des japonistes au contact des japonisants*

Les pages des *Mémoires de la Société des études japonaises* firent parfois mauvaise presse aux auteurs des milieux artistiques ou littéraires liés au japonisme. Le lecteur de japonais à l'École des Langues orientales, Matsunami Masanobu, fit par exemple un compte-rendu sévère du célèbre ouvrage de Gonse, *L'Art japonais*, paru en 1883. Les critiques portèrent

⁶⁴ L'art japonais est sans doute mieux représenté par les activités des membres aux cours des séances, dans la mesure où celles-ci étaient ouvertes à de simples présentations d'objets de collections par des amateurs dont les noms n'apparaissent pas dans les publications.

⁶⁵ B. Frank, « L'intérêt pour les religions japonaises dans la France du XIX^e siècle et les collections d'Émile Guilet », dans *L'Âge du japonisme. La France et le Japon dans la deuxième moitié du XIX^e siècle.*, Tokyo, Kinokuniya, 1983, p. 1.

principalement sur son absence de connaissance de la langue japonaise⁶⁶. Les termes « zélés », « sérieux » étaient adjoints à la mention des collectionneurs membres de la Société dans les publications, opérant ainsi une distinction entre leur démarche éclairée et celle de ces collectionneurs souvent fustigés par Rosny, qui s'en tenaient à la contemplation des gravures, sans tenter de les éclairer par une connaissance de la langue et de la civilisation japonaises⁶⁷. Quels types de collectionneurs furent admis dans les rangs de la Société ? Leur apport à la Société se réduisait-il à la caution d'un nom prestigieux, comme ceux de Bing ou Cernuschi ? Qu'attendaient-ils de ses activités ? Selon quelle orientation cette adhésion modela leur collection ? Ces questions sont au cœur de l'étude de la collection d'Auguste Lesouëf.

Le mot « japonisme »

Une mise au point sur l'emploi du mot « japonisme » s'impose comme préalable à toute réflexion sur les rapports entre amateurs et érudits au sein de la Société des études japonaises. Nous pouvons constater une certaine évolution du discours, depuis l'emploi du terme par Léon de Rosny, qui se réclame d'un grand nom du japonisme, jusqu'à l'établissement de distinctions tranchées, parfois proches de la polémique dans les années 1890.

La série d'articles bien connus de Burty « Japonisme » (1872)⁶⁸ n'apporte aucune définition précise du terme : les articles portent chacun sur un aspect de la civilisation japonaise : la représentation de la mort, le livre, la poésie... Les principales traductions littéraires de l'époque y sont analysées comme une contribution au vaste mouvement d'intérêt pour le Japon : Léon de Rosny, qui venait de faire paraître son *Anthologie japonaise*, y est notamment cité. Or ce dernier reprit l'année suivante le terme « japoniste », mais dans le sens d'érudit ou de philologue⁶⁹. L'allusion au créateur du terme « japonisme » est ensuite explicite dans un article de 1879, où Rosny invoque cette autorité pour définir le terme comme science: « la science, qu'un aimable critique français, M. Ph. Burty, a nommée "Japonisme" est encore une science nouvelle, bien jeune, aux débuts de sa carrière »⁷⁰. Cette année marque cependant la fin des activités de Burty au sein de la Société. L'invocation du nom bien connu de Burty servit ainsi de légitimations aux entreprises de la Société, au

⁶⁶ Matu-nami M, c-r sur *L'Art japonais* de Louis Gonse, 1886, MSEJ, t. 4, 1885, p. 254.

⁶⁷ Citons G. Leroy : « ...si en même temps que la mode a transporté dans nos appartements les productions si originales et si décoratives du génie des insulaires de l'Extrême-Orient, des amateurs sérieux ont entrepris de former des collections qui ne satisfont pas seulement un vain objet de curiosité, mais qui fournissent un objet d'étude tout à la fois utile et intéressant », MSEJ, t. 3, 1884, p. 82.

⁶⁸ Ph. Burty, « Japonisme », *La Renaissance littéraire et artistique*, 1872-1874.

⁶⁹ [L. de Rosny], *Le Lotus*, n°1, janvier-février 1873, p. 4

⁷⁰ L. de Rosny, *Japanese Philology*, 1879, p. 1

moment même où il s'en détachait pour trouver dans d'autres cercles les renseignements nécessaires à la constitution et la mise en valeur de sa collection japonaise.

À partir du milieu des années 1880, alors que les dirigeants de la Société tentaient d'orienter le contenu des publications vers un public de collectionneurs et de bibliophiles « éclairés », des tentatives de clarification apparurent dans les pages des *Mémoires de la Société des études japonaises*. Tout en continuant de se réclamer de Burty, on introduisit une distinction nettement tranchée entre savants et simples amateurs, qui n'existait pas dans l'esprit du créateur du terme « japonisme ». Rosny rappelait dans une édition de ses conférences à l'École des Langues orientales en 1896 :

On est convenu de désigner sous le nom de *japonistes* les personnes qui s'occupent du Japon et en étudient la langue, et sous celui de *japonisants* les amateurs des choses de l'Extrême-Orient qui basent leur recherche sur les travaux composés par les orientalistes et par les voyageurs européens⁷¹

Ces diverses tentatives de clarification pointent la difficulté qu'avait la Société des études japonaises à se situer entre le milieu des érudits et celui des amateurs. Pouvait-elle admettre des membres qui n'étudiaient pas la langue japonaise, qui se fondaient sur des sources parfois incertaines, comme cela était le cas d'Auguste Lesouëf ? Comment définir le rôle de ces collectionneurs au sein de la Société ? Et que pouvaient-ils attendre de ses travaux ? L'évolution de l'attitude de Philippe Burty à l'égard de la Société est tout à fait éclairante à ce sujet.

La Société des études japonaises : un lieu d'échange entre collectionneurs et érudits

En 1875, deux ans après son adhésion à la Société des études japonaises, Burty, qui, rappelons-le, avait tenté d'apprendre le japonais, constatait l'indissolubilité du lien entre la collection d'objets d'art et les études savantes. Le Congrès international des orientalistes, auquel il assista en 1873, eut, selon lui, « le privilège d'attirer l'attention de l'Europe savante non plus seulement sur l'Orient et l'Extrême-Orient, mais plus particulièrement sur le Japon, et de fonder le Japonisme »⁷². Certes, le japonisme était bien cette « curiosité passionnée qu'il faut porter à tout ce que nous envoie de précieux et de décoratif, de pratique et de parfait en bronzes, en laques, en porcelaines, en ivoire, en étoffes ce pays singulier à tous égards »⁷³,

⁷¹ L. de Rosny, *Introduction à l'étude de la littérature japonaise*, Paris, Leroux, 1896, p. 3 n. 1

⁷² Ph. Burty, « Revue des sciences historiques : le Japon et la Société des études japonaises », *La République française*, 22 janvier 1875, p. 1

⁷³ [Ph. Burty], « le Japon et la Société des études japonaises », *La République française*, 22 janvier 1875, p. 1

mais Burty réclamait la contribution des « japonisants qui ont la passion sincère du japonisme »⁷⁴, et attendait d'eux qu'ils donnent « en abondance des traductions d'histoires, de légendes, de romans, de poésies et de traités spéciaux »⁷⁵. Les études japonaises représentaient donc pour lui, à cette date, l'intermédiaire indispensable entre le collectionneur et les objets de sa collection. La Société des études japonaises, lieu de sociabilité, d'élaboration collective d'un savoir sur le Japon, répondit-elle à ses attentes ?

L'approche de la civilisation japonaise menée par la Société des études japonaises était fondée essentiellement sur une connaissance livresque, tirée de la critique des textes, et tournée vers l'établissement de traductions de référence. Ce travail philologique sur les sources japonaises supposait l'accès à une vaste documentation que ne pouvaient alors fournir les bibliothèques publiques. Les collectionneurs privés jouèrent donc un rôle déterminant dans les recherches érudites. De nombreux exemples mettent en lumière cette collaboration féconde entre amateurs et spécialistes, notamment le travail de catalogage, échange de bons procédés, qui apportait aux uns une identification des objets de la collection, et aux autres de nouveaux éléments pour l'élaboration de leurs thèses. Il reste que l'objet des études était centré sur l'histoire ou l'ethnographie, et peu d'œuvres d'art furent véritablement analysées et étudiées par les japonisants.

Nous voyons s'élaborer au sein de cette Société un discours sur le collectionneur zélé, sur la collection savante, qui n'a pu rester sans influence sur les membres, notamment Auguste Lesouëf. Les collections de livres illustrés y étaient ouvertement critiquées, notamment par les Japonais et Rosny. Les critères de la collection japonaise furent élaborés dès la mise en place des relations commerciales, bien avant la création de la Société des études japonaises, par son ancêtre, l'Athénée oriental, section de la Société d'ethnographie qui avait organisé le premier Congrès de 1873. Rassemblant nombre de collectionneurs, ses publications faisaient un grande place au livre japonais, à la gravure, à l'histoire de l'impression et du papier. Un Japonais membre de l'Athénée s'indignait en 1869 du choix des collectionneurs occidentaux, et proposait toute une série de titres, dont le critère de choix était avant tout l'intérêt du texte lui-même :

Depuis mon séjour en Europe, on m'a souvent demandé mon appréciation sur les ouvrages japonais qui figurent dans les principales bibliothèques de l'Occident. J'ai eu le regret de constater que, le plus souvent, le hasard avait fort mal servi les orientalistes, et que,

⁷⁴ *Ibid.*, p. 2

⁷⁵ [Ph. Burty], « La poésie et le roman au Japon », *La République française*, 19 mars 1875, p. 2, cité dans Weisberg, 1993, p. 233.

au lieu d'avoir mis dans leurs mains les véritables chefs-d'œuvre de notre littérature, il n'y avait apporté que des livres du plus médiocre mérite et qui n'ont eu aucun succès dans mon pays. Les voyageurs qui achètent des livres au Japon sont à peu près tous sans exception incapables d'en lire une seule page, et l'attrait des images, plus ou moins bizarres, qu'ils renferment dicte leur seul choix.

J'ai donc pensé faire une chose utile et intéressante pour les japonistes européens, en rédigeant une liste de quelques uns des ouvrages qui me paraissent le plus propres à faire la base de leur bibliothèque⁷⁶

La Société des études japonaises fit un effort certain pour apporter aux profanes les éléments d'information nécessaires à l'élaboration d'une collection artistique ; cette tendance fut particulièrement sensible dans les années 1880. Léon de Rosny fit ainsi paraître un article sur les bibliophiles et l'Extrême-Orient en 1884, où il en appelle au zèle des collectionneurs pour faire progresser les études japonaises : « la recherche de ces premières impressions asiatiques n'est pas seulement de nature à donner une satisfaction de curiosité aux bibliophiles ; poursuivie avec ardeur et intelligence [...], elle amènera certainement aux plus intéressantes découvertes dans le domaine des sciences historiques⁷⁷ ». Nous trouvons la même année, dans les *Mémoires*, l'indication de critères tout à fait nouveaux pour l'élection d'un membre libre : il devait en effet être choisi « soit parmi les auteurs de travaux relatifs aux beaux-arts de l'Extrême-Orient, soit parmi les plus importants collectionneurs d'objets artistiques »⁷⁸. Il semble donc qu'à cette date, la Société fût préoccupée d'attirer les collectionneurs dans ses rangs, à un moment où le mouvement du japonisme faisait connaître ses plus éclatantes manifestations, avec les expositions de Gonse et de Bing.

L'exemple le plus significatif de la collaboration entre collectionneurs et érudits fut le développement des études consacrées à Ono no Komachi 小野小町, poétesse du début de l'époque de Heian⁷⁹, dans les milieux japonisants : Burty présenta sans doute aux membres de la Société des études japonaises cet album illustré, représentant la mort de Komachi. L'ouvrage acquit par là même un statut particulier auprès des bibliophiles, dans la mesure où l'intérêt d'un grand collectionneur l'avait consacré à leurs yeux ; Lesouëf, engagé dans une participation active à la Société des études japonaises à cette date, ne l'oubliera pas au moment de la vente Burty, quelques quinze ans plus tard. Le sujet de Komachi fut repris, sous un angle bibliographique, par Rosny ; puis encore dans une conférence de Textor de Ravisi,

⁷⁶ Kouri-moto, T. , « La littérature des Japonais. Notice bibliographique d'un choix d'ouvrages célèbres au Japon », *Bulletin de l'Athénée orientale*, t. 2, 1869-1870, p. 177-178.

⁷⁷ L. de Rosny, « Les bibliophiles et les livres rares de l'Extrême-Orient », *Le Livre : Bibliographie moderne*, 1884, p. 726

⁷⁸ MSEJ, t. 3, 1884, p. 273

⁷⁹ IX^e-X^e s.

au premier Congrès provincial des orientalistes, dans les *Actes* duquel fut reproduit le fameux album en fac-similé. Ainsi, c'est au sein de la Société que certains ouvrages, ou titres, contribuèrent à l'avancée des études japonaises et devinrent, par leur rôle dans l'histoire des études japonaises, objets privilégiés de collection.

D'autres mentions de prêt de documents, de présentation d'objets de collection, se trouvent dans les *Mémoires de la Société des études japonaises*. Une pratique moins confidentielle autour de l'objet d'art fut la visite de collection, réservée à une certaine partie des membres : un premier exemple nous est fourni par la collection Cernuschi, présentée et analysée par les membres du Congrès des orientalistes en 1873. Un autre éclairage nous est donné par la visite de la collection du docteur Mène, président de la Société, qui invite en 1885 ses collègues à une « matinée artistique ». Le rôle de cette présentation en dehors de toute activité savante est surtout de créer une certaine convivialité entre les membres les plus assidus ; certes, ce type de présentation, chez un particulier, était l'occasion d'un enrichissement intellectuel, mais une certaine parenté avec la sociabilité de salon transparaît à travers le ton du compte rendu ⁸⁰

En-dehors de ces manifestations de prestige, qui pouvaient procurer une certaine satisfaction à un collectionneur, la Société des études japonaises leur apportait concrètement des outils pour l'élaboration de leur collection. La commission de l'enseignement donna par exemple la possibilité aux amateurs de s'initier à l'apprentissage des caractères chinois. Quelques articles répondirent aux attentes immédiates des collectionneurs, comme celui de G. Leroy, élève de l'École des Langues orientales, concernant la lecture des dates et des signatures en japonais : « en maintes occasions, des amateurs zélés se sont adressés à la Société des études Japonaises dans le but de savoir de quelle façon ils pourraient arriver à se procurer par eux-mêmes les indications dont ils ont besoin pour le classement de leur collection. C'est pour répondre à ces demandes, que, sur l'invitation du bureau, j'ai composé cette notice »⁸¹. Cette initiation était rendue nécessaire par l'incompatibilité entre les demandes des amateurs et le travail des érudits : « les Japonistes, consultés par ces amateurs, sont le plus souvent préoccupés par des travaux d'érudition qui ne leur permettent pas de faire des recherches parfois longues et pénibles qu'on réclame de leur obligeance »⁸². Rappelons-

⁸⁰ « Les principaux membre de la Société, qui s'étaient empressés de répondre à cette gracieuse invitation, ont visité avec le plus vif intérêt les riches et nombreuses séries d'antiquités et d'objets d'art, Chinois et Japonais », dans « Réception des membres de la Société par son président », MSEJ, t. 4, 1885, p. 249

⁸¹ G. Leroy, « Indications pour servir à l'intelligence des signatures et marques artistiques des bronzes, des ivoires, des porcelaines et des peintures du Japon », MSEJ, t. 3, 1880-1884, p. 84. Le bureau de 1881 comprenait : le comte de Montblanc, le marquis Hervey de Saint-Denys, F. Barrot, P. de Lucy-Fossarieu, P.-R. Bons d'Anty, O. Pitrou.

⁸² Leroy, 1880-1884, MSEJ, t. 3, p. 83

le, cet article se situe en 1881, à un moment où Hayashi n'avait pas encore établi sa boutique de curiosités japonaises, et où les grands ouvrages sur l'art japonais n'avaient pas encore paru. Il reste que cet article est relativement court face à l'ampleur du sujet (sur 11 pages, 3 sont consacrées à la datation, 2 aux noms propres) : les collectionneurs seront mieux armés avec l'ouvrage de Bowes, qui parut l'année suivante⁸³.

Ces quelques articles nous font entrevoir les limites de l'action de la Société des études japonaises en faveur des collectionneurs, invités à adhérer dans les années 1880, et qui ne furent récompensés que par quelques articles épars sur l'art japonais n'ayant pu que conduire à des déceptions.

Un bilan mitigé

Entrevoyant les limites de la Société des études japonaises, Burty écrivait en 1875 : « Nous dirons plus tard si elle a fonctionné avec suffisamment de méthode et de mouvement, si elle n'aurait pas à gagner à se mettre en communication plus directe et plus constante avec le public »⁸⁴.

En 1883, dans un article pour la revue *L'Art*, le bilan qu'il dresse est très mitigé :

Nos éditeurs lancent des publications pittoresques et reculent devant les œuvres de fond qui ne trouveraient point un public préparé. La « Société des études japonaises », fondée en 1874, n'a rencontré aucune adhésion sérieuse et a dû se fondre dans la « Société générale des études américaines »⁸⁵. Le cours de japonais de l'École des Langues orientales ne compte que quelques élèves, et nous manquons au Japon d'interprètes français pour mettre nos consuls en rapports directs avec les autorités, d'avocats pour défendre les intérêts de nos nationaux⁸⁶.

À l'exception de Burty, les grands collectionneurs japonistes ne firent que prêter le prestige de leur nom à la cause de la Société des études japonaises : Guimet, Cernuschi n'eurent qu'un rôle décoratif au sein de la Société. La majorité d'entre eux restèrent dans l'ignorance des milieux érudits. Cette absence d'intérêt provient d'une certaine inadaptation des publications de la Société aux préoccupations des contemporains non spécialistes, et au dynamisme des marchands et des érudits anglo-saxons, qui publièrent un grand nombre d'ouvrages de vulgarisation. Burty découvrit en effet des auxiliaires autrement plus efficaces que la Société des études japonaises pour lui expliquer les œuvres d'art : les marchands Bing, dont la

⁸³ James Bowes, *Japanese Marks and Seals*, Londres, Henry Sotheran & Co., 1882

⁸⁴ [Ph. Burty], « le Japon et la Société des études japonaises », *La République française*, 22 janvier 1875, p. 1

⁸⁵ Burty fait-il allusion au fait qu'en 1877, la Société des études japonaises devint un comité de l'Institut ethnographique ?

boutique rue Chauchat ouvre en 1878, et Hayashi, qui ouvre en 1883. Les publications anglo-saxonnes apportèrent également aux collectionneurs les éléments de connaissance de l'art japonais. Champfleury écrit par exemple en 1885 :

Sauf de rares essais de traduction, la littérature japonaise est actuellement peu connue en France ; c'est seulement grâce à l'érudition anglaise que nous pouvons feuilleter les légendes populaires du pays du Nipon, cet élément indispensable pour l'élucidation d'un si grand amas de feuilles volantes⁸⁷.

Au milieu des années 1890, le ton devint plus polémique : les publications d'Edmond de Goncourt donnèrent lieu à des articles condescendants de la part des Japonais liés à la Société, pour qui l'engouement des Européens pour les gravures *Ukiyo-e* restait peu compréhensible : Motoyoshi Saizô fit ainsi paraître une critique de l'ouvrage d'Edmond de Goncourt sur Utamaro, où se glissaient des opinions tranchées sur l'art japonais, que l'on retrouve également dans les écrits de Léon de Rosny⁸⁸. À la suite de la publication de l'ouvrage sur Hokusai, un compte rendu signé Noémi de Rosny, la fille du savant, tentait de tempérer l'enthousiasme des collectionneurs pour le « créateur abracadabrant des célèbres *Mangwa* »⁸⁹. Ce genre de polémiques contribua à envenimer les relations entre la Société, dont Rosny était secrétaire perpétuel, et les amateurs ou leurs marchands, témoin cette lettre de Hayashi à Goncourt en 1896, qui donne le ton :

Ne faites pas attention à de Rosny qui ne sait pas grand'chose du Japon. Il est trop petit-homme pour que vous en preniez le cas. Il m'a fait dans le temps travailler à la traduction de la mythologie du Japon étant lui-même absolument incapable de traduire le japonais. Savez-vous ce qu'il a dit dans la préface ? Il a dit qu'il n'y avait aucun japonais vivant qui pouvait comprendre le texte qu'il est arrivé à traduire en français⁹⁰.

Les études japonaises en France ne connurent pas de réel progrès avant la découverte de l'art bouddhique à l'Exposition universelle de 1900 et la fondation de l'École française d'Extrême-Orient en 1901. Les méthodes critiques et philologiques, employées en Angleterre

⁸⁶ Ph. Burty, « Le roman japonais Okoma », *L'Art*, t. 35, 1883, p. 222

⁸⁷ Champfleury, « La caricature au Japon », *L'Art*, t. 40, 1886, p. 169

⁸⁸ Citons : « L'art japonais a eu l'avantage de séduire d'une manière étonnante le public européen. Cet art est certainement remarquable à plus d'un titre ; il se traduit notamment de la façon la plus originale dans le champ sans limite de la caricature ; mais il est bien rare qu'il aille au-delà sans s'affubler d'un costume qui n'est admissible que dans le temps du carnaval. Le grand art de la Grèce et de Rome, de l'Italie, de l'Espagne et de la Hollande, le Japon n'en a pas eu le soupçon. IL n'a guère excellé que dans le comique et ne s'est surpassé que dans le grotesque », Motoyoshi S., « Critique littéraire et bibliographie », *Annales de l'Alliance scientifique universelle*, t. 13, 1891-1895, p. 29-30.

⁸⁹ N. de Rosny, compte-rendu sur *Hokousai*, par Edmond de Goncourt, *Annales de l'Alliance scientifique universelle*, t. 14, 1896-1898, p. 87.

⁹⁰ G. Peternolli, « Edomon do Gonkûru ate no Hayashi Tadamasan mikan shokan ni tsuite » [les lettres inédites de Hayashi Tadamasan à Edmond de Goncourt], *Ukiyoe geijustu / Ukiyoe Art*, n°63, 1979, p. 14

dès les années 1870, et surtout en Allemagne après 1890, furent alors appliquées aux études japonaises. L'approche pluridisciplinaire augurée par la Société se trouva obsolète dès la fin du siècle face à l'apparition de spécialistes, et surtout d'hommes de terrain.

Ch. 2.L'accès au document original et son approche

Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, l'approche du livre japonais était liée à un ensemble de pratiques rattachées aux différents groupes le définissant comme objet de collection, grands collectionneurs d'art ou sociétés savantes. L'acquisition, le traitement matériel et l'usage intellectuel des livres furent définis par des critères précis au sein de chaque groupe.

La collection d'Auguste Lesouëf était étroitement liée au milieu de la Société des études japonaises, où furent formulées de grandes orientations relatives à la composition des collections et à l'approche des livres japonais, dans une optique érudite et philologique. Lesouëf élaborait également sa pratique de la collection à travers ses lectures, ses visites d'expositions, ses liens avec les libraires et les autres amateurs. Le collectionneur avait accès à un ensemble d'appréhensions différentes du livre japonais, à partir desquelles il construisit la sienne propre : l'approche intellectuelle du livre fut associée à un regard bibliophilique sur un objet dont la matérialité était d'autant plus appréciée qu'elle échappait aux critères propres aux livres occidentaux. Un des intérêts de la collection Lesouëf, qui se reflète dans un éclectisme parfois déroutant, est cette position au croisement de multiples formes de la réception du livre japonais ; elle laisse entrevoir la perméabilité des frontières entre les différents modèles, malgré les polémiques qui agiterent les milieux liés à l'étude du Japon.

Un survol rapide des conditions d'acquisitions et du discours bibliophilique de l'époque permet de replacer les pratiques de la collection chez Lesouëf dans un contexte où se laissent voir différentes orientations pas toujours exclusives les unes des autres.

I. L'évolution de la composition des collections japonaises

1) Constitution des premières collections

Les collections des diplomates et voyageurs

L'activité des Hollandais à Deshima entraîna l'arrivée des produits japonais sur le marché occidental. Après l'ouverture, Nagasaki cessa d'être le seul port ouvert au commerce avec l'étranger. Les premières missions diplomatiques permirent aux représentants des pays étrangers de constituer des collections de livres et d'objets d'art japonais. Mais les échanges commerciaux restaient très réglementés. Les objets d'art, spécialement destinés à l'exportation, ne pouvaient être acquis qu'à des marchands dépendant du gouvernement, en un seul point de vente : « les autorités japonaises avaient donc établi, dans un immense hangar, tout ce qui, dans les produits du pays, pouvait exciter la curiosité des étrangers »⁹¹, écrit le marquis de Moges. Cependant, les arts décoratifs furent l'objet d'un commerce plus libre que les livres. Les traités de 1857 et 1858 stipulaient en effet que l'exportation resterait limitée aux ouvrages autorisés par les censeurs du gouvernement. La possession de documents sur l'histoire militaire ou la géographie du Japon resta interdite aux étrangers, jusqu'au changement de régime en 1868⁹². Les livres illustrés, qui ne comportaient pas d'« indications dangereuses pour l'intégrité de l'empire »⁹³, furent les premiers à quitter le territoire.

Aimé Humbert donne une description détaillée des ouvrages alors disponibles sur le marché ; s'il connaît des difficultés pour se procurer un « almanach du château d'Edo », il put facilement devenir acquéreur d'« une trentaine d'ouvrages illustrés et d'une quantité de feuilles volantes ou cousues en cahiers » :

Ici, c'était de vieilles encyclopédies, enrichies de planches qui semblaient être sorties des officines allemandes du moyen âge ; là, des albums d'esquisses à l'encre de Chine, reproduites sur bois, en fac-simile d'une étonnante énergie, ou des recueils de contes et de scènes populaires, ornés de sujets à deux teintes, au moyen de procédés qui nous sont inconnus. De nombreuses peintures sur soie et sur papier végétal représentaient les ponts, les marchés, les théâtres, tous les lieux de rendez-vous et tous les types des classes ouvrières et de la société bourgeoise de Yédo.⁹⁴

⁹¹ A. de Moges, *Souvenir d'une ambassade en Chine et au Japon en 1857 et 1858*. Paris, Hachette, 1860, p. 287.

⁹² Siebold fut expulsé en 1829 pour avoir tenté d'exporter des cartes et des documents relatifs au *shōgun*

⁹³ Ch. de Chassiron, *Notes sur le Japon, la Chine et l'Inde* Paris, Dentu, 1861, p. 114

⁹⁴ A. Humbert, *Le Japon illustré*. Paris, Hachette, 1870, t. 2, p. 7

Nous pouvons comprendre dès lors l'impatience de Rosny vis-à-vis des acquisitions des voyageurs, utilisées pour illustrer leurs récits de voyage. Dans son discours à l'ouverture du cours de japonais à l'École des Langues orientales, en 1863, il fit la réflexion suivante :

...nos collections publiques sont encore bien pauvres en ce qui concerne la littérature du Japon. La plupart des voyageurs qui seraient à même de se procurer des ouvrages précieux à Nagasaki et dans les autres ports ouverts au commerce, ont presque tous la malheureuse idée de n'acheter que des recueils d'image ou de caricatures, sans songer qu'ils ont sous la main des livres dont la traduction serait pour nous d'une valeur incalculable⁹⁵

Le marché français dans les années 1860-1870

Avant 1860, les livres japonais restaient rares et chers, et n'avaient pas encore le statut d'objet de collection et de curiosité, inséré dans un réseau commercial qui en facilitait la promotion. Léon de Rosny se plaignait en 1858 de ses difficultés à acquérir ses livres : « Nous avons désormais les moyens d'acquérir des livres au Japon ; mais le prix de chaque volume surpasse notamment celui des livres chinois dont on possède un grand nombre en Europe »⁹⁶. En effet, les exportations japonaises concernaient avant tout les objets d'art décoratif, qui correspondaient à une longue tradition sur le marché occidental.

L'engouement des Européens pour l'art décoratif japonais au milieu des années 1860 prolongeait en effet le goût du XVIII^e siècle pour les chinoiseries, dans la mesure où les magasins de curiosités identifiaient leur marchandise comme chinoise plutôt que japonaise. Après l'Exposition universelle de 1867, ce fut le raffinement et le luxe des objets qui frappèrent les amateurs ; la provenance des objets, que l'on croyait sortis directement des palais des fameux *daimyô*, ajoutaient à leur prestige ; simple argument commercial pour un collectionneur tel que Raymond Kœchlin, qui jette un regard critique sur les acquisitions de cette période :

L'Europe ne reçut que ce que l'on voulait bien lui envoyer : ouvrages remarquables parfois, mais bien rarement capitaux, et le plus souvent aimable pacotille sans aucune prétention artistique aux yeux des Japonais, quand, commerçants avisés, ils ne la fabriquaient pas spécialement à l'usage des Occidentaux.⁹⁷

⁹⁵ L. de Rosny, « La littérature, l'histoire et la civilisation des Japonais. Discours prononcé à l'ouverture du cours de japonais à l'École spéciale des Langues orientales [le 8 décembre 1863], *Annales de philosophie chrétienne*, 6^e série, t. 2, 1871, p. 329-330

⁹⁶ L. de Rosny, « Fragments de bibliographie japonaise, ou liste de quelques ouvrages japonais traitant de matières philosophiques ou religieuses, rédigées et imprimées au Japon, et parvenus jusqu'à présent en Europe », *Annales de Philosophie chrétienne*, 4^e s. t. 17, 1858, p. 368.

⁹⁷ R. Kœchlin, *Souvenirs d'un vieil amateur d'art de l'Extrême-Orient*, Chalon-sur-Saône, 1930, p. 7

C'est surtout après la restauration de Meiji, que les artistes japonais participèrent à la création d'objets modernes de qualité, destinés à l'Occident. Le Blanc du Vernet note dans *L'Art* en 1880 la difficulté de l'accès aux œuvres anciennes :

...le gouvernement japonais, mis en éveil par le succès qu'ont obtenu, chez nous, les produits du vieux Japon, a interdit l'exportation des spécimens de l'art ancien, devenus rares et fort recherchés dans l'empire des Mikados.

Les marchands, démunis des pièces d'élection qu'ils sont dans l'impossibilité de remplacer par des équivalents, essayent de préconiser les médiocrités modernes, plus aisément recrutables, au détriment des antiques chefs-d'œuvre. Cette manœuvre cauteleuse est absolument stérile. L'art ancien s'impose avec une supériorité écrasante. Les raffinés se disputent à prix d'or les pièces triées sur le volet, et la « camelote » moderne, tombée à vil prix, languit aux étalages banals des magasins de nouveautés, des chocolatiers et des confiseurs.⁹⁸

Quant au marché du livre, il restait peu diversifié. Les albums japonais, d'un transport plus aisé que les feuilles d'estampes, furent l'objet d'une véritable curiosité en Europe, où circulaient des reproductions en fac-similé. Quels étaient ces albums disputés par les amateurs ? Les publications de Philippe Burty et de Zacharie Astruc à la fin des années 1860, le journal des Goncourt livrent des indications sur le genre d'artistes représentés. Les premières acquisitions faites par les collectionneurs portaient sur des albums contemporains aux couleurs vives, imprimés avec des pigments occidentaux sur papier crépon, des recueils de triptyques, représentant des scènes de théâtre. L'école des Utagawa 歌川, spécialisée dans les représentations d'acteurs et les portraits de jolies femmes, l'école de Hokusai 北斎, principalement connu pour sa *Manga* 漫画 étaient bien représentées dans les collections.

Certaines de ces œuvres, facilement accessibles aux étrangers, reflétaient la géographie de l'ouverture et les contacts avec les œuvres d'art occidentales qui s'établissaient dans les ports de commerce avec les étrangers. Le style de ces œuvres, dites *Nagasaki-e* ou *Yokohama-e*, empruntait aux techniques et à l'iconographie occidentales et était particulièrement bien reçu du public européen. Audsley et Bowes, dans leur ouvrage sur la céramique japonaise en 1875, commentent ces premiers arrivages :

Les dessins modernes qui arrivent du Japon montrent leur manque d'originalité de traitement et de perfection dans les couleurs ; l'importation au Japon des pigments violents que la science moderne a introduits a, sans doute, beaucoup fait pour dégrader le raffinement du goût natif ; mais il est possible que les Japonais, recevant ces couleurs brillantes de l'Occident, imaginent que nous devons les admirer et les ont donc utilisés pour les œuvres destinées au marché européen⁹⁹.

⁹⁸ Le Blanc du Vernet, *L'art japonais* », *L'Art*, t. 22, 1880, p. 229

⁹⁹ Audsley, Bowes, 1875, préface. Cité dans Floyd, 1983, p. 173-174

Nous trouvons également la mention d'ouvrages de littérature populaire illustrée en noir et de sources documentaires, comme les traités de fauconnerie, des livres sur les métiers et des albums décrivant les lieux célèbres de telle ou telle province (*meisho zue* 名所図会). Les ouvrages de modèles pour artisans, les albums de peintures sur soie, représentant dans un style naturaliste des fleurs et des oiseaux (*kachô-ga* 花鳥画), étaient particulièrement appréciés des artistes.

Le marchand Siegfried Bing revint plus tard sur cette période, au moment où il promouvait les œuvres plus anciennes du milieu de l'époque d'Edo :

Nous savons aujourd'hui que ces pages, qui avaient suscité tant d'étonnement et procuré de si vives jouissances, ne révélaient de la gravure japonaise que des productions déjà tardives, et n'en présentaient que la face la plus populaire. Mais telles qu'elles étaient, ces prémices d'un art supérieur que le Japon détenait encore, paraissaient d'une rareté extrême et pendant plusieurs années parvenaient difficilement à alimenter un bien petit nombre de collections¹⁰⁰.

La méthode des collectionneurs fut tout d'abord assez empirique, l'érudition ne jouant aucun rôle dans un choix qui suivait le goût plus que des critères scientifiques. Présentant la vente Burty en 1891, Bing décrit les débuts du collectionneur en matière d'art japonais, après une première acquisition d'albums de Hokusai en 1863 :

Les arrivages du Japon se succédaient nombreux maintenant, irréguliers cependant comme choix. C'était parfois de singuliers mélanges ; mais Burty n'était pas de ceux qui ont besoin de passer par une « école » pour savoir discerner le grain au milieu de l'ivraie. A cette époque, nul ne pouvait, à la vérité, se targuer de connaissances scientifiques en choses japonaises, mais avec une rare décision de jugement, et guidé par une sagacité empirique plus précieuse qu'une vaste érudition [...] Burty ne s'est pas égaré un seul instant dans les obscurités de la route¹⁰¹.

2) *Les années 1880 : un tournant vers l'estampe Ukiyo-e*

À l'empirisme des premières acquisitions succéda le désir de connaître, de classer, d'évaluer. Les critères d'élaboration des collections se précisèrent, plutôt d'ailleurs au contact des marchands que des activités savantes. Léon de Rosny reprit certes à son compte le progrès des connaissances en matière de bibliographie japonaise, à une date (1884) où il cherchait à intégrer le public des collectionneurs dans les activités de la Société des études japonaises :

¹⁰⁰ S. Bing, *Exposition de la gravure japonaise à l'École des Beaux-Arts*. Paris, Alcan-Lévy, 1890. 1^e partie, p. XIII

¹⁰¹ S. Bing, *Collection Philippe Burty. Objets d'art japonais et chinois*. Paris, Leroux, 1891, p. VII-VIII.

Les premiers livres japonais à images qui ont été introduits en Europe y ont obtenu un accueil des plus enthousiastes ; et tel d'entre eux, dont on donnait volontiers plusieurs pièces d'or, il y a une dizaine d'année, traîne aujourd'hui inaperçu chez les marchands de thé, où on les offre au prix de quelques sous par cahier. [...] il en est d'autres qu'on ne peut se procurer aujourd'hui qu'en les payant beaucoup plus cher que dans ces derniers temps.

C'est que l'érudition est venue apporter son poids dans la balance des marchands et des acheteurs, et que grâce à ses progrès, on commence à savoir à quoi s'en tenir sur le mérite réel, l'utilité et la rareté comparative des uns et des autres¹⁰²

Mais c'est plutôt chez les marchands qu'il faut chercher une orientation active de la politique d'acquisition vers des œuvres plus anciennes. En effet, en réaction au style des *Yokohama-e*, s'affirma une prédilection pour des œuvres emblématiques d'une authenticité japonaise, reflet d'une civilisation féodale non encore touchée par l'Occident.

Revenant sur l'évolution qui le conduisit à promouvoir les estampes d'artistes du XVIII^e siècle, comme Kiyonaga 清長 (1752-1815), connu pour ses portraits de *bijin* ou d'acteurs, ou Utamaro 歌麻呂 (1753-1806), à qui Goncourt consacra une célèbre monographie, Bing dresse un tableau enthousiaste de cette période :

... derrière la verve exubérante qui avait séduit dans les spécimens d'abord vus se cachait tout un enchaînement d'art, remontant à des origines déjà lointaines. Il y avait là un indice de trésors cachés. Dès ce jour, plus de trêve. Des missions furent organisées pour explorer les bons coins et pour découvrir les amateurs indigènes qui avaient monopolisé ce genre de collections. [...] Les Japonais se dessaisirent d'abord de leurs collections les moins précieuses, des œuvres les moins anciennes ; mais l'un après l'autre apparurent les noms des grands artistes, des créateurs, des chefs d'école.¹⁰³

Cette prédilection pour l'estampe *ukiyo-e* toucha les plus réfractaires aux japonaiseries, comme Raymond Kœchlin. Parlant des années 1890, il écrit : « mon cas n'était pas isolé et à ce moment l'attention des amateurs de Japon était uniquement portée sur l'estampe ».¹⁰⁴

Mais ce n'est pas avant l'Exposition universelle de 1900 que le public français entra en contact avec un art japonais complètement inconnu : la sculpture bouddhique, les *kakemono* provenant des temples. Organisée par Hayashi, l'exposition japonaise porta un coup sérieux à la mode du japonisme, en faisant connaître un art où l'on ne retrouve plus les caractéristiques décoratives propres aux estampes *ukiyo-e*.

Il reste qu'Auguste Lesouëf se maintiendra à l'écart de l'enthousiasme pour les œuvres antérieures au XIX^e siècle : la découverte de l'estampe en feuille séparée des débuts de l'*ukiyo-*

¹⁰² L. de Rosny, « Les bibliophiles et les livres rares de l'Extrême-Orient », *Le Livre : Bibliographie moderne*, 1884, p. 725

¹⁰³ S. Bing, *Exposition de la gravure japonaise à l'École des Beaux-Arts*. Paris, Alcan-Lévy, 1890. 1^e partie, p. XIV

¹⁰⁴ R. Kœchlin, *Souvenirs d'un vieil amateur d'art de l'Extrême-Orient*, Chalon-sur-Saône, E. Bertrand, 1930, p. 16

e, la formation du goût pour le style *Rinpa* dans les arts décoratifs, lui restèrent étrangers. En effet, ces tendances ne touchèrent qu'une frange des collectionneurs, client habitués de certains marchands avec qui ils entretenaient des relations privilégiées. Ainsi, ces découvertes ne sont pas compréhensibles sans aborder les réseaux où circulaient les œuvres japonaises, et l'information sur les différentes périodes de l'art japonais.

II. La circulation du livre japonais

Le commerce du livre japonais empruntait deux voix essentielles : les marchands et les ventes publiques. De nombreuses études ont été menées à partir des *Annuaire* Didot-Bottin sur les marchands de chinoiseries et japonaiseries¹⁰⁵, et nous ne citerons que quelques noms, indispensables à notre étude. Nous utiliserons également les mentions d'acquisitions au sein d'un réseau non commercial de circulation de l'information : les sociétés savantes, les voyages, les liens de sociabilité grâce auxquels purent être réalisées des acquisitions significatives. Ce dernier point est particulièrement éclairant pour la collection Lesouëf, qui s'est enrichie de nombreux dons de la part de Léon de Rosny.

1) *Les marchands de curiosité et les libraires*

Les libraires d'ancien jouèrent un rôle dans la circulation des livres japonais : Labitte, par exemple, fournit la Bibliothèque nationale en ouvrages illustrés dans les années 1870 ; d'autres noms se retrouvent parmi les acquéreurs dans les catalogues de vente annotés (Rapilly...). Les milieux de l'érudition orientale, comme le libraire Klincksieck, qui fournit la Bibliothèque nationale en ouvrages d'histoire et en encyclopédies, ou les libraires des sociétés savantes, qui dispersaient les bibliothèques des membres des sociétés et en éditaient le catalogue, furent des centres incontournables dans la géographie des acquisitions japonaises à Paris. Les publications des sociétés savantes faisaient une place à des annonces mentionnant la vente d'ouvrages japonais aux provenances prestigieuses dans le domaine de l'orientalisme ; des conditions spéciales étaient ainsi réservées aux membres de la Société d'ethnographie chez les libraires de la Société. Ces libraires, comme Maisonneuve ou Leroux, étaient également des éditeurs, animés d'une ambition scientifique ; ils produisaient à travers les publications des sociétés savantes et les catalogues, tout un ensemble d'outils de référence

¹⁰⁵ Citons la thèse de Phyllis Floyd, qui contient en annexe une chronologie de la mention des marchands de curiosité dans l'Annuaire. Un tableau récapitulatif est également inséré dans le catalogue des estampes de Claude Monet.

pour leurs acheteurs. Leur public était des érudits, des orientalistes, mais également des bibliophiles amoureux de la typographie étrange de ces livres qui venaient d'arriver sur le marché. Le livre japonais put ainsi intéresser les bibliophiles habitués du quai des Grands-Augustins, comme celui que décrit un certain « Meryn » en 1874, dans un récit au ton humoristique proche de la satire :

... à l'heure où je descendais mon escalier pour aller au quai des Augustins, un vieux petit monsieur sec à redingote marron, à mine de bibliophile, se rendait de son côté à la bienheureuse boutique¹⁰⁶ où j'allais moi-même pour y acheter *l'article* ci-après :

1735. — Livre japonais

Curieux spécimen de l'art typographique au Japon, 3 fr.

De bonne foi, là, qui s'y serait attendu ? Peut-on comprendre qu'un homme qui ne sait pas le japonais aille s'aviser d'acheter un livre écrit en cette langue ?¹⁰⁷

Les marchands de curiosités, quant à eux, ne s'installèrent pas à Paris avant le milieu des années 1850, au moment où s'établissaient les premières relations commerciales avec le Japon. Leur public était plutôt des amateurs d'art, des artistes, des écrivains, qui cherchaient auprès de leurs fournisseurs des renseignements sur la civilisation décrite dans ces livres au texte indéchiffrable ; toute une sociabilité se dessinait ainsi entre le marchand et son client, qui forma la base des réunions japonistes du dernier quart de siècle. Une des premières boutiques citées dans le *Journal des Goncourt*, est *la Porte chinoise*, ouverte sans doute dès 1826. Autour de 1860, de nombreux importateurs d'objets japonais sont d'abord recensés dans l'Annuaire Didot-Bottin comme vendeurs de thé ou de curiosités : Decelle (*l'Empire chinois*), rue Vivienne, *le Céleste Empire*. La célèbre boutique de Mme Desoye n'apparaît pas avant 1863. Durant cette première période, le nombre de marchands reste relativement limité : le livre japonais fut tout d'abord d'un accès difficile. Ce n'est qu'en 1869 qu'une nouvelle catégorie apparut dans l'Annuaire Didot-Bottin : les marchands de chinoiseries et de japoniseries. Leur nombre augmenta fortement dans les années 1870, témoignant de la vitalité d'un secteur en pleine expansion. Le commerce avec le Japon fut en effet stimulé par les deux expositions universelles de 1867 et 1878, qui engagèrent de nombreux importateurs à installer des succursales au Japon et organiser des importations directes.

Un des marchands les plus importants de cette époque, Siegfried Bing (1838-1905), était présenté comme marchand de curiosités à la fin des années 1860 ; sa boutique rue Chauchat apparaît dans l'Annuaire Didot-Bottin en 1878. Fournisseur des impressionnistes, comme Van

¹⁰⁶ Peut-être Antonin Chossonery, libraire de l'École spéciale des Langues orientales vivantes et de la Société américaine de France, au 47 quai des Grands-Augustins.

¹⁰⁷ Meryn [pseud.], « Le livre japonais », *La vie parisienne*, t. 12, 1874, p. 299.

Gogh, mais aussi d'institutions, comme la Bibliothèque nationale, il mena une politique de promotion active des estampes et des livres japonais : expositions, périodiques (*L'Art japonais*, 1888-1891) ; il représentait dans les années 1880-1890 un des principaux pôles des acquisitions japonaises, avec son rival, Hayashi Tadamasu (1851-1906). Tous deux s'adressaient à une clientèle d'amateurs raffinés, aux plus fidèles desquels allaient les meilleures pièces.

Hayashi étudia le français à l'Université de Tokyo et devint en 1878 l'interprète d'une entreprise d'export créée sous l'impulsion de l'Exposition universelle de Vienne, la *Kiritsu Kôshô Kaisha*, chargée d'organiser les expositions de produits japonais dans le monde¹⁰⁸. Après l'Exposition, le vice-président de l'entreprise, Wakai Kenzaburô, retourna au Japon, et Hayashi se mit à travailler comme traducteur auprès des collectionneurs parisiens, comme Louis Gonse, ou des musées européens. La réorganisation de la branche parisienne de l'entreprise échoua et celle-ci ferma autour de 1882. C'est sans doute en 1884 que Wakai établit un commerce à Paris, envoyant du Japon des produits à Hayashi, au 65, rue de la Victoire ; cette association durera jusqu'en 1889, date à laquelle Hayashi s'établit à son compte. Wakai et Hayashi contribuèrent largement à l'afflux d'estampes *ukiyo-e* dans les années 1880, et à la formation des grandes collections d'*ukiyo-e*, pour la plupart complètes autour de 1890. Kœchlin donne d'intéressants témoignages sur l'atmosphère qui régnait dans ces boutiques :

[Chez Hayashi] chacun avait son coin où il venait vous rejoindre, et l'on ne voyait pas celui qu'il avait enfermé dans la pièce voisine ; ce mystère avait son charme et le maître de maison excellait à vous donner l'impression du traitement de faveur. Tout au contraire se passait, ou semblait se passer au grand jour chez Bing ; les clients allaient et venaient, ouvraient les armoires, fouillaient les portefeuilles ; et dans le petit cabinet sous les toits spécialement réservé aux estampes, ils étaient souvent cinq ou six à se coudoyer¹⁰⁹.

2) les ventes publiques

Outre les libraires et les marchands de curiosité, d'autres circuits de diffusion du livre japonais s'étaient créés. Dans la première moitié du XIX^e siècle, la majorité des ventes publiques concernaient les collections privées, formées par les envoyés des gouvernements européens, notamment hollandais, au Japon. Ces collections répondaient à un besoin d'étude, et ne contenaient que les albums illustrés les plus facilement accessibles, comme la célèbre

¹⁰⁸ Segi S., « Hayashi Tadamasu : Bridge between the Fine Arts of East and West », dans *Japonism in Art : an International Symposium*, Tokyo, 1980, p. 167.

¹⁰⁹ R. Kœchlin, *Souvenirs d'un vieil amateur d'art de l'Extrême-Orient*, Chalon-sur-Saône, 1930, p. 19

Manga de Hokusai (vente Klapproth, 1839). Un témoignage intéressant de Léon de Rosny, en 1884, concerne plus particulièrement les ventes publiques et décrit l'étroitesse du marché du livre japonais : « Il y a cinquante ans, les livres chinois, les livres japonais surtout, atteignaient presque toujours un chiffre élevé dans les ventes publiques, et cela même quand ces livres auraient été des plus communs et de la plus médiocre valeur »¹¹⁰. Jusqu'en 1858 en effet, ces ventes restent rares, mais après l'ouverture, la constitution de collections sur le terrain fut facilitée et dans les années 1860 les ventes se multiplièrent, avec une prédilection pour l'art décoratif.

Les ventes publiques firent en effet bientôt connaître à un public plus large d'amateurs les collections d'objets d'art japonais, où le livre avait une place modeste. Les ventes de bibliothèques comprenaient parfois des ouvrages sur l'Extrême-Orient, dont certains étaient publiés au Japon. Cette part modeste accordée à l'estampe et au livre japonais reflétait une demande peu forte, au moins de la part du public qui fréquentait les salles des ventes, et un marché peu actif, à l'offre peu diversifiée¹¹¹. Les albums, peintures ou estampes étaient relégués en fin de vente et recevaient une attention moindre dans les notices de catalogue, peut-être à cause de la faible qualité des importations.

Durant la décennie suivante, l'impact des maisons spécialisées, qui importaient des produits directement du Japon, et l'intérêt suscité par les bazars, comme le Bon Marché, entraînèrent une réduction considérable du nombre de ventes publiques d'objets japonais. Ce n'est pas avant les années 1880 qu'elles connurent un essor significatif, profitant de l'avancée des connaissances en matière d'art japonais et de la présence de marchands actifs. Les catalogues reçurent un véritable classement selon les écoles artistiques, les noms des artistes furent mentionnés et commentés. L'intérêt du public pour les arts graphiques japonais stimula le marché et les ventes comprenant seulement des estampes et des peintures s'accéléchèrent après 1890.

La rédaction des catalogues et l'analyse des objets réclamaient des compétences spécifiques. Quels étaient les experts dans de telles ventes ? Les libraires-éditeurs, spécialisés dans les langues orientales, comme Chossonery ou Leroux, ou encore les marchands d'art japonais, comme Bing, plus compétents aux dires de Kœchlin :

¹¹⁰ L. de Rosny, « Les bibliophiles et les livres rares de l'Extrême-Orient », *Le Livre : Bibliographie moderne*, 1884, p. 724.

¹¹¹ Ph. Floyd, *Japonisme in Context: Documentation, Criticism, Aesthetic Reactions*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1983, p. 32

Parfois Bing consentait à en être l'expert, d'ordinaire pourtant c'était Ernest Leroux, l'éditeur, lequel s'était fait une spécialité de la rédaction des catalogues ; cet excellent homme ne connaissait pas grand chose à l'estampe et ses appréciations étaient souvent saugrenues, mais on lui passait tout, en considération des belles choses qu'il mettait sur la table — et à quel prix !¹¹²

Les collectionneurs n'assistaient pas tous à ces ventes : certains s'y faisaient représenter, Lesouëf par exemple chargeait ses libraires de faire les acquisitions pour lui, moyennant une certaine commission. Contrairement à Vever, qui est « partout là où l'on trouvait des estampes », ni Duret ni Gonse n'apparaissaient dans les ventes publiques.

Une démarcation s'établit entre les premières ventes du début des années 1890, dispersées par Leroux, et les grandes ventes des collections prestigieuses dans les années 1900, ayant de magnifiques catalogues in-folio ornés de reproductions photographiques des œuvres. Kœchlin décrit ces dernières ventes dans des lignes où l'on sent toute l'exaltation du collectionneur :

La retraite plus ou moins complète de Hayashi et Bing auraient pu porter un coup sensible à l'expansion en France de l'art japonais ; il n'en fut rien heureusement. La passion des amateurs en effet trouva son compte dans les ventes de grandes collections qui se succédèrent en peu d'années. Celle des Goncourt avait ouvert la voie en 1897, et, malgré la qualité assez médiocre de beaucoup d'objets, grâce à la réputation de la *Maison d'un artiste*, grâce aussi à une présentation prestigieuse rue de Provence par Bing, qui était expert, le public afflua. Peu après en 1902 et 1903, ce furent les ventes Hayashi ; il est rare que la vente en liquidation d'un marchand réussisse : « Fond de boutique », dit-on volontiers ; là, la beauté des objets était si évidente qu'il fallut s'incliner et que l'une et l'autre fois le succès fut triomphal. [...] Puis, Gillot étant venu à mourir, bien prématurément et au grand chagrin de ses amis, sa collection, elle aussi, passa en vente (1904), vente sensationnelle et où l'on revit pour la dernière fois quelques-unes des plus nobles œuvres que l'Europe ait su enlever au Japon. Enfin Bing disparaissait et, après tant d'autres qu'il avait contribué à former, sa collection, quittant les jolies vitrines où son maître l'avait amoureusement installée, se dispersait elle aussi (1906).

Ces ventes si rapprochées eussent dû lasser les amateurs ; elles les excitaient plutôt. Qu'était l'émotion des petites ventes d'estampes de jadis, au prix de l'enthousiasme que celles-ci soulevaient parmi nous !¹¹³

3) *Les contacts entre particuliers*

Les marchands et les ventes publiques ne représentaient pas les seules voies d'acquisitions des livres japonais : les voyageurs, les résidents au Japon purent acquérir des titres plus ou moins rares, difficiles à trouver sur le marché français. Ces ouvrages circulaient au sein de groupes d'initiés en France, et n'étaient connus que de quelques amateurs. Cette circulation du livre japonais est plus difficile à appréhender, dans la mesure où elle laisse peu de traces.

¹¹² R. Kœchlin, *Op. Cit.*, p. 23-24.

Néanmoins, les témoignages des collectionneurs, des membres de la Société des études japonaises, les annonces dans les *Bulletins* de la Société d'ethnographie permettent de retracer certaines pratiques, qui contribuèrent à diversifier les composantes de la collection d'Auguste Lesouëf.

Le cas de Rosny est bien connu. Le contact avec la mission japonaise de 1862, puis avec les élèves de l'École des Langues orientales en poste au Japon, lui permirent d'accéder plus facilement au type de documents utiles à ses recherches : « J'ai demandé à mes amis de Yédo et à quelques Européens qui habitent le Nippon, avec lesquels j'entretiens des relations suivies, une assez longue série d'ouvrages japonais qui manquent dans toutes les bibliothèques de l'Europe », écrit-il en 1863¹¹⁴.

La Société des études japonaises était souvent présentée par Rosny comme un lieu de sociabilité où collectionneurs et érudits pouvaient coopérer pour mener à bien une entreprise scientifique. Nous avons vu qu'autour du milieu des années 1880, les collectionneurs furent invités à rejoindre les rangs de la Société. Un article des *Mémoires*, en 1885, met bien en évidence ce désir de mettre en place une collaboration sérieuse et systématique autour des documents indispensables à la recherche :

« Collections et collectionneurs. — Nous sommes résolu à provoquer la formation de collections dans le cadre de nos études, et d'aider par tous les moyens à notre disposition les collectionneurs à obtenir des résultats importants. Nous prions donc ceux de nos membres qui entreprennent des collections de nous en faire connaître le caractère, et nous leur ferons profiter de notre publication pour enrichir leurs séries.

Nous voudrions voir se former dès à présent les collections suivantes : *Autographes* des hommes de l'extrême Orient et des Orientalistes célèbres ; — *Photographies* des types et scènes de mœurs (Ethnographie) ; *Imprimerie*, documents orientaux relatifs à l'histoire de cet art ; — *Almanachs* et Calendriers ; — *Passe-ports* ; — *Minéraux* ; — Produits de la *matière médicale* avec noms indigènes.

Il est bien entendu que toute collection non mentionnée ci-dessus sera également l'objet de notre sollicitude.¹¹⁶

Il est certain que Lesouëf put bénéficier indirectement des contacts que Rosny avait avec le Japon, et que ces liens stimulèrent son ambition d'élaborer une collection au service de la science.

¹¹³ R. Kœchlin, *Op. Cit.*, p. 49-51.

¹¹⁴ L. de Rosny, « La littérature, l'histoire et la civilisation des Japonais. Discours prononcé à l'ouverture du cours de japonais à l'École spéciale des Langues orientales [prononcé le 8 décembre 1863] », *Annales de philosophie chrétienne*, 6^e série, t. 2, 1871, p. 329.

¹¹⁵ MSEJ, t. 3, p. 96

¹¹⁶ MSEJ, t. 5, 1886, p. 209-210.

III. L'objet-livre : « un livre peut donc être japonais ? »

Le bibliophile « Meryn » raille non sans humour l'étonnement naïf du néophyte face à sa première acquisition japonaise, qu'il compare à la curiosité des Parisiens de Montesquieu vis-à-vis de l'Orient¹¹⁷ ; son témoignage nous livre des éléments intéressants sur l'approche du livre japonais par les non-spécialistes et sur les différents aspects qui attireraient les collectionneurs. Parlant du livre récemment acquis, il écrit :

Je le dépose respectueusement sur ma table, je l'ouvre au hasard et je le regarde.

Voilà donc ce qu'est un livre japonais ! Un livre peut donc être japonais ? Je ne m'étais jamais sérieusement arrêté à cette idée, et maintenant que je vois celui-là présent et réel devant moi, de comprends le fameux mot « Peut-on être Persan ? »¹¹⁸

L'arrivée du livre japonais sur le marché suscita l'intérêt des collectionneurs, mais aussi des érudits, par la radicale nouveauté de sa présentation matérielle. Les amateurs, qui ne pouvaient s'appropriier le texte, étaient avant tout sensibles à certaines caractéristiques extérieures : beauté du papier, de l'impression ; des critères d'évaluation se mirent en place, empruntant parfois à la bibliophilie occidentale ses définitions et ses jugements, avant que ne fussent élaborés, avec les progrès de la bibliographie japonaise, des moyens plus scientifiques de juger de la qualité des ouvrages.

Ce furent tout d'abord la rareté sur le marché, la richesse de ses illustrations qui donnèrent au livre japonais son statut d'objet de collection. Le contexte éditorial français facilita l'élaboration de critères propres au jugement des gravures japonaises, et l'appréhension d'une forme de publication essentiellement illustrée. Les conseils des marchands comme Hayashi, les tentatives de Rosny pour donner des indications aux collectionneurs, contribuèrent à former le goût des amateurs et à faire évoluer leur jugement, selon deux modalités différentes, qui se reflètent l'une et l'autre dans la collection Lesouëf.

Le contexte de la production éditoriale française

Les livres japonais furent tout d'abord appréhendés à partir des publications européennes illustrées, contemporaines de l'ouverture : livres pour enfants, recueils de caricatures ornés de gravures sur bois ou sur acier. Les albums de vignettes avec des dessins tirés de Daumier,

¹¹⁷ Lettre XXX des *Lettres persanes*.

¹¹⁸ Meryn [pseud.], « Le livre japonais », *La vie parisienne*, t. 12, 1874, p. 299.

Grandville, Johannot, les feuilletons en image, les physiologies et les estampes vendues en recueil sensibilisèrent le public au rôle de l'illustration. La liberté de la mise en page dans les publications romantiques, l'insertion de vignettes au milieu du texte, repères graphiques guidant la lecture, bouleversèrent les rapports entre le texte et l'image et préparèrent la réception du livre japonais illustré. Le recours aux publications occidentales contribua ainsi à définir un objet dont on connaissait mal la place dans la civilisation japonaise.

Quelques analyses prennent pour exemple des publications occidentales afin de saisir la réalité du livre japonais. Dans le catalogue de la vente Landresse (1862), un ouvrage illustré de portraits de *bijin* accompagnés de vers est identifié comme « une sorte de *keepsake* », livre d'étréne illustré de gravures sur acier, dont la mode s'était étendue dans les années 1820-1840¹¹⁹. L'abondance de l'illustration fit identifier le livre japonais à un ouvrage pour enfants ou pour un public populaire, à visées pédagogiques¹²⁰, comme en témoigne le baron de Chassiron :

J'ai pu également, cette fois, avec toute facilité du fait de mon escorte officielle, me faire une collection assez complète de manuels des sciences et des arts, des métiers du Japon ; même de recueils de caricatures. Ces petits livres imprimés ou gravés sur bois, je ne sais encore, avec le plus grand soin, bien mieux incontestablement que les manuels semblables en usage en France, servent à l'éducation du peuple ; ils sont du plus bas prix, de la valeur de 25 à 30 centimes de notre monnaie, par conséquent à la portée de tous. Les planches y dominent sur le texte, d'après le principe adopté au Japon dans l'instruction des classes inférieures de parler aux yeux plutôt que d'occuper l'esprit¹²¹.

Aussi n'est-il pas étonnant que le style des artistes japonais ait été comparé à celui des grands graveurs français ; d'autant moins qu'une partie des milieux intéressés par le Japon étaient ceux de la critique d'art (Baudelaire, Champfleury), ou de la gravure (Burty). Citons Burty en 1869 : « [Hokusai] a la force de dessin de notre Daumier avec un génie d'observation bien autrement souple et une imagination bien autrement poétique »¹²². Après l'Exposition universelle de 1878, Charles Blanc compara le même artiste à Gavarni. Mais de semblables comparaisons furent également faites dans les publications de vulgarisation,

¹¹⁹ *Catalogue des livres imprimés et manuscrits des ouvrages chinois, tartares, japonais, etc... composant la bibliothèque de feu M. Ern. Clec de Landresse*, Paris, Delion, 1862. N°344 : peut-être le *Ehon Seirô bijin awase kagami* 絵本青鏡, illustré par Suzuki Harunobu 鈴木春信 (1724-1770).

¹²⁰ Citons l'article d'Elias Regnault concernant l'éditeur dans les *Français peints par eux-mêmes* (t. 4, p. 330), où il définit le rôle de l'illustration : « ornement auxiliaire de la typographie, hiéroglyphe lumineux qui s'explique de lui-même, l'illustration fait goûter aux esprits frivoles les sévérités de la pensée, et offre aux esprits sérieux une distraction qui ne sort pas du domaine de l'intelligence », cité dans S. Le Men, « La vignette et la lettre », dans *Histoire de l'édition française : Le temps des éditeurs*, t. 3, Paris, Fayard / Promodis, 1990, p. 363.

¹²¹ Ch. de Chassiron, *Notes sur le Japon, la Chine et l'Inde ...* Paris, Dentu, 1861, p. 114-115

¹²² Ph. Burty, « Le Musée oriental à l'Union centrale », *le Rappel*, n°170, 4 novembre 1869, p. 3.

comme le *Magasin pittoresque* de 1874, qui reprenait un article de Humbert en rapprochant Hokusai de Grandville.

Le caractère populaire et pédagogique du livre japonais illustré entrainait en composition avec des caractéristiques propres appréciées des amateurs, comme le raffinement de l'impression et l'étrangeté de la calligraphie. Ces caractères en firent un objet particulièrement bien reçu des collectionneurs, qui, au milieu des années 1860, tentaient de définir les caractères bibliophiliques des livres en opposition avec la production industrielle. Ce mouvement vers les livres rares et précieux, s'adressant tout d'abord aux livres du XVIII^e siècle engloba les livres japonais, dont l'agrément des illustrations correspondait aux productions récentes, mais qui manifestait un raffinement et un archaïsme des techniques qui furent très recherchés.

Les caractères propres au livre japonais

Les premiers auteurs furent avant tout frappés par la beauté du papier, et le raffinement des procédés de la gravure, rapprochés de l'aquatinte ou de la lithographie occidentales. La technique du gaufrage (*karazuri* 空刷) fut immédiatement remarquée par Breton de la Martinière sur un ouvrage illustré par Kitao Masanobu 北尾政信 (1761-1816), *le Yoshiwara keisei shin bijin awase jihitsu kagami* 吉原傾城新美人合鏡 (1784) :

Les estampes que nous avons eues sous les yeux pour dessiner plusieurs de nos figures sont imprimées en relief et en couleur, sur un papier très-beau, et en quelque sorte velouté. Les ajustements de femmes, brodés en blanc sur fond blanc, sont représentés d'une manière fort ingénieuse. Les palmettes sont sculptées dans le bois, et comme elles ne sont recouvertes ni d'encre, ni de couleur, elles font sur le papier une impression analogue à celle d'un timbre sec¹²³

Les Expositions universelles firent découvrir au public parisien la diversité des procédés de fabrication, les périodiques consacrés à la gravure firent une place à quelques articles sur le papier japonais ; c'est aussi à travers les publications des différentes sections de la Société d'ethnographie que s'approfondit la connaissance des matériaux et des procédés d'impression. L'Athénée oriental, orienté vers un public de collectionneurs, fit paraître en 1871 une série d'articles sur le papier et l'histoire de l'imprimerie au Japon, par François Maurel, dans la luxueuse série de ses *Mémoires*. L'auteur s'étend sur la technique du gaufrage¹²⁴ ; il décrit les

¹²³ J.-B. Breton de la Martinière, *Le Japon, ou mœurs, usages et costumes des habitants de cet Empire, d'après les relations récentes de Krusenstern, Langsdorf, Titzing, etc.*, Paris, Nepveu, 1818, t. 3, p. 105

¹²⁴ « Bien qu'il soit à la rigueur, possible d'imiter en Europe ces légers et charmants reliefs des peintures japonaises imprimées, nous ignorons encore les procédés dont ils font usage pour les produire, et [...] d'en faire

différents types de papier en fournissant pour chacun un échantillon et la description détaillée de leur fabrication : le papier-cuir, qui servait à certaines reliures, le papier crépon, « dont l'originalité surprend les étrangers »¹²⁵, bien connu des collectionneurs d'estampes *ukiyo-e*. S'y élaborent également un certain nombre de distinctions définissant une hiérarchie dans la qualité des impressions :

En-dehors de l'imprimerie ordinaire des textes, les Japonais ont acquis une habileté suffisante pour se permettre des impressions de luxe dans lesquelles ils font usage, souvent aussi heureux que décoratif, des métaux et des couleurs. [...] Dans la reproduction de quelques-unes de leurs illustrations, ils ajoutent de l'or à plusieurs genres de reflets, de l'argent, du bronze et des couleurs, le charme du gaufrage du papier.¹²⁶

Léon de Rosny quant à lui possédait, par sa formation, un sens aigu des procédés mis en œuvre dans l'élaboration du livre japonais, et nombre de ses publications furent l'objet de recherches destinées à rapprocher leur présentation de celle du livre japonais. Les premières études de Rosny sur la civilisation japonaise portèrent sur le livre, à la matérialité duquel le savant fut particulièrement sensible ; de telles notations permettent à notre sens d'éclairer son amitié avec le bibliophile Lesouëf, fondée sur une passion commune pour le livre, et de nuancer les oppositions parfois tranchées qui apparaissent dans les publications du temps entre érudits et amateurs. Dès 1861, Rosny donne une description éloquente des procédés de l'imprimerie au Japon :

Le nombre des couleurs qu'ils emploient au rouleau, et surtout la gradation de teintes, tout à la fois pures et variées à l'infini, dépassent la plupart des essais tentés en Europe. Le relief qu'ils donnent avec une remarquable originalité à quelques-uns de leurs dessins, et l'emploi des métaux les plus divers à l'aspect, sont dignes de toute la sollicitude de nos typographes¹²⁷

Rosny a dû prendre connaissance de ces procédés raffinés à travers les livres illustrés consultés au British Museum lors de sa mission de 1858. Son carnet manuscrit, conservé à la Bibliothèque municipale de Lille, comporte la copie d'une notice du British Museum sur l'ouvrage *Umi no sachi* 海の幸 (1762), illustré par Katsuma Ryûsui 勝間竜水 (1711-1796)¹²⁸. Cette publication de luxe, imprimée sur beau papier, présente une série

un fréquent usage, même dans ces livres populaires qui se vendent généralement à un prix excessivement modique », F. Maurel, « l'imprimerie au Japon », *Mémoires de l'Athénée oriental*, t. 1, 1871, p. 151.

¹²⁵ F. Maurel, « le papier au Japon : histoire et fabrication d'après des documents anglais et indigènes », *Mémoires de l'Athénée oriental*, t. 1, 1871, p. 54

¹²⁶ F. Maurel, « l'imprimerie au Japon », *mémoires de l'Athénée oriental*, 1872, p. 150-151.

¹²⁷ L. de Rosny, « La civilisation japonaise », *Bulletin de la Société de géographie*, 5^e s., t. 2, 1861, p. 22.

¹²⁸ L. de Rosny, *Notes et documents sur le Japon et la littérature japonaise*, ms. s.l.n.d., entrée « British Museum », p. 122. (BM Lille)

d'illustrations représentant des poissons, accompagnées de *haikai* 俳諧¹²⁹ ; les couleurs y font l'objet d'une recherche particulièrement subtile, le gaufrage et l'emploi du mica font de cet ouvrage un parfait exemple du degré de raffinement que pouvaient attendre les impressions japonaises. Cette note mentionne la mise en couleur « proche de notre lithographie ou aquatinte ». Elle témoigne de l'intérêt tôt porté par Rosny à des productions dont les prouesses techniques furent une révélation pour nombre des ses contemporains, et notamment Lesouëf.

Dans son article de 1884 « Les bibliophiles et les livres rares de l'Extrême-Orient », Léon de Rosny tenta de définir des critères bibliophiliques pour les livres japonais, afin de stimuler la collection des documents les plus anciens, essentiels selon lui à une critique rigoureuse des textes. Mais la radicale différence des procédés d'impression entre la xylographie japonaise et la typographie occidentale rendait difficile toute adaptation des notions de l'une à l'autre. Rosny n'hésite pas à franchir le pas, peut-être pour rendre plus familier aux bibliophiles un univers qui n'avait pas encore ses propres critères à partir desquels établir une échelle de valeur :

Afin de fixer les idées des bibliophiles, qui doivent être les pionniers de l'œuvre, il serait peut-être opportun de proposer, pour les anciennes impressions asiatiques, comme on l'a fait pour les anciennes impressions européennes, la détermination des dates au-delà desquelles les livres peuvent être réputés *incunables*¹³⁰.

La notion d'« archétype », qu'il avance ensuite pour définir les premières éditions japonaises, reste problématique et d'un emploi difficile. En effet, elle laisse dans l'ombre une des principales difficultés de l'appréciation des impressions japonaises : la distinction entre la simple réimpression d'un ouvrage, à partir de planches réemployées parfois chez un autre éditeur, et la nouvelle édition, à partir de planches différentes ou modifiées.

Rosny s'intéressait peu aux éditions illustrées de la fin de l'époque d'Edo, qui arrivaient sur le marché, et son approche exclusivement orientée vers les « anciennes impressions » a pu paraître peu convaincante aux collectionneurs. Sa fille, Noémi de Rosny, laisse voir toute son incompréhension du souci bibliographique qui animait ses contemporains vis-à-vis des productions plus modernes, en dénonçant la spéculation qui s'opérait autour des éditions

¹²⁹ Poème court de 31 syllabes, dont le genre se précisa à l'époque d'Edo.

¹³⁰ L. de Rosny, « Les bibliophiles et les livres rares de l'Extrême-Orient », *Le Livre : Bibliographie moderne*, 1884, p. 726

classées originales par les marchands dans les années 1890, à un moment où le marché de l'estampe japonaise était en plein essor :

Les riches collectionneurs veulent à tout pris des exemplaires exceptionnels c'est-à-dire des exemplaires de premier tirage, et ceux qui passent pour tels montent en librairie et dans les ventes publiques à des prix exorbitants. On peut se procurer aisément au Japon un joli volume des œuvres d'Hokousai, imprimé en couleur et frais de tirage pour une quinzaine de sous ; un tel volume vaut à Paris tout au plus trois francs ; mais s'il s'agit d'un vieux cahier tout sale et tout défraîchi du même auteur, pourvu qu'on soutienne qu'il provient d'un ancien tirage, il faut avoir de la chance de ne pas le payer au moins une cinquantaine de francs¹³¹.

On comprend que ni les théories de Rosny, ni les affirmations que l'on vient de lire, n'aient pu rivaliser avec les méthodes **mis** en œuvre par Bing ou Hayashi, fondées sur un examen attentif des exemplaires, des procédés de reliure et des papiers, dont la correspondance de Hayashi à Goncourt fournit quelques exemples.

IV. Le livre japonais : un objet de « lecture » ?

L'impossibilité pour l'amateur d'accéder au contenu de l'ouvrage sans l'intermédiaire d'une traduction n'en faisait-il pas un objet de collection par excellence, et non un objet de lecture ? Le livre japonais, par l'exclusivité des approches auxquelles il donnait lieu, imposa une clarification de l'usage entre objet de collection et objet de lecture.

Le Bibliophile Jacob [Paul Lacroix] (1806-1884) posa la question du rapport indirect au contenu du livre, imposé par la complexité de la langue japonaise, à propos de la bibliothèque du critique et essayiste Paul de Saint-Victor (1827-1881) : « Il s'était passionné surtout pour l'art indien, chinois et japonais, et il se sentait entraîné par des affinités naturelles vers les littératures asiatiques, qu'il ne pouvait s'assimiler que dans des ouvrages de critique et dans des traductions plus ou moins intelligentes »¹³². Le grand bibliophile fait preuve ici d'une certaine distance vis-à-vis des livres asiatiques auxquels tout rapport personnel était rendu impossible par la série d'intermédiaires (traductions érudites, conseils des marchands) qui se dressaient entre le collectionneur et l'objet de sa collection.

Diverses approches du livre japonais furent adoptées par les collectionneurs. Il pouvait n'être considéré que comme le simple support esthétique d'une rêverie sur l'Extrême-Orient ;

¹³¹ N. de Rosny, compte-rendu sur *Hokousai*, par Edmond de Goncourt, *Annales de l'Alliance scientifique universelle*, t. 14, 1896-1898, p. 87.

¹³² *Catalogue de bons livres anciens et modernes, d'épreuves photographiques, reproduction des plus beaux tableaux et dessins des différents musées de l'Europe composant la bibliothèque de feu Paul de Saint-Victor*, Paris, Porquet, 1882, p. XII.

la plupart des grands collectionneurs y cherchaient cependant une documentation iconographique sur la civilisation japonaise, dans une considération à la fois esthétique et instrumentale de l'illustration. Enfin, ces ouvrages furent, pour les érudits japonologues, une source pour leurs recherches sur l'histoire et la langue japonaises. Lesouëf, qui avait recours aux études réalisées au sein de la Société des études japonaises, choisissait-il ses livres en fonction des connaissances qu'ils pouvaient apporter à l'érudition japonisante, ou selon un regard esthétique sur les illustrations ? l'un et l'autre, sans doute : les distinctions mises en place ici ne saurait refléter la complexité d'une pratique de la collection élaborée au croisement de différentes approches.

1) *L'image, un langage accessible à tous*

Charles Blanc (1813-1882), fondateur de la *Gazette des Beaux-arts* en 1859, et auteur de *l'Histoire des peintres de toutes les écoles*, venait en 1876 d'être nommé professeur d'esthétique au Collège de France, et préparait son ouvrage *les Beaux-arts illustrés*, paru en 1878. Le livre japonais illustré y fit l'objet d'une approche qui privilégiait l'image par rapport au texte, « la permanence dans le fonds même du génie humain » assurant une compréhension qui pouvait se passer de références historiques ou littéraires. Les scènes de ces romans populaires illustrés qui se trouvaient sur le marché dans les années 1860-1870, y étaient envisagées indépendamment de leur contenu narratif :

Si l'on comprenait quelque chose à ces aventures de la féodalité primitive du Nippon, dans un temps qui correspond sans doute au commencement de notre moyen âge, on serait, je crois, moins intéressé qu'on ne l'est par ces images dont la signification est vague, tandis que le dessin en est précis jusqu'à la dureté, et la couleur montée jusqu'à la violence. C'est justement ce qu'elles ont pour nous d'incompréhensible qui les rend attrayantes, comme le sont toujours les choses environnées de mystère¹³³

On retrouve ce rôle universalisant attribué à l'image chez le peintre Ary Renan à propos de la *Manga* de Hokusai, souvent définie comme une encyclopédie de la nature elle-même par la multiplicité des sujets abordés dans les croquis :

Avec Hokusai on n'a pas besoin de connaître le nom des gens et des héros, on n'a pas besoin de savoir leur histoire, quand on prend un livre illustré par lui, on n'a pas besoin de lire le texte et de demander des explications sur son contenu, les dessins et les figures nés sous son pinceau parlent pour eux-mêmes, existent pour eux-mêmes, avec une telle intensité d'expression et de signification de gestes, qu'ils disent à tous ce qu'ils font et quelles sont les passions qui les animent¹³⁴.

¹³³ Ch. Blanc, « Les albums japonais », *Les Beaux-Arts illustrés*, t. 2, 1878, p. 307-308.

¹³⁴ A. Renan, « la "Mangua" de Hokusai », *Le Japon artistique*, n°8, décembre 1888, p. 95.

Mais de telles appréciations ne rendent pas compte du caractère pittoresque de ces illustrations, qui fascinait les collectionneurs, de leur adéquation avec la réalité japonaise, qui frappait les voyageurs. Le livre japonais illustré fut en effet souvent assimilé dans les écrits des japonistes à une source de renseignement immédiat sur la civilisation japonaise contemporaine, sans passer par le texte ni par l'apprentissage de la langue.

2) *Les Japonais peints par eux-mêmes*

Les croquis d'un seul jet, de personnages saisis sur le vif, tels qu'on pouvait les voir dans la *Manga*, plus éloquentes qu'un texte, livraient à l'amateur une compréhension immédiate et profonde de la vie japonaise sous toute ses formes. Cette prédilection pour l'illustration peut être mise en relation avec la mode des physiologies, des recueils de vignettes illustrant des types, productions qui marquèrent le paysage éditorial français juste avant le rétablissement des relations avec le Japon. Aimé Humbert eut l'ambition de réaliser, à partir des gravures des albums illustrés, seul langage accessible au voyageur, un album qu'il aurait intitulé *Les Japonais peints par eux-mêmes*, revendiquant ainsi l'héritage de son célèbre pendant français¹³⁵. Ce titre à lui seul appelle une réflexion sur l'utilisation du livre illustré. Humbert utilisa le support de l'illustration pour analyser la société japonaise et reconnaître au premier coup d'œil les types de personnages aperçus dans les rues d'Edo :

Mais rien de tout cela n'égalait en importance l'œuvre posthume des deux pauvres artistes inconnus ; car elle me révélait à la fois les sujets de prédilection et le style de l'école moderne des peintres japonais. Quel trésor pour l'étude du peuple de Yédo, que ces croquis inspirés par les scènes de la rue et des jardins publics ! Quelle mine à exploiter, que ces liasses poudreuses et maculées, d'où je sortis cent deux pièces achevées et cent trente ébauches, consacrées exclusivement aux classes de la société qui vivent en-dehors du Castel, des quartiers aristocratiques, des casernes et des bonzeries ! Une pareille trouvaille allait me tenir lieu du guide le plus sûr, de l'interprète le plus fidèle que j'eusse pu consulter...¹³⁶

Jusqu'en 1868, les livres informatifs sur la géographie ou l'histoire du pays ne pouvaient être acquis par les étrangers. Ceux-ci devaient se contenter de recueils de croquis, comme celui que mentionne Humbert, et qui, selon Zacharie Astruc ou Philippe Burty, livraient

¹³⁵ « Lorsqu'au premier abord la police japonaise semble s'être conjurée pour enlever tout aliment de curiosité occidentale, on finit par découvrir avec une agréable surprise que les énigmes du Sphinx de l'extrême Orient sont de longues dates illustrées et conséquemment interprétées dans un langage accessible à tout le monde », écrit l'auteur dans la préface de novembre 1868. Il se propose de « livrer au burin et à la presse le choix d'estampes et d'esquisses indigènes qu[ils ont] recueillies ou fait exécuter dans [leurs] promenades de découvertes. Cette collection formerait, à elle seule, la matière d'un album qu'on pourrait intituler : Les Japonais peints par eux-mêmes », A. Humbert, *Le Japon illustré*. Paris, Hachette, 1870, t. 1, p. I-II.

¹³⁶ A. Humbert, *Le Japon illustré*. Paris, Hachette, 1870, p. 7

malgré les contrôles des censeurs, des renseignements précieux sur la vie japonaise. En 1867, Astruc écrit à propos du livre illustré :

L'histoire, les mœurs, il les renferme. Il contient également la physionomie expressive des êtres et des choses. Aussi, est-ce en lui qu'on pouvait puiser les meilleurs matériaux pour une étude approfondie de son système social et politique, des traditions qui le mènent, des principes qui le font agir. Ce sont des livres animés où le texte n'est autre chose que le dessin lui-même.

Mais qui s'est soucié de les déchiffrer ? N'a-t-on pas vu, en examinant ces légendes qui courent à travers les pages et prennent les vides laissés par le crayon, tout ce que l'on pouvait trouver là de notes justes, de détails piquants, de renseignements heureux sur un pays si obscur encore ? N'était-ce pas aller du premier coup au fond même de ses habitudes, pratiquer un jour sur son passé, édifier sa chronique présente, en un mot, s'ouvrir l'impénétrable forêt de ses idées ?...Et cela, sans risques et périls, commodément assis dans un bon fauteuil, dialoguant avec un peuple.

Est-il besoin de tant d'incertaines relations, de voyages qui n'aboutissent pas, quand nous pouvons, de cette manière, écouter et voir ? Ils ont beau défendre les côtes, arrêter nos recherches, condamner nos pas — ils se livrent eux-mêmes à nos sympathiques curiosités.¹³⁷

À la différence du grand public qui se satisfait de relations de voyage fondées sur des écrits antérieurs, Astruc défend l'utilisation des documents japonais, et l'interprétation des images sur la traduction du texte. Burty attribue également à ces ouvrages une valeur fondamentale dans la connaissance qu'ils livrent du pays, en reprenant l'opposition avec les récits de voyage :

Mieux que les récits des voyageurs, ces albums, qui sortent presque tous des ateliers de Yeddo, nous ont révélé mille secrets sur la nature, les mœurs, les types, les arts de ce pays si accidenté ; de cette race si active, si ingénieuse et si affinée. [...] Les Japonais ont cru cacher victorieusement aux barbares de l'Occident le secret de leur vie politique et sociale, et les feuillets de leurs albums familiers, de leurs chroniques fabuleuses et de leurs romans illustrés, nous révèlent tout ce qu'ils craignent et tout ce qu'ils aiment, tout ce qu'ils font et tout ce qu'ils pensent.¹³⁸

Les voyageurs eux-mêmes eurent recours à ces albums pour retracer les scènes aperçues à travers le Japon, et donnèrent à leurs descriptions de paysage les couleurs de l'estampe. Aux yeux de Théodore Duret, qui trouvait Yokohama trop européen, ces albums de croquis étaient emblématiques d'une authenticité japonaise, tant par les sujets traités que par le principe du livre d'artiste ou les techniques d'impression. Ce regard qui s'attachait essentiellement aux images se trouvait justifié par une conception esthétique de la vie japonaise, dans laquelle les arts graphiques auraient occupé la première place.

¹³⁷ Z. Astruc, « Beaux-Arts. L'Empire du Soleil Levant », *L'Étendard*, 27 février 1867, p. 2

¹³⁸ Ph. Burty, *Les Émaux cloisonnés anciens et modernes*, Paris, Mantz, 1868, p. 61

3) *L'approche de Burty et le rôle de la Société des études japonaises*

«Le Parisien qui compte apprendre la langue japonaise devra suivre, au Collège de France, les cours de M. Léon de Rosny. Celui qui veut apprendre comment et ce que pensent les Japonais, devra rechercher les albums imprimés à Yeddo ou chez les daïmios, qui, depuis quelques années, arrivent en Europe par ballots...»¹³⁹ : Burty adoptait en 1872 une attitude assez tranchée, dans la mesure où il affirmait, à l'instar des autres japonistes, pouvoir tout apprendre de l'image.

Comme nous l'avons vu, sa conception évolua après son adhésion à la Société des études japonaises en 1873 : « L'image parle seule par ses traits noirs ou ses colorations, par ses indications de sentiment ou de style. A chaque instant, le sens propre du geste ou de la scène nous échappe... » écrit-il en 1875¹⁴⁰. L'impossibilité de trouver des renseignements sur la littérature japonaise dans les récits des voyageurs, la prise de conscience de la dimension historique des objets japonais, qui appartenaient à une civilisation en train de disparaître et dont l'étude imposait le recours à l'écrit, tournèrent Burty vers un appel aux japonisants. On conçoit toute l'originalité de cette démarche qui tentait de donner une orientation sérieuse au japonisme, de réunir dans un même souci de connaissance les études japonaises et la collection de bibelots.

En effet, le principal obstacle à la connaissance de l'histoire, de la littérature japonaise n'est plus tant à cette date la difficulté d'accéder aux documents, que celle d'en saisir les données et de les analyser. Partageant la vision romantique de Nodier et Taylor pour ces ruines d'une civilisation mal connue, bouleversée par les guerres civiles et la restauration de 1868, Burty en appelait aux sociétés savantes pour reconstituer la mémoire de cette civilisation, pour en rassembler les vestiges et les faire parler. Il souhaitait voir la constitution d'une histoire de l'art japonais par la Société des études japonaises, fondée sur les découvertes des collectionneurs : « des travaux d'analyse patiente et d'interprétation artiste sont prêts à paraître, qui n'attendent plus que des lectures de noms d'artistes ou de dates, lesquelles ne peuvent être fournies avec autorité que par la *Société des études japonaises* »¹⁴¹.

Burty lançait cet appel à l'érudition japonisante au moment même où se définissait au sein de la Société d'ethnographie un « programme de la science ethnographique »¹⁴², précisant les

¹³⁹ Ph. Burty, « Japonisme », *La Renaissance littéraire et artistique*, 1872, p. 59.

¹⁴⁰ [Philippe Burty], « La poésie et le roman au Japon », *La République française*, 19 mars 1875, p. 2

¹⁴¹ [Philippe Burty], « le Japon et la Société des études japonaises », *La République française*, 22 janvier 1875, p. 2

¹⁴² Séance du 4 octobre 1875, *Actes de la Société d'ethnographie*, t. 8, 1875, p. 69

modalités de « l'ethnographie intellectuelle » : celle-ci consistait en l'étude de différentes disciplines, liées au progrès de l'humanité. Les objets d'art furent alors définis comme source d'investigation ethnographique.

Il reste qu'ils ne furent pas exploités par Léon de Rosny au sein de la Société des études japonaises. La collection des recueils d'illustrations ne reflétait, selon Léon de Rosny, que l'absence de toute connaissance de la langue japonaise. Au cours d'une conférence à la Société de Géographie en 1861, il s'exprimait déjà en ces termes : « Les grandes bibliothèques de l'Europe ne renferment qu'un très petit nombre de livres japonais, et la plupart ont été acquis par des voyageurs plus enclins à collectionner des recueils d'images que des ouvrages de littérature ou de science inintelligibles pour eux ». À un regard romantique et empathique pour une civilisation, Rosny opposait la rigueur philologique de la lecture préalable des textes, position qu'il maintiendra face à la montée du japonisme à la fin du siècle.

Le débat qui s'élève ainsi autour de l'utilisation orthodoxe des ouvrages japonais et des critères de sélection des ouvrages utiles reste cependant assez théorique, et la personnalité complexe de Rosny, qui tient sa bibliophilie de son père, la démarche originale de Burty, tendent à nuancer les oppositions qui pouvaient naître sous la plume des intéressés. La collection Lesouëf est le vivant exemple d'une collection où l'approche érudite se joint au regard de l'esthète et du bibliophile.

Ch. 3.Sociabilité ou érudition ?

Lesouëf et la Société d'ethnographie

Comment situer l'itinéraire personnel d'Auguste Lesouëf dans le vaste et composite mouvement de curiosité envers le Japon ? Il semble qu'il trouve sa source dans l'intérêt qu'il manifesta très tôt pour les voyages, et aussi dans l'élaboration consciente d'un idéal de collectionneur et d'érudit, qui rompt radicalement avec les valeurs familiales. C'est ainsi qu'il trouva tout d'abord auprès de la Société d'ethnographie une approche pluridisciplinaire de l'histoire qui répondait à sa curiosité personnelle. Le réseau de sociabilité qui s'établit par la suite autour de sa collection japonaise permettra d'étudier son rôle auprès des érudits des études japonaises. Enfin, nous trouverons un reflet des différents japonismes dans la composition de sa bibliothèque sur le Japon. L'analyse des thèmes présents, le traitement des ouvrages, permettront de mieux déceler la présence de tel ou tel horizon d'attente dans la démarche éclectique du collectionneur.

I. Une personnalité en marge de son milieu familial

1) Origines familiales et formation intellectuelle

Nous disposons de plusieurs sources pour reconstituer le parcours personnel de Lesouëf. Pierre Champion dans un article de 1942 décrit la vie et la personnalité du collectionneur, en s'appuyant sur les archives de la Fondation et les ouvrages de la collection, et sur ses souvenirs des années 1890-1900 pendant lesquelles Lesouëf fréquentait la librairie de son père¹⁴³. Gabriel Carteron, ancien archiviste, effectua il y a une quinzaine d'année des recherches généalogiques sur la famille Lesouëf, à laquelle il se rattache de façon lointaine, et reprit dans son étude plusieurs éléments donnés par Champion¹⁴⁴. Les papiers conservés par la

¹⁴³ P. Champion, *Auguste Lesouëf, amateur*. 1942, 39 p. ms. (BNF, Est.) ; nous avons reproduit quelques passages de ce manuscrit dans les pièces justificatives II, 2). P. Champion, « Auguste Lesouëf, collectionneur », *La Gerbe*, 15, 22 janvier 1942.

¹⁴⁴ G. Carteron, *Études Lesouëf en Normandie*, Lyon, 1985 (non publié).

famille Smith, ainsi que les ouvrages du fonds Smith-Lesouëf nous ont fourni des précisions supplémentaires.

Le grand-père d'Auguste, Gilles Lesouëf (1744-1837)¹⁴⁵, originaire de Bayeux, était marchand de soieries à Paris. Nous le retrouvons au début du siècle associé à son fils Charles-Abel (1784-1857) dans le commerce de l'or et de l'argent, association qui passa en 1821 aux deux frères, Léonard-Auguste et Charles-Abel, père d'Auguste¹⁴⁶. D'après Champion, ce dernier put bientôt cesser ses activités, au milieu des années 1820 ; il avait placé sa fortune dans des immeubles, des titres de rentes et des obligations de chemin de fer, dont il comprit immédiatement l'avenir ; c'était un homme avisé qui sut gérer le ménage avec une certaine parcimonie.

Placé en pension en 1839, le jeune Auguste manifesta tôt des aptitudes aussi variées qu'éloignées des projets paternels : poésie, dessin, histoire, latin et grec¹⁴⁷. Son oncle, grand voyageur et peu doué pour le commerce, l'encouragea à apprendre les langues étrangères, notamment l'anglais, l'italien et l'allemand ; les langues attiraient le jeune pensionnaire, qui rêvait de pouvoir suivre son oncle dans ses nombreux voyages, comme l'atteste la correspondance entre les deux frères¹⁴⁸. Il prépara le baccalauréat ; son père voulant en faire un négociant le plaça tout d'abord chez un parent de Marseille, marchand de savon. Puis chez M. Duché, avoué, où il prépara sa licence de droit. Mais Auguste se passionnait plutôt pour l'histoire et les langues, révélant, comme son oncle, peu d'aptitude pour le négoce.

C'est sans doute dans la riche bibliothèque paternelle qu'il cultiva son goût pour l'histoire et les récits de voyage. Synonyme de distinction sociale et instrument de travail (des volumes sont consacrés à la fonte des métaux), cette bibliothèque révèle un homme cultivé. Avec ses 2265 volumes en 1843, elle reste importante pour un bourgeois de l'époque.

¹⁴⁵ Voir le tableau généalogique, Annexe II.

¹⁴⁶ Acte de fondation de la société, 1821. Arch. Fondation SL, carton 3, documents concernant Charles et Auguste-Léonard Lesouëf (BNF. Ms. occ)

¹⁴⁷ Champion note qu'il entra le 25 avril 1839 à la pension de M. Duez, et y resta jusqu'au 18 avril 1844, avec quelques mois au collège Charlemagne en 1842-1843. On conserve quelques livres de prix de cette époque : Henri Lebrun, *Abrégé de tous les voyages au Pôle Nord*, Tours, Mame, 1839 (Bibliothèque de la jeunesse chrétienne), avec la mention ms. « 2e prix de lecture à Auguste Lesouëf, chez M. Duez...19 août 1841 », SL R-9318 (BNF, Rés.)

¹⁴⁸ Correspondance entre Charles-Abel et Léonard-Auguste Lesouëf, Arch. Fondation SL, carton 3, documents concernant Charles et Auguste-Léonard Lesouëf, 1840-1844 (BNF, Ms. Occ)

Un document rédigé par Charles-Abel Lesouëf nous donne un aperçu des grands thèmes représentés¹⁴⁹ : géographie, histoire ancienne, histoire moderne, littérature, philosophie, mathématiques et enfin physique et chimie. Un détail du nombre de volumes par genre est donné dans une liste établie par Charles-Abel avant 1843¹⁵⁰ ; on note la part importante réservée à la littérature classique, romans exclus (332 vol.), à l'histoire (238 vol.) et aux voyages (227 vol.). Le nombre de livres de voyages, sans être exceptionnel, est assez important pour l'époque. Une note de 1847 donne une liste de livres remis à son relieur¹⁵¹ ; s'y trouvent mentionnées deux années du *Magasin pittoresque*, titre cité par Auguste Lesouëf dans sa correspondance, et qui a pu être une source d'ouverture sur les pays étrangers, notamment l'Asie, puisque dès les années 1840, cette revue faisait une place à des articles sur le Japon. Notons également la présence d'un tome de *l'Univers pittoresque*, consacré au Mexique. Enfin, un des ouvrages fondamentaux de la connaissance du Japon à l'époque, la relation de voyage de Thunberg, avait été acquis par le père d'Auguste en 1827, à la vente Talma¹⁵². Il semble qu'Auguste Lesouëf ait hérité d'une partie de la bibliothèque de son père : nous en retrouvons certains ouvrages dans l'actuel fonds Smith-Lesouëf, mais aucune liste ne permet de les définir de façon précise.

La formation intellectuelle de Lesouëf jusqu'aux débuts de son activité de collectionneur est donc fondée sur la lecture de classiques latins et grecs, d'ouvrages d'histoire et de relations de voyage. Ces lectures, aussi bien que la fascination exercée par les multiples périples de son oncle, nourrirent la curiosité du jeune Lesouëf pour l'archéologie et la découverte de terres nouvelles, curiosité qu'il tourna plus tard vers les civilisations d'Extrême-Orient.

Il approfondit cet intérêt pour l'histoire et l'archéologie au cours de ses premiers voyages. Il voyagea relativement peu jusqu'à la mort de sa mère en 1876 ; il restait auprès d'elle pour

¹⁴⁹ Il s'agit d'une liste de matières, dont chaque entrée est elle-même subdivisée en 50 sujets plus précis Catalogue de la bibliothèque de Charles-Abel Lesouëf. SL ms. 172 (BNF, Ms. occ.)

¹⁵⁰ Arch. Fondation SL, carton 3, listes de livres acquis par Charles-Abel Lesouëf établies par lui. Voir Pièces justificatives II, 3), Bibliothèque de Charles-Abel Lesouëf.

¹⁵¹ Arch. Fondation SL, carton 3, listes de livres acquis par Charles-Abel Lesouëf établies par lui, livres remis à M. Lapeurière le 17 juin 1847.

¹⁵² K. P. Thunberg, *Voyages de C. P. Thunberg au Japon, par le Cap de Bonne-Espérance, les Isles de la Sonde, &c.* Traduits ; rédigés et augmentés ... par L. Langlès. Paris, chez Benoît Dandré, 1796. SL R-10464, SL R-10465 [BNF, Ms. or.] Il porte la mention ms. sur une garde : « acheté à la vente de Talma le 19 avril 1827. 9 F 50 ». Cf. *Catalogue des livres de la bibliothèque de feu M. François-Joseph Talma*, Paris, Nève, 1827, vacation du 17 avril : n°343 « Voyages de Thunberg au Japon, traduits par Langlès, 1796, 4 vol. in-8, fig., demi rel », prix ms. : 9, 50.

lui faire la lecture dans l'appartement du 109 boulevard Beaumarchais, qui avait appartenu à son grand-père¹⁵³. La correspondance des quelques voyages réalisés au cours des années 1860 révèle cependant le plaisir de confronter ses connaissances livresques à la réalité d'une civilisation, souci qui sera constant dans ses déplacements et rencontres ultérieurs. La visite qu'il fit en 1851 de l'Exposition universelle à Londres fut sa première sortie du territoire français, il avait alors 21 ans¹⁵⁴. Nous ne retrouvons ensuite pas de trace de voyage avant 1863, date d'un séjour en Italie. La correspondance avec sa mère livre quelques aperçus sur les centres d'intérêt de Lesouëf voyageur, bien qu'il faille également tenir compte de l'identité du destinataire, qui influe sur les thèmes abordés. Les descriptions de sites archéologiques, de paysages, de monuments, parfois entrevus dans le *Magasin pittoresque*, abondent dans ses lettres. La sculpture apparaît à travers des monuments déjà connus du voyageur, comme cette copie de Michel-Ange aperçue dans l'appartement familial ; la peinture semble absente de ses préoccupations¹⁵⁵.

Pourtant, en 1860-1861, il dressa une liste de tableaux, intitulée *les Diamants de la peinture*¹⁵⁶. Les œuvres citées provenaient de grandes collections publiques européennes ; au titre était adjoint le nom de l'école (les Français du XVII^e siècle et les Hollandais du XVIII^e siècle dominant), le lieu de conservation, et, chose plus surprenante, le prix. Cette précision indique-t-elle qu'Auguste Lesouëf pensait déjà à se constituer une collection dont il cherchait à évaluer la valeur ?

2) Auguste Lesouëf collectionneur

La fortune réunie par son père donna à Auguste Lesouëf les moyens et le loisir d'élaborer sa collection. Le partage de succession lors du décès de Charles-Abel Lesouëf en 1857 permet de connaître en détail la composition de la fortune familiale¹⁵⁷. Elle est principalement fondée sur le revenu de quelques immeubles, et surtout de valeurs mobilières, constituées d'obligations en chemin de fer qui firent la fortune du père de Lesouëf sous le Second Empire. La fortune totale de son père ne revint pas immédiatement à son fils : en raison de

¹⁵³ Voir l'inventaire après décès de M. Lesouëf, 9 février 1837. Arch. Fondation SL, carton 15, propriétés d'Auguste Lesouëf. (BNF, Ms. occ.)

¹⁵⁴ Passeport daté du mois d'août 1851 et portant la mention « vu pour l'Exposition de Londres ». Arch. Fondation SL, carton 12, diplômes, 1851. (BNF, Ms. occ.)

¹⁵⁵ Arch. Fondation SL, carton 3, lettres reçues par Mme Charles Lesouëf, 1863, 1865. (BNF, Ms. occ.)

¹⁵⁶ Arch. Fondation SL, carton 13, achats. (BNF, Ms. occ.)

¹⁵⁷ Partage entre Auguste-Léonard Lesouëf et la succession de Charles-Abel Lesouëf, 1857. Arch. Fondation SL, carton 15, propriétés d'Auguste Lesouëf. (BNF, Ms. occ.)

l'association passée en 1821 entre les deux frères Charles-Abel et Léonard Auguste, la fortune du défunt fut partagée entre son frère et les héritiers de Charles-Abel¹⁵⁸. L'héritage de son oncle en 1869, puis de sa mère en 1876 lui permirent de rassembler une collection à laquelle il consacra la majeure partie de sa fortune. Sa position de rentier rompait avec les ambitions de son père ; mais Lesouëf conserva toute sa vie une certaine parcimonie dans son mode de vie, restant dans son appartement du boulevard Beaumarchais. Ses revenus, certes importants, ne permettaient pas des acquisitions à des prix extrêmement élevés¹⁵⁹ ; les factures nous donnent des exemples de prix tournant autour de 1 000 F., guère au-delà. Mais le poids de ces acquisitions dans le budget de Lesouëf est significatif et témoigne de l'exclusivité de la passion du collectionneur pour ses livres.

A quelle date Lesouëf commença-t-il à collectionner les livres ? Nous l'avons vu en 1860 attribuer un prix aux grandes œuvres picturales européennes : musée imaginaire, certes, mais inséré dans un marché. La peinture pourrait être à l'origine de son goût pour la collection, et sans doute est-ce un élément qui permet de comprendre son attachement aux miniatures peintes. Un de ses premiers achats dont nous ayons connaissance concerne cependant la gravure : dès 1859, il se procurait à la *Librairie artistique* un album de costumes par Pauquet et six lithographies de Corot¹⁶⁰. Le thème de l'exotisme fut représenté dès ses premiers achats : un recueil de gravures intitulé *La Chine et les Chinois* fut acquis en 1862¹⁶¹.

Plutôt qu'à une collection d'objets d'art, Lesouëf se consacra à l'élaboration d'une bibliothèque. L'image du bibliophile que diffusaient alors les publications spécialisées correspondait-elle à sa discrétion et son refus de l'ostentation ? Dès 1869, il se procure un

¹⁵⁸ 1 700 000 F. environ de valeurs mobilières. Plusieurs immeubles furent vendus à la mort de l'oncle d'Auguste Lesouëf et de sa mère ; A. Lesouëf reçut en partage en 1866 une maison au 40, rue Neuve Saint-Merry, dont il continuera à percevoir les revenus jusqu'en 1906 ; d'après plusieurs états de versement, le revenu de cet immeuble se monte à environ 20 000 F. par an dans les années 1870, 25 000 en 1905. Voir l'acte de partage du 24 janvier 1866, et les versements effectués de 1873 à 1881. Arch. Fondation SL, carton 15, propriétés d'Auguste Lesouëf, devis divers ; documents concernant les propriétés rue Neuve Saint-Merry et rue Payenne. Voir également Arch. Fondation SL, carton 14, loyers (BNF, Ms. occ.)

¹⁵⁹ Lesouëf recevait les revenus de l'immeuble de la rue Saint-Merry (environ 20 000 F. par an) et des titres mobiliers ; le relevé des recettes mobilières de 1881 à 1888 donne un chiffre d'environ 90 000 F. par an. Nous pouvons comparer ces chiffres avec le montant des achats pour les libraires les plus importants, qui s'est élevé à un maximum de 60 000 F. environ en 1894. Voir Arch. Fondation SL, carton 14, loyers (BNF, Ms. Occ.)

¹⁶⁰ Facture du 24 novembre 1859. Arch. Fondation SL, carton 15, Factures, Librairie artistique (BNF, Ms. occ.)

¹⁶¹ D.B. de Malpière, *La Chine et les Chinois ...d'après les dessins originaux*, Paris, J.Caboche, Demerville et Cie, 1848. 4 vol. SL R-10597 à 10600 (BNF, Ms. or)

ouvrage sur la bibliophilie¹⁶². Il possédait les outils de bibliographie de l'époque : la cinquième édition du *Manuel du libraire* de Brunet (1860), avec le supplément de 1878, les *Supercherries littéraires* de Quérard (1869-1870), le *Guide de l'amateur* de Brivois (1883). Ces ouvrages de référence le guidèrent dans l'exploration du livre ancien et furent les outils de ses recherches bibliographiques sur le texte, l'histoire matérielle et ornementale du livre.

Vers la fin de sa vie, les achats d'objets semblent se faire plus importants : des armes blanches, des armes à feu¹⁶³, des soldats en étain¹⁶⁴, des monnaies, des statuettes (dont un *Moïse* d'après Michel-Ange)¹⁶⁵, une armure japonaise et un casque¹⁶⁶. Une remarque de Champion sur sa difficulté à apprécier sa collection de livres et d'estampes au début du siècle, alors qu'il était presque aveugle, donne un élément d'explication sur cette évolution de la collection.¹⁶⁷

Les seuls témoignages de ses échanges avec les libraires sont donnés par Pierre Champion, qui assistait aux conversations des clients rassemblés dans la boutique paternelle. Ces notes peuvent être situées entre 1890 et 1905, date à laquelle Honoré Champion avait sa librairie quai Voltaire avant de déménager quai Malaquais. C'était, selon les mots de son fils, une « librairie à chaises », où chaque habitué avait sa place¹⁶⁸. Lesouëf était un de ces habitués et avait noué des rapports étroits avec la maison Champion : il subventionna les fac-similés des *Plus anciens monuments de la typographie parisienne* (1904) et collabora avec Honoré Champion pour l'édition de manuscrits et de cartes. « Auguste Lesouëf s'asseyait dans le cercle, sur la chaise de canne, prenant discrètement part à la conversation générale, écoutant le plus souvent ; il formulait, avec certaine moue, une observation où se marquaient le doute, le scepticisme le plus profond... »¹⁶⁹. Ce scepticisme, que l'on retrouve mentionné par Rosny à

¹⁶² Facture d'octobre 1869. Arch. Fondation SL, carton 15, Factures, Lemoigne (BNF, Ms. occ.)

¹⁶³ Factures 1904-1905 chez Beaume et Coudert Leclerc. Arch. Fondation SL, carton 13, Achats (BNF, Ms. occ.)

¹⁶⁴ Facture du 7 juin 1905, Veuve Lucotte. Arch. Fondation SL, carton 13, Achats (BNF, Ms. occ.)

¹⁶⁵ Facture du 11 décembre 1900, Galeries Goldscheider. Arch. Fondation SL, carton 13, Achats (BNF, Ms. occ.)

¹⁶⁶ Achat mentionné dans son carnet de compte pour le marchand Beaume : « 06 [1906] armure japonaise et casque 220 [F.] ». Arch. Fondation SL, carton 12, Carnets de compte (BNF, Ms. occ.)

¹⁶⁷ « Il me souvient combien curieusement mon vieil ami s'était adapté à cette peine, en complétant la série de médailles d'or de son cabinet, qu'il discernait en en faisant briller l'éclat sous des angles divers », P. Champion, « Auguste Lesouëf, collectionneur », *La Gerbe*, 15 janvier 1942, p. 5. Lesouëf fait en 1903 l'acquisition de 30 cartons à médailles, et de 1901 à 1906, il dépensa 42 667,90 F. en achats chez le marchand Serrure. Arch. Fondation SL, carton 12, factures ; carton 13, carnets de compte, Serrure (BNF, Ms. occ.)

¹⁶⁸ Cité dans J. Monfrin, *Honoré Champion*, Paris, 1978, p. 32.

¹⁶⁹ P. Champion, « Auguste Lesouëf, collectionneur », *La Gerbe*, 15 janvier 1942, p. 5.

propos de son compagnon de voyage, semble un trait caractéristique du collectionneur, et éclaire peut-être l'éclectisme de la collection.

L'accumulation et l'utilisation de critères hétérogènes semblent avoir été l'essentiel d'une méthode qui conduisit à une bibliothèque riche de belles reliures, de manuscrits célèbres, d'autographes et d'ouvrages aux illustres provenances, à côté de toute une production reflétant les nouveaux intérêts de la bibliophilie à partir des années 1870, les ouvrages illustrés du XIX^e siècle, et de pièces de moindre intérêt bibliophilique comme les publications des sociétés savantes.

Au moment où Lesouëf fit ses premiers achats, au milieu des années 1860, le marché de la bibliophilie n'autorisait, à de rares exceptions près, que la formation de collections spécialisées sur un thème précis. Ses acquisitions résultaient d'une collecte extensive de documents sur tel ou tel thème privilégié, et reflétaient également les liens de sociabilité qui entouraient la curiosité du collectionneur pour les civilisations extra-européennes. Ainsi, à côté d'une recherche certaine de l'objet rare, Lesouëf voulut rassembler de façon exhaustive les textes et les illustrations autour de thèmes, comme l'orientalisme, cherchant à reconstituer l'histoire de la discipline à travers les publications de ses plus illustres représentants. Sa collection tient à la fois de la « bibliothèque spéciale », selon le mot de Jean Viardot, qui « sacrifie le luxe des exemplaires à la commodité de la consultation », et de la collection spéciale, « modalité bibliophilique du phénomène ; beaucoup plus sélective, elle ne retient généralement que ce qu'elle juge ou le plus significatif, ou le plus rare, ou le plus beau de la discipline »¹⁷⁰.

Cette interaction donne son intérêt à la bibliothèque élaborée par Lesouëf ; elle se double, dans le cas de la collection japonaise, de la question de l'utilisation de ces livres par le collectionneur. Finalement, ce sont les relations entre la fonction scientifique et la fonction de représentation sociale d'une bibliothèque qui font toute la richesse des interrogations concernant la collection japonaise.

Les éléments de biographie d'Auguste Lesouëf nous fournissent les traits d'un certain type de collectionneur, dont nous trouvons le portrait dans les publications contemporaines : absence d'activité économique, célibat, modestie du cadre de vie, refus du paraître, sociabilité restreinte aux sociétés savantes.

¹⁷⁰ J. Viardot, « Les nouvelles bibliophilies », dans *Histoire de l'édition française : le temps des éditeurs*, t. 3, Paris, Fayard / Promodis, 1990, p. 390.

Ses lectures et sa bibliothèque, où prennent place nombre d'ouvrages sur la bibliophilie, nous font entrevoir sa volonté de former une collection de livres répondant à des critères de rareté ou de beauté. Cependant une autre préoccupation marquait la constitution de sa bibliothèque : l'érudition contemporaine. Ces deux orientations sont indispensables pour comprendre l'hétérogénéité déconcertante au premier abord de cette collection. Elles nous fourniront des fils directeurs pour l'analyse de la collection japonaise.

Pour la bibliophilie occidentale, Lesouëf possédait les outils, les critères lui permettant d'élaborer une collection. Dans le domaine des livres japonais, ses outils furent avant tout les publications des auteurs liés aux sociétés savantes et au japonisme, milieux qui, comme nous l'avons vu, entretenaient des relations complexes de rivalité et de sociabilité. En examinant le rôle de Lesouëf au sein de la Société des études japonaises, en faisant le détail de ses ouvrages en langue occidentale sur la civilisation japonaise, nous pourrions établir les conditions d'élaboration de sa collection japonaise.

II. Un lieu de sociabilité : le mécène et le voyageur

Lesouëf faisait partie de cette notabilité disposant de suffisamment de loisir et d'aisance pour se permettre d'adhérer à plusieurs sociétés savantes et d'en suivre l'activité. Aisé, instruit, d'âge mûr, Lesouëf répondait en effet au portrait type de l'érudit membre de sociétés savantes. Il nous reste à préciser son rôle dans les divers comités de la Société d'ethnographie, qui nous donnent chacun une image bien particulière de l'activité du collectionneur.

Il fut élu comme membre de la Société d'ethnographie en avril 1872. Proche de Léon de Rosny, il fit immédiatement partie du Conseil de la Société d'ethnographie, ce qui lui donnait la possibilité de participer de façon active aux décisions de la société, à la désignation de l'administration. S'il ne fait assurément pas partie des « érudits véritables, chevilles ouvrières de leur groupement », faut-il pour autant en faire une de ces « personnalités plus mondaines appréciées cependant pour le prestige et les relations qu'elles peuvent apporter »¹⁷¹, comme le financier Henri Cernuschi, qui resta absent des séances de la Société des études japonaises ?

¹⁷¹ Chaline, 1995, p. 138

1) Les liens de sociabilité au sein de la Société d'ethnographie

La rencontre avec Léon de Rosny

Lesouëf est présenté à la Société d'ethnographie par Léon de Rosny, personnage qui dirige toute l'orientation de la Société. La date de leur rencontre est difficile à situer : sans doute peu avant 1872, date de l'entrée de Lesouëf à la Société d'ethnographie. Les rapports entre l'érudit et le collectionneur furent complexes, comme en témoigne la diversité des documents qui leur sont liés.

C'est une amitié sans faille qui lia les deux hommes jusqu'à la mort de Lesouëf. La convivialité liée au fonctionnement de la Société d'ethnographie s'approfondit au cours de réalisations diverses. Rosny relisait les articles de Lesouëf, établissait les catalogues de sa bibliothèque, lui faisait parvenir des éditions rares, des exemplaires uniques enrichis d'autographes, truffés d'estampes japonaises¹⁷² ; Lesouëf semblait avoir un rôle de mécène, finançant les voyages et la publication de fac-similés, comme il le fit plus tard pour Pierre Champion en 1904.

Les souvenirs de voyage de Léon de Rosny dans les années 1880 nous dressent un portrait étonnant d'Auguste Lesouëf. Rosny y recherchait l'inédit, le pittoresque ; il présente au lecteur un itinéraire jalonné d'incidents burlesques, de rencontres avec de grands personnages, émaillé de dialogues fantaisistes avec son compagnon de voyage, et de descriptions de sites et de légendes. Lesouëf est parfois désigné dans ces publications par l'étymologie latine de son nom : *Suavis*, ou encore par l'initiale L***.

Le nom de *Suavis* apparut pour la première fois dans les *Souvenirs du voyage en Espagne et en Portugal* (1882) à l'occasion du dialogue impromptu imaginé par l'auteur entre les deux « illustres chevaliers errants de la science » et le « vaillant hidalgo » Don Quichotte¹⁷³. Cet épisode picaresque donne à l'ouvrage une tonalité romantique, qui transparaît dans le croquis réalisé par Lesouëf¹⁷⁴ ; peut-être cette représentation de l'épisode lui fut-elle inspirée par son *Don Quichotte* illustré par Gustave Doré¹⁷⁵ ? Une gravure de Doré représentant Burgos fut

¹⁷² Citons pour ce dernier point un recueil de tirés à part de 1871 par Léon de Rosny, SL R-5538 (BNF, Impr.), et le tiré à part de son « Introduction à l'étude de la littérature japonaise » (AASU, t. 11, 1886-1890), SL R-6234 (BNF, Impr.). Un exemplaire des *Feuilles de Momidzi* contient les dessins préparatoires pour l'illustration du recueil, et une estampe ayant servi de source iconographique à l'auteur, SL R-10404 (BNF, Rés.)

¹⁷³ Léon de Rosny, *Taureaux et mantilles*, Paris, Olendorff, 1889, p. 95

¹⁷⁴ Voir Ill. 7.

¹⁷⁵ M. de Cervantes, *L'Ingénieux hidalgo don Quichotte de la Manche...avec les dessins de Gustave Doré*, Paris, Hachette, 1863. SL R-6275 (BNF, Rés.)

d'ailleurs explicitement associée par Lesouëf à ce voyage en Espagne : elle est conservée dans un recueil de souvenirs, à la date de 1880¹⁷⁶, année du voyage. Ces relations nous montrent le regard artistique que Lesouëf pouvait porter sur les paysages qu'il visitait et l'histoire d'un pays.

Un point sur lequel il convient d'insister est la passion du savant et du collectionneur pour les caractères matériels du livre. Rosny, qui possédait une presse, fit parvenir à Lesouëf des éditions tirées à peu d'exemplaires, dans lesquelles il expérimentait des recherches typographiques, dont certaines pages des *Souvenirs du voyage en Espagne et en Portugal* fournissent un exemple¹⁷⁷. Une lettre avec l'en-tête de l'« Imprimerie de la Revue Orientale et Américaine, 47 avenue Duquesne, à Paris », datée de 1882 pourrait concerner cette édition des *Souvenirs...*, ou bien encore les *Documents écrits de l'antiquité américaine* parus chez Maisonneuve en 1882. Rosny écrit en effet : « Nous avançons rapidement, et je travaille sans relâche du matin au soir [...]. J'ai quelques jolies choses à vous montrer, et samedi j'en aurai d'autres encore. Vous verrai-je samedi ? J'ai quelques notes que j'ai promis d'acquitter *lundi*, pensant vous voir d'ici là »¹⁷⁸.

C'est d'ailleurs Rosny qui faisait parvenir au relieur les publications destinées à une reliure courante, au chiffre de Lesouëf¹⁷⁹, notamment les recueils de tirés à part. Ces reliures furent réalisées par Charles de Haas, qui avait son atelier au 12 rue de Babylone¹⁸⁰. Rosny habitait à proximité depuis 1878, au 47, avenue Duquesne, et pouvait ainsi servir d'intermédiaire entre Lesouëf et le relieur¹⁸¹. Une lettre de la correspondance précise ces relations :

Monsieur et ami, j'hésite beaucoup à faire préparer de nouveaux albums quand je songe à la dégradation que j'ai constatée sur celui qui vous a été livré. Rien de pareil n'a laissé la moindre trace sur les épreuves que j'ai collées moi-même. Il me paraît donc indispensable de découvrir la cause de l'accident. Si vous aviez un moment pour venir me voir, vous pourriez

¹⁷⁶ *Souvenirs et éphémérides de la collection d'A. Lesouëf. 1880-1881*, 1880. Arch. Fondation SL, carton « Éphémérides, cartes de vœu » (BNF, Est.)

¹⁷⁷ L. de Rosny, *Souvenirs du voyage en Espagne et en Portugal de MM. Lesouëf et de Rosny, par Léon Prunol*. Paris, chez l'auteur, 47, avenue Duquesne, 1882, t. 2, p. 90, 104-105. SL R-5410 (1 bis) (BNF, Rés.) Lesouëf possédait également le seul exemplaire tiré sur vélin, SL R-6080 (BNF, Rés.)

¹⁷⁸ Lettre de Rosny à Lesouëf, 15 mars 1882, Arch. Fondation SL, carton 11, correspondance, R (BNF, Ms. occ.)

¹⁷⁹ Lesouëf fit créer un fer en forme de « S » en 1888 destiné à être appliqué sur les plats de ces reliures. Voir la facture du graveur A. Charlet adressée à Rosny et datée du 29 novembre 1888. Arch. Fondation SL, carton 13, *Souvenirs et éphémérides de la collection d'A. Lesouëf. 1886-1890*, nov. 1888 (BNF, Ms. occ.). Pièces justificatives IV, 1)

¹⁸⁰ Julien Fléty, *Dictionnaire des relieurs français ayant exercé jusqu'à nos jours*, Paris, Technorama, 1988.

¹⁸¹ Voir le BOIE, t. 1, 1878, p. 86.

peut-être apporter votre album, et nous irons ensemble chez le relieur, mon voisin, qui a fait les collages¹⁸²

Les publications employant les caractères japonais étaient appréciées par les bibliophiles. Léon de Rosny était soucieux de reproduire les documents japonais dans ses publications. Il suivait autant ses goûts personnels que la tendance des éditeurs de publications orientalistes, qui mettaient à la disposition des amateurs des éditions de luxe particulièrement soignées ; ceci témoigne de la présence d'une telle clientèle au sein des sociétés savantes liées à l'orientalisme, dont Lesouëf faisait partie. La collection de l'Athénée oriental intitulée « collection des orientalistes bibliophiles » est un exemple des rencontres occasionnées entre publications érudites et beau livre illustré au sein de sociétés savantes qui faisaient encore une large place aux amateurs à cette époque.

L'importance accordée aux publications et aux autographes des membres de la Société d'ethnographie

Les reliures que fit faire Lesouëf autour de 1900 attestent de l'importance qu'il accordait à ces publications et au réseau qu'elles représentaient ; plusieurs d'entre elles étaient truffées de lettres autographes, de portraits gravés, faisant ainsi de ces recueils d'articles des exemplaires uniques. Lesouëf s'attachait en effet à l'écriture des grands hommes, et des savant qui l'entouraient. Il faisait faire des analyses graphologiques, dans le désir d'établir une relation avec leur personnalité intellectuelle et morale. Cette démarche s'inscrit dans le contexte du marché naissant des autographes.

La préoccupation de rassembler des archives sur les membres répartis à travers le monde animait la Société d'ethnographie. Plusieurs appels furent lancés aux membres pour recueillir leur correspondance ou leurs portraits¹⁸³. Lesouëf ne semblait donc pas un cas isolé dans la Société. En effet, un certain nombre de membres utilisaient le réseau très étendu de l'Alliance scientifique, comité de la Société d'ethnographie, pour se procurer des pièces rares, comme en témoigne cet avis paru dans les *Annales* :

Autographes d'enfants célèbres. — un groupe de membres de l'Alliance scientifique vient de décider la formation dans le sein de cette association d'un comité spécial dont le but sera de mettre en rapport les différents genres de collectionneurs de tous les pays du monde et de provoquer de nouveaux genres de collections de nature à servir les progrès de la science. Parmi les idées qui ont été formulées dans les réunions provisoires de ce comité, il en est une qui a obtenu en quelques semaines un véritable succès. Il s'agit de collections

¹⁸² Lettre de Rosny à Lesouëf, 3 juillet 1881. Arch. Fondation SL, carton 11, R (BNF, Ms. occ.)

¹⁸³ BOIE, t. 4, N°20, juillet 1880, Avis divers. AASU, t. 12, 1891, p. 77. Cf. aussi t. 13, 1895, p. 94 ; t. 14, 1896-1898, p. 64.

d'autographes d'enfants célèbres, dont quelques uns mis au jour dernièrement ont atteint un prix considérable¹⁸⁴.

C'est donc dans une période d'effervescence du marché que se forma l'intérêt des sociétés savantes pour la circulation des autographes. Dans le même volume des *Annales*, nous voyons l'expert Noël Charavay, bien connu des collectionneurs, souligner l'utilité des autographes comme source historique¹⁸⁵. Il donne dans cet article les notions principales liées à la collection d'autographes et les critères mis en œuvre. Son intervention dans une publication non spécialisée montre bien la diffusion de cet intérêt parmi les érudits et les collectionneurs de la Société d'ethnographie.

L'amateur d'autographe qu'était Lesouëf rejoint le bibliophile à travers la constitution d'exemplaires uniques, truffés de lettres, de portraits, enrichis de dédicaces. Le premier fascicule de la *Bibliothèque internationale de l'Alliance scientifique* est un bon exemple de l'attention que portait Lesouëf au réseau de sociabilité entretenu par l'Alliance¹⁸⁶. Ce recueil composé de plusieurs pièces est enrichi de lettres autographes, de portraits, d'aquarelles. Il est orné d'une reliure mosaïquée en maroquin brun, doublée, réalisée en 1900 par David. Le motif représente des branches de chêne courant sur les plat et le dos. Si ni la reliure ni son prix ne sont exceptionnels, elle atteste de l'attention accordée au collectionneur à cette publication, dont il avait également fait relier le deuxième fascicule par Magnin. La facture de cette reliure est adressée à Léon de Rosny, qui semble avoir été en plusieurs occasions l'intermédiaire entre le bibliophile et ses acquisitions, ou l'enrichissement de ses exemplaires¹⁸⁷. Plusieurs des publications de Rosny furent d'ailleurs reliées par David : un motif de branches d'érable du même type est utilisé pour les *Feuilles de Momidzi* (1902)¹⁸⁸, alors qu'une reliure aux motifs évoquant les religions d'Extrême-Orient (lotus, svastika) orne le *Bouddhisme éclectique* (1894)¹⁸⁹. Le deuxième fascicule de la *Bibliothèque internationale*

¹⁸⁴ AASU, t. 15, 1897-1900, p. 64. Lesouëf possédait un certain nombre d'autographes de ce genre, ce qui lui valut d'être cité auprès du conservateur du Musée Carnavalet en 1901 pour la préparation d'une exposition sur l'enfance au Grand Palais. Lettre du docteur Cabanès à Lesouëf, 17 avril 1901. Arch. Fondation SL, carton 10, correspondance, C (BNF, Ms. occ).

¹⁸⁵ N. Charavay, « le prix des autographes », AASU, t. 15, 1897-1900, p. 396

¹⁸⁶ *Bibliothèque internationale de l'Alliance scientifique*, Paris, t. 1, fasc.1, 1891. SL Ms 191 (BNF, Ms. or.)

¹⁸⁷ Voir Pièces justificatives IV, 1)

¹⁸⁸ L. de Rosny, *Feuilles de Momidzi : études de l'histoire, la littérature, les sciences et les arts des Japonais*, Paris, Leroux, 1902. SL R-10405 (BNF, Rés). Voir ill. 9.

¹⁸⁹ L. de Rosny, *Le Bouddhisme éclectique, exposé de quelques-uns des principes de l'école*, Paris, Leroux, 1894. SL R-5416 (BNF, Rés.)

de l'*Alliance scientifique*, édité par le Comité de Lyon fut revêtu d'une reliure signée par un relieur lyonnais, Lucien Magnin et réalisée en 1899¹⁹⁰. Cette reliure de maroquin brun, doublée, est ornée sur les plats d'un décor doré de filets. La facture de cette reliure est adressée au docteur Horand, délégué général de l'Alliance à Lyon.

Les membres de la Société d'ethnographie connaissaient sans doute les souhaits de Lesouëf et faisaient réaliser des exemplaires particulièrement soignés pour le bibliophile. L'attention à l'habillage du livre, l'accord entre les motifs et le contenu de l'ouvrage, la constitution de recueils uniques étaient donc étroitement liés à la sociabilité que Lesouëf entendait ainsi mettre à l'honneur¹⁹¹. De tels témoignages nous permettent de mieux apprécier la qualité et l'étendue des relations que Lesouëf avait tissées par l'intermédiaire de la Société d'ethnographie, et l'importance qu'elles revêtaient dans sa collection. Les publications de Rosny et des membres des sociétés savantes, les ouvrages de travail du premier professeur de japonais sur lesquels se trouvaient les dédicaces des plus célèbres orientalistes avaient une valeur testimoniale dans la collection d'Auguste Lesouëf et furent valorisées dans les années 1890-1900 en tant qu'objets témoignant des relations savantes entourant le collectionneur.

2) Une image de mécène

L'émulation était une composante importante dans la vie des sociétés savantes, qu'elle contribuait à dynamiser. Lesouëf se distingua en proposant plusieurs prix, dans le but de favoriser les publications. Le prix Urechia, du nom du délégué de l'Institution ethnographique en Roumanie, fut destiné à récompenser les travaux sur l'ethnographie de cette région. Nous voyons ici le mécène faire preuve d'une certaine discrétion dans la mesure où il n'associa pas directement son nom au prix offert.

Lesouëf finança les publications de Rosny, richement illustrées de fac-similés. Il mit sa collection d'ouvrages sur les études américaines à la disposition des chercheurs en publiant un catalogue de sa bibliothèque américaine sous forme de bulletin. La reconnaissance des services du collectionneur au sein des sociétés savantes lui valut plusieurs récompenses, diplômes d'honneur (1881), médailles (1883, 1888).

C'est en mécène et en bibliophile qu'il fit orner en 1886 par un artiste japonais les marges d'une anthologie de poèmes japonais réunis par de Léon de Rosny. Cette réalisation s'insère

¹⁹⁰ SL R-5610 (BNF, Rés)

¹⁹¹ Mentionnons la reliure de maroquin rouge, doublée, avec un décor de filets dorés sur les plats signée Chambolle-Duru pour les *Pensées* de Rosny offertes à l'auteur en 1897, à l'occasion de sa troisième réélection à la présidence de l'Alliance scientifique universelle. Ce titre associé à une reliure prestigieuse manifeste l'importance que revêtaient de tels événements pour Auguste Lesouëf.

dans la tendance des bibliophiles de l'époque, faisant réaliser des livres uniques au moyen du truffage, de la dédicace ou des aquarelles marginales¹⁹². Mais elle revêt pour Lesouëf toute une signification liée à l'histoire particulière de l'art japonais, dont il admire la splendeur féodale à travers les manuscrits enluminés de sa collection. Elle le définit également comme bibliophile au sein de la Société des études japonaises, au moment même où celle-ci tente de se gagner le public des collectionneurs. Les *Mémoires* de la Société firent paraître l'avis suivant :

LES PEINTRES JAPONAIS EN EUROPE. — Un jeune artiste Japonais, déjà bien connu dans son pays pour ses peintures à l'huile et particulièrement pour ses tableaux de genre, M. *Gosei-da* achève, en ce moment, pour un des principaux bibliophiles de notre capitale, une grande série de miniatures de sa composition, dont il orne toutes les parties blanches d'un exemplaire de l'*Anthologie japonaise* traduite par M. Léon de Rosny. Quelques-unes des aquarelles de cet artiste plein d'avenir, sont d'une originalité, d'une grâce et d'une perfection de dessin dignes de tous éloges¹⁹³

C'est ainsi que Lesouëf se fit reconnaître comme collectionneur au sein de la Société des études japonaises, alors que les publications de la Société d'ethnographie le présentent plutôt comme un érudit, ou un représentant de la Société à l'étranger. Il faut donc souligner cette interaction entre la collection japonaise et la reconnaissance de Lesouëf comme bibliophile.

Cette commande d'aquarelles pour l'exemplaire de l'*Anthologie* reflète les liens personnels qui unissaient le collectionneur à l'artiste japonais. Goseda Yoshimatsu, peintre de style occidental, élève du caricaturiste anglais Charles Wirgman, puis de l'Italien Antonio Fontanesi à l'Université des Beaux-arts de Tokyo, fit un séjour en France de 1880 à 1887 pendant lequel il étudia avec Bonnat. Présenté par Lesouëf, il fut admis à la Société des études japonaises au cours de la séance du 13 avril 1885¹⁹⁴. Le collectionneur parrainera d'ailleurs l'entrée d'un autre artiste japonais, Yamamoto Hôsui 山本芳翠 (1850-1906), illustrateur des *Poèmes de la libellule* de Judith Gautier.

L'*Anthologie japonaise*, n'était pas un ouvrage récent, mais il avait été salué par nombre de collectionneurs liés au japonisme dans les années 1870, dont Burty. L'édition en avait été voulue luxueuse par Léon de Rosny. La notice du catalogue Mourier, sans doute rédigée par Rosny en 1886 indique que « rien n'a été négligé de ce qui pouvait en faire un charmant livre de bibliophilie et d'amateur. — Le texte japonais, soigneusement autographié, est imprimé

¹⁹² A la même date, Lesouëf faisait réaliser par le chansonnier Gustave Nadaud (1820-1893) un recueil manuscrit de chansons de Béranger, comme en témoigne la pièce de vers datée de juin 1886 sur le manuscrit SL Ms 146 (BNF, Ms. occ).

¹⁹³ MSEJ, t. 4, 1885, p. 160

¹⁹⁴ MSEJ, t. 4, 1885, p. 247

sur papier parsemé de dessins japonais en or et en couleur ». L'importance de sa parution dans les études japonaises et le statut bibliophilique de l'édition firent de cet ouvrage un champ d'intervention privilégié, tant pour le collectionneur que pour la publicité qu'elle assurait à la Société des études japonaises.

Deux exemplaires furent enluminés par Goseida, l'un comporte des aquarelles à chaque pages¹⁹⁵, l'autre, conservé dans un coffret mentionnant le nom de Goseida, comporte au frontispice une aquarelle particulièrement intéressante¹⁹⁶ : elle représente Lesouëf en commanditaire recevant de l'artiste l'ouvrage achevé ; le second exemplaire enrichi d'aquarelles comporte le même portrait de Lesouëf en buste dans un cadre ; les autres figures purent être ajouté après coup par l'artiste ; ce thème de l'offrande de l'œuvre au mécène qui l'a commandé à l'artiste participe à l'élaboration de l'image de bibliophile que Lesouëf avait auprès des membres de la Société des études japonaises.

Goseda tient dans la main droite une sorte de contrat : « Monsieur, 5 grands dessins, 10 moyens. Le 23 janvier, Yoshimatsu Goséda ». Le poème de dédicace en japonais, un *waka*, fait usage de mots à double sens, procédé typique de la poésie japonaise¹⁹⁷ :

Azuma ro no yoshi matsu [Yoshimatsu]hara mo
Shigeru ka na
Ro [Lesouëf] no megumi ni
Midori mashitsutsu

あつま路の葎松原も
 しけるかな
 露のめくみに
 みとりましつゝ

Le sens métaphorique du poème est une sorte de remerciement pour la générosité de Lesouëf : sur la route de l'Est, roseaux et pins (*yoshi matsu*) s'élèvent plein de vigueur dans la plaine ; les bienfaits de la rosée (*ro*, sans doute la première syllabe de la transcription japonaise du nom de Lesouëf) les rendent plus verdoyants.

Il est important de noter les relations que Lesouëf entretenait avec les peintres contemporains, dans la mesure où ils sont largement représentés dans sa collection : Lesouëf marquait ainsi son intérêt pour l'actualité d'une nation, négligée par les connaisseurs liés au japonisme.

¹⁹⁵ L. de Rosny, *Anthologie japonaise*, Paris, Maisonneuve, 1871, SL R-10477 (BNF, Rés.)

¹⁹⁶ SL R-10384 (BNF, Rés.). Voir ill. 8.

¹⁹⁷ Nous remercions Ida Tarô de bien avoir voulu nous aider dans la lecture et la traduction de ce poème.

3) *Les voyages : 1879-1887*

La Société d'ethnographie, au recrutement très ouvert sur l'étranger, avait un réseau de sociabilité savante à travers le monde, qui permit à Lesouëf d'établir des contacts avec les américanistes et orientalistes européens. Elle fut pour le passionné de civilisations étrangères qu'était Lesouëf le cadre de missions vers des destinations sinon lointaines, du moins originales pour son temps, comme la Roumanie ou la Bulgarie.

En effet, au sein de la Société d'ethnographie fut établie une structure qui s'occupait exclusivement de gérer les contacts avec la province et l'étranger : l'Institution ethnographique, fondée en 1877, qui prit en 1884 le nom d'Alliance scientifique universelle. Le premier numéro du *Bulletin* définit le fonctionnement de l'Institution : les « Délégations assurent aux membres qui voyagent, des relations promptes, faciles et agréables ; à ceux qui ne voyagent point, des relations de correspondance utiles pour leurs travaux et le succès de leurs études »¹⁹⁸. La circulation des membres était réglemantée par des formalités, comme la signature du diplôme-circulaire.

Il vient d'être créé un nouveau genre de diplômes, dits Diplôme-Circulaires, dont le but est de recommander les membres de la Société qui voyagent à ses délégués et à ses Correspondants. Ces Diplômes peuvent être obtenus au siège central, à Paris, ou en France et à l'Étranger, chez tous les Délégués. Le prix est de 3 fr. sur papier, ou de 5 fr. sur parchemin.

Les membres porteurs de ces diplômes, sont priés de les présenter dans toutes les villes où ils s'arrêtent, aux Délégués qui les viseront, et qui nous l'espérons, voudront bien les accueillir avec bienveillance et leur prêter un concours amical.

La Société décernera des médailles de récompense aux membres qui établiront par de nombreux visa qu'ils ont voyagé en entretenant des relations avec le plus grand nombre de nos délégués¹⁹⁹

Les diplômes-circulaires de Lesouëf permettent de reconstituer les itinéraires de ses voyages réalisés avec le concours de l'Institution ethnographique, parfois en compagnie de Rosny²⁰⁰ ; signés et datés par les délégués qui accueillaien le voyageur, ils sont des pièces précieuses pour préciser les rencontres faites par Lesouëf. Lesouëf et Rosny utilisèrent ce réseau dans leurs différents voyages à but scientifique : Finlande, Espagne et Portugal, Roumanie, Grèce... Lesouëf finança sans doute les déplacements du savant, comme le montrent les dédicaces des publications, et ses factures de voyage. La dédicace du rapport scientifique du voyage en Espagne et au Portugal , *Les documents écrits de l'antiquité américaine*, définit clairement le rôle joué par Lesouëf :

¹⁹⁸ BOIE, t. 1, 1878, p. 11

¹⁹⁹ BOIE, t. 1, n°7, 29 mars 1877, p. 31-32

²⁰⁰ Voir Pièces justificatives III, 3)

Sachant que de grands intérêts scientifiques me rendaient nécessaire un voyage dans la péninsule Ibérique, au moment où j'étais incertain si je demanderais au gouvernement de couvrir les frais de ce voyage transformé en mission scientifique, vous m'avez offert de remplacer le gouvernement et d'être le Mécène de mes projets. [...] Non seulement vous vous êtes chargé de cette « mission », mais vous avez tenu à m'accompagner, à me suivre dans mes recherches, à m'encourager dans mes études, à être le collaborateur de mes travaux.²⁰¹

Ces missions avaient pour but de représenter la Société d'ethnographie aux Congrès international des orientalistes, de resserrer les liens entre les délégations, de collecter des documents pour les recherches de Rosny, notamment à l'aide de la photographie²⁰². Chacune de leurs missions donna lieu à des annonces dans le *Bulletin* de l'Institution : on y commentait la courtoisie de l'accueil, les réceptions mondaines, et les « investigations ethnographiques »²⁰³ des deux voyageurs, ce qui permet de saisir les composantes à la fois sociables et savantes de ces entreprises. La comparaison de ces comptes rendus assez formels avec les souvenirs publiés de Rosny et la correspondance de Lesouëf permet de comprendre les différentes implications de ces voyages, dans lesquels les préoccupations officielles et scientifiques se mêlent à des intérêts tout personnels pour les personnalités rencontrées, les paysages et les monuments.

Les personnalités scientifiques de l'Institution ethnographique de passage à Paris étaient reçues par un commissaire chargé de les accueillir. Lesouëf fut nommé en 1878 commissaire « pour la réception des délégués et membres étrangers de l'institution pendant l'Exposition universelle » pour la Russie et la Finlande²⁰⁴. L'accueil des membres étrangers était l'occasion de dîners entre les membres les plus actifs de l'Institution. Lesouëf accueillit ainsi le délégué pour l'Océanie, au moment où la Société des études japonaises accueillait les études océaniques, ainsi que le délégué de la Roumanie²⁰⁵. Il fut nommé en 1885 délégué pour la Russie²⁰⁶, en 1886 commissaire pour la Roumanie, la Suède et la Norvège²⁰⁷. Les fonctions importantes qu'il occupa dans les années 1890 au sein de l'Alliance scientifique

²⁰¹ *Les documents écrits de l'antiquité américaine*. Compte-rendu d'une mission scientifique en Espagne et en Portugal (1880), Paris, Maisonneuve, 1882 (Imprimerie de la Revue orientale, Léon de Rosny, avenue Duquesne, p. 47)

²⁰² La photographie intitulée « un premier essai de photographie » et signé Rosny, dédiée à Lesouëf pourrait dater du voyage en Espagne (1880). Voir ill. 5.

²⁰³ BOIE, t. 5, n°39, novembre 1881, p. 133

²⁰⁴ BOIE, t. 1, n°7, avril 1878, p. 91

²⁰⁵ BASU, t. 8, N°63, mars 1885, p. 36 ; BSE, t. 12, 1888, p. 276

²⁰⁶ BASU, t. 8, 1885, n°66, 16 juillet 1885

²⁰⁷ BASU, t. 9, 1886, n°71, 25 janvier 1886, p. 12, 60.

universelle le déterminèrent peut-être à réunir les documents autographes liés à cette institution²⁰⁸.

À côté des buts officiels, ces voyages furent également pour Lesouëf et Rosny l'occasion de faire du simple tourisme ; Lesouëf prolongeait d'ailleurs souvent seul les itinéraires, alors que Rosny, tenu à ses obligations d'enseignement, retournait en France :

...lorsque nous ne rencontrons rien dans le cadre de nos études spéciales, ou bien nous faisons quelques observations ethnographiques, ou bien nous nous transformons en vulgaires touristes, pour ne pas quitter une ville, sans avoir, au moins quelques instants, contemplé ses édifices et ses principales curiosités²⁰⁹

Deux sortes de sources nous permettent d'accéder aux préoccupations personnelles des deux voyageurs : la correspondance de Lesouëf, et les souvenirs de voyage de Rosny. Les souvenirs et les lettres donnent un aperçu bien différent des voyages : tourisme, recherches ethnographiques fantaisistes sont à l'ordre du jour. La correspondance de Lesouëf, adressée à ses nièces, s'appuie beaucoup sur les guides de voyage pour puiser ses renseignements et sélectionner les éléments de son sujet. Elle semble parfois par là assez convenue, notamment dans la description des villes, des monuments et de leur histoire, qui revêtent une certaine fadeur encyclopédique, peut-être déterminée par le désir d'instruire ses jeunes nièces²¹⁰. Les sentiments qui semblent personnels sont parfois repris des guides, qui fournissent en effet au voyageur tout un code de comportement et de jugement.

Nous trouvons quelques notations personnelles et vivantes qui définissent les centres d'intérêt de Lesouëf. Il se montre avide de rencontres avec les gens du pays, il fait des observations ethnographiques sur les populations, en confrontant son expérience aux théories lues dans les publications de la Société d'ethnographie. Les lettres font surtout état des rencontres avec les habitants, des réceptions, mais aussi de la visite des monuments, des bibliothèques et des archives ; elles décrivent en détail les manifestations liées à ses centres d'intérêt (parades militaires, processions...). Le luxe des décors et des architectures attirèrent particulièrement son attention. Enfin, les costumes des habitants avaient pour lui un intérêt tout particulier : il décrit minutieusement les costumes d'une procession à Madrid, il envoie à

²⁰⁸ AASU, t. 13, 1895, p. 272, séance du 3 avril 1895, Lesouëf est reçu membre associé à vie. AASU, t. 14, 1896-1898, p. 118, p. 118, séance du 25 juin 1896, sur la proposition du secrétaire-général [Marceron], Lesouëf, est nommé délégué général pour l'Europe.

²⁰⁹ Léon de Rosny, *Taureaux et mantilles*, Paris, Olendorff, 1889, p. 78

²¹⁰ À propos de la cathédrale de Burgos, Lesouëf écrit à sa nièce ; «Victor a la clé du sac où sont mes guides, sans cela je t'en ferais la description détaillée ». Lettre d'A. Lesouëf à Madeleine Smith, 6 octobre 1880. Arch. Fondation SL, carton 9 (BNF, Ms. occ.)

sa nièce des photographies de costumes grecs et bulgares, demande à des femmes tchouvaches de se mettre dans « leurs beaux atours » ; dans chaque cas, nous le voyons comparer les données aperçues avec sa connaissance des costumes des autres pays, puisées dans ses autres voyages (Suisse, Roumanie).

III. Une érudition éclectique et le goût de la collection

1) *Les travaux de linguistique et d'ethnographie*

Lesouëf était passionné par les questions ethnographiques et géographiques. L'étude des religions compta aussi parmi ses préoccupations : il fut élu membre libre dans le comité des religions comparées lors de la séance du 6 novembre 1893²¹¹. L'éclectisme des études menées par Lesouëf répondait au projet pluridisciplinaire élaboré par la Société d'ethnographie ; il se comprend dans la perspective d'une étude comparative des civilisations n'hésitant pas à mettre côte à côte le Japon et la Grèce, approche qui n'aura plus cours à la fin du siècle.

Lesouëf n'était d'ailleurs pas seulement membre de la Société d'ethnographie : il fut nommé membre titulaire de la Société d'anthropologie de Paris en janvier 1877, de la Société indochinoise en octobre 1877²¹² ; en 1884, membre titulaire de la société de géographie de Saint-Valéry-en-Caux ; en 1887, membre ordinaire de la Société asiatique italienne.

Les travaux d'érudition

Un recueil de tirés à part permet de comprendre comment Lesouëf lui-même envisageait ses écrits et son rôle parmi les érudits de la Société d'ethnographie. La page de titre imprimée (sans doute par Rosny) indique en effet « Société d'ethnographie », « ethnographes. Recueils factices. Auguste Lesouëf »²¹³. Nous voyons que Lesouëf se présente ici comme ethnographe, auteur inséré à l'intérieur d'un ensemble de noms, dont celui de Léon de Rosny. Le recueil factice donne une cohérence intellectuelle à diverses publications, et élève ces tirés à part à la dignité du volume relié, à côté des notices de Léon de Rosny qui occupent plusieurs volumes dans la bibliothèque Lesouëf. Chose intéressante, ce recueil, compilé en 1889, contient les deux catalogues de ses collections chinoise et japonaise : ils sont ici présentés comme des

²¹¹ BSE, t. 17, 1894, p. 104

²¹² Arch. Fondation SL, carton 12, diplômes des sociétés savantes (BNF, Ms. occ.)

²¹³ SL R-5540 (BNF, Impr.)

objets destinés à servir la science ethnographique, de même que la collection japonaise exposée à l'Exposition rétrospective de l'histoire du travail la même année.

Il s'agit pour la plupart de traductions, dont la plus ancienne remonte à 1874, deux ans après son introduction par Rosny à la Société d'ethnographie. La plupart de ces travaux furent publiés entre 1884 et 1889, période la plus active pour les activités de publication de Lesouëf. La fin des années 1890 et le début des années 1900 furent consacrées à la bibliothèque américaine, dont un membre de la Société américaine de France rédigea le catalogue sous forme de bulletin périodique.

Ces traductions avaient des contenus très différents : civilisations péruvienne, américano-indienne,²¹⁴ océanienne, chinoise. Un des articles les plus intéressants pour notre sujet est une traduction du chinois publiée en 1884²¹⁵. Il s'agit des annales historiques de Sima Qian [Sse-Ma-Tsien] (145-90 BC), astrologue de la Cour qui fonda le grand genre historique chinois. Lesouëf connaissait-il le chinois ? Quelques caractères simples tracés sans respect du *ductus* et avec quelques erreurs sur son agenda peuvent faire penser qu'il s'est attaché à apprendre cette langue, mais il est douteux qu'il ait pu l'assimiler au point de réaliser entièrement une telle traduction²¹⁶. Ce titre ne faisant pas partie de sa bibliothèque chinoise, il est vraisemblable qu'il travailla sur l'exemplaire de Léon de Rosny, annoté par Stanislas Julien, et que Rosny contribua largement — ou totalement — à ce travail, augmenté de nombreuses notes philologiques. Léon de Rosny fit d'ailleurs une communication sur les mémoires de l'historiographe chinois Sse ma tsien à la séance du 7 novembre 1892 de la Société d'ethnographie²¹⁷.

Devant le succès des admissions de membres à la Société des études japonaises, les années 1880-1890 furent l'occasion d'émettre des exigences vis-à-vis des membres titulaires, leur demandant des gages de sérieux afin d'éviter l'amateurisme. Il est possible que Rosny ait été mis à contribution pour la rédaction d'articles signés du nom de Lesouëf ; nous retrouverons le délicat problème de l'auteur à propos du catalogue des livres japonais, dans lequel le nom de Rosny n'est pas indiqué ; les membres de la Société des études japonaises mentionnèrent en définitive toujours Lesouëf comme l'auteur de ce catalogue.

²¹⁴ Le manuscrit de la traduction de l'article de J. Fortescue, « Les Indiens du Nord de l'Amérique du Nord » (ASAF, 1884) est conservé au département des Manuscrits orientaux (SL Ms. 187)

²¹⁵ A. Lesouëf, « L'Éloge de Confucius par le grand historien Sse Ma Tsien, traduit du chinois », MSEJ, 1884, t. 3, p. 197-200. Voir pièces justificatives, III, 7)

²¹⁶ Arch. Fondation SL, carton 13, agenda, 22 janvier 1880 (BNF, Ms. occ.)

²¹⁷ BSE, t. 16, 1892, p. 225

Cette hypothèse est corroborée par l'examen d'un autre de ses travaux, le rapport sur le dictionnaire aïno-russe de Dobrotvorski, inséré dans les actes du Congrès international des orientalistes en 1884. Ce rapport fut réalisé à la demande d'un membre de la famille de l'auteur, à l'occasion du don du dictionnaire :

Un dictionnaire aïno-russe par M.M. Dobrotworsky précédé d'une biographie de l'auteur. Kasan, 1875.

(M. Dobrotworsky, frère de l'auteur défunt, a émis le vœu qu'un des membres du Congrès veuille publier un compte-rendu du dictionnaire dans les Travaux du Congrès)²¹⁸

La correspondance que Lesouëf entretenait avec le responsable de la publication et Léon de Rosny au moment des relectures des épreuves destinées à l'impression tendrait à faire de Rosny le véritable auteur de l'article ; le savant avait d'ailleurs déjà fait une étude sur un dictionnaire japonais-russe, au commencement de sa carrière de japonologue²¹⁹. Dans une lettre datée du 23 septembre 1884, le secrétaire du Congrès des orientalistes, M. de Goeje demanda à Lesouëf, qui venait de rentrer d'un séjour en Angleterre, l'envoi de l'épreuve de son article; quelques jours plus tard, Lesouëf reçut une lettre de Rosny qui se trouvait alors à Manneville ; celle-ci lui précisait les corrections à apporter aux épreuves, ce qui semble montrer que Lesouëf ne connaissait pas le russe : « Veuillez mettre de votre main, dans la marge supérieure de cette page 158 : "prière à l'imprimeur de faire attention qu'il y a dans cette page des lettres russes remplacées à tort par des lettres françaises, non équivalentes. Je les ai soulignées de rouge. A.L." »²²⁰. La minute de la réponse de Lesouëf, datée du 28 septembre, reprend les termes mêmes de Rosny : « je vous signalerai plusieurs fautes typographiques dont quelques unes sont d'autant plus regrettables qu'elles se trouvent dans un endroit où le rapport indique des corrections nécessaires au travail de M. Dobrotvorski »²²¹. Comme avec les Chroniques de Sima Qian, nous n'avons pas retrouvé dans le fonds Smith-

²¹⁸ *Bulletin du sixième Congrès des orientalistes*, Leide, 1883, p. 5

²¹⁹ L. de Rosny, « Rapport sur le Dictionnaire japonais-russe de M. Gochkiévitch », *Bulletin de l'Académie impériale des sciences de St-Petersbourg*, t. 4, 1861. L'exemplaire sur lequel Rosny a travaillé est allé rejoindre les livres d'Auguste Lesouëf. SL R-10473 (BNF, Ms. or.)

²²⁰ Lettre de Rosny à Lesouëf, 27 septembre 1884. Arch. Fondation SL, carton 11, correspondance, R (BNF, Ms. occ.)

²²¹ Brouillon de lettre à Goeje, 28 septembre 1884. Arch. Fondation SL, carton 10, correspondance, G (BNF, Ms. occ.). Le texte de la lettre de Rosny est le suivant : « Je vous engage à écrire également courrier par courrier à M. de Goeje, secrétaire du Congrès des Orientalistes, pour lui expliquer qu'absent de Paris et sans résidence fixe pendant les vacances, ses épreuves et sa lettre viennent seulement de vous arriver ; que vous le priez d'excuser ce retard involontaire et que vous lui signalez, p. 158, des fautes typographiques graves qui dénaturent complètement votre idée et sont d'autant plus regrettables qu'il s'agit d'un endroit où vous indiquez des corrections nécessaires dans le travail de M. Dobrotvorski », Lettre de Rosny à Lesouëf, 27 septembre 1884.

Lesouëf de trace de ce dictionnaire, alors que le fonds Rosny de la Bibliothèque de Lille en conserve un exemplaire.

Faut-il donc tirer une frontière nettement délimitée entre le savant qu'était Rosny et le mécène simple amateur qu'était Lesouëf, notamment en matière d'études japonaises qui nous intéressent plus particulièrement ? Nous ne pouvons passer sous silence le désir de Lesouëf de se représenter en tant qu'ethnographe ou que philologue au sein des sociétés savantes. Mais l'activité scientifique de Lesouëf semble bien s'être bornée à des travaux de traduction et à quelques études sur les ouvrages de sa collection, manuscrits japonais ou mexicains. Son activité au sein de la Société des études japonaises était, sinon érudite, du moins définie par une image de collectionneur et bibliophile.

La place de Lesouëf dans la Société des études japonaises

C'est auprès de la Société des études japonaise que Lesouëf pourra trouver conseils et thèmes de réflexion dans l'élaboration de sa collection de livres japonais. En effet, il est resté étranger aux groupes qui se formaient autour des marchands Bing et Hayashi. Nous n'avons pas retrouvé dans sa correspondance, à quelques exceptions près, de traces de contacts entre le collectionneur et le milieu des amateurs d'art japonais contemporains²²². Sa position au sein de la Société des études japonaises lui donnait des responsabilités moindres que dans les autres branches de la Société d'ethnographie : il est bien membre titulaire dès la fondation de la Société le 3 novembre 1873, astreint à la présence aux séances, à des travaux, à une cotisation ; mais il ne fera pas partie du conseil de la Société après 1877 (il est élu pour les années 1874-76). Il se présente d'ailleurs à plusieurs reprises au poste de président, sans succès.

Le rituel d'admission vise à maintenir une certaine homogénéité des adhérents : candidature, présentation et élection en sont les différentes étapes ; s'y associe un rituel de réception bien particulier. Dans le cas de Lesouëf et d'autres membres, il s'agit de la présentation d'un mémoire, d'un don d'ouvrage à la société : Lesouëf offrit en effet un livre chinois lors de l'année qui suivit sa réception comme membre : la liste des ouvrages offerts à la Société mentionne en effet « Par M. Lesouëf 山海經 *Chan hai king*. Le Livre des Montagnes et des Mers. Édition chinoise de 1867. — Gr. in-8° »²²³. C'est par la proposition

²²² Le fonds Smith-Lesouëf (BN, Est.) contient un album non coté intitulé *Souvenirs et éphémérides, supplément, cartes d'entrées et invitations*, où se trouvent deux invitations à des soirées costumées au musée Cernuschi en 1888 et 1889.

²²³ MSEJ, t. 1, 1874-1875, p. 83.

d'une traduction que nous le voyons intervenir au cours d'une séance : le 29 avril 1875, il se charge de la traduction d'un opuscule de Charlotte Birch, fille de l'orientaliste Samuel Birch, intitulé *Origine des plus anciens poèmes japonais* (traduction non publiée)²²⁴.

Lesouëf était régulièrement présent aux séances de la Société ; en voyage dans le nord de l'Europe, il était absent à la séance du 18 juillet 1879 et ne réapparut pas à la séance de rentrée en octobre. Durant cette période, aucune communication importante n'avait été faite. Le nombre et l'intérêt des communications connurent un renouveau autour de 1884. C'est d'ailleurs autour de 1884 que Lesouëf reprit une réelle activité au sein de la Société des études japonaises, en tant que collectionneur : à la séance du 16 octobre, il fit une communication sur plusieurs *kakemono* de sa collection. Rappelons qu'il fit paraître la même année sa traduction du chinois. C'est aussi à cette date que la prise en compte des collectionneurs s'accrut dans l'orientation de la Société. Il reste que l'orientation philologique semblait faire peu de place à ces derniers, par rapport à d'autres comités de la Société d'ethnographie tournés vers l'archéologie et où Lesouëf était sans doute plus à l'aise, comme la Société américaine de France.

Le milieu des années 1880 fut une période d'intense activité de Lesouëf au sein de la Société des études japonaises, et également un tournant dans la politique de la Société vis-à-vis des collectionneurs. Cette conjoncture est déterminante pour situer la publication du catalogue, qui s'est effectuée en 1887. Après l'Exposition universelle de 1889, il semble que l'intérêt de Lesouëf se soit reporté vers les *americana*.

2) *Les lectures d'ouvrages sur le Japon*

Lesouëf ne mit pas sa bibliothèque occidentale au service des études japonaises, comme il le fit pour les études américaines, qui eurent leur *Bulletin* en 1899. Aucun outil de travail ne vint organiser pour un quelconque public les ouvrages consacrés à la langue et la civilisation japonaise. Cette collection d'ouvrages sur le Japon fut élaborée en lien avec les activités de la Société des études japonaises, mais elle reflète aussi l'intérêt général des collectionneurs de la deuxième moitié du XIX^e siècle pour ce pays dont les objets décoratifs étaient particulièrement prisés. La question de l'usage de ces livres reste difficile, surtout dans la mesure où certains

²²⁴ MSEJ, t. 1, 1874-1875, p. 143.

²²⁵ MSEJ, t. 3, p. 93

²²⁶ MSEJ, t. 3, p. 108

²²⁷ H éd, p. 344

furent reconnus comme objets de collection par leurs caractéristiques matérielles, par l'histoire de l'exemplaire, plus que par leur contenu.

Nous avons peu d'indications sur la manière de lire de Lesouëf. Seule une lettre à sa nièce, Madeleine, dont il vient de recevoir des signets, nous en donne un aperçu : « je me refuse absolument à considérer ces petits objets comme des signets et surtout de m'en servir comme tels, vu mon habitude déplorable de laisser la plupart du temps mes livres à moitié lus ». ²²⁸ Un ouvrage sur le Japon, dont seuls les paragraphes des premiers chapitres sont annotés d'une croix dans la marge nous renvoie à ce mode de lecture ²²⁹.

La présence de tel ou tel titre dans sa bibliothèque reflète autant les préférences du collectionneur que le réseau de sociabilité savante qui entourait ses activités intellectuelles : ouvrages donnés par les membres de la Société des études japonaises, envoyés d'office aux membres titulaires. Nous avons analysé un ensemble d'environ 70 titres concernant le Japon, en excluant les publications de la Société d'ethnographie, dont l'origine dans la bibliothèque de Lesouëf s'explique aisément. Les carnets de Roman d'Amat nous ont permis d'extraire un certain nombre de titres, complétés par des interrogations du catalogue de la Bibliothèque nationale. Notre liste n'est sans doute pas exhaustive. Mais elle révèle certaines caractéristiques : tout d'abord, la prédominance des relations de voyage (25 titres), des titres consacrés à l'histoire de l'art (16), et enfin de la linguistique (13) ²³⁰. Certains ouvrages proviennent de la bibliothèque de Rosny : ils portent le sceau de leur possesseur, ou des annotations ayant d'étroits rapports avec les publications du savant. Il s'agit principalement de relations de voyages hollandaises, et d'ouvrages de linguistique. Les ouvrages de linguistique ayant appartenu à Rosny ne sont pas utilisables pour l'apprentissage de la langue (grammaire portugaise, vocabulaire russo-japonais, ou traité de grammaire en hollandais...) ; ceux qui proviennent de la vente Labarthe (1872) sont peut-être plus modernes. La totalité des éditions postérieures à 1872 ne portent pas de marque de provenance et ont pu faire l'objet d'une recherche active de la part de Lesouëf : avait-il l'ambition d'apprendre le japonais en adhérant à la Société des études japonaises ? Voulait-il faire servir sa bibliothèque aux savants de la Société d'ethnographie ? L'utilisation qu'il fit de sa bibliothèque américaine en 1899 nous permet d'envisager plus sérieusement la dernière hypothèse, mais il est possible que les conceptions du collectionneur aient évolué dans le temps.

²²⁸ Lettre de Lesouëf à Madeleine Smith, 11 juillet 1887. Arch. Fondation SL, carton 9 (BNF, Ms. occ.)

²²⁹ I. Eggermont, *Le Japon : histoire et religion*. Paris, Ch. Delagrave, 1885. SL R-10345 (BNF, Ms. or.)

Les ouvrages jésuites avaient un caractère bibliophilique au XIX^e siècle et ne pouvaient être considérés comme des instruments d'étude, comme Rosny l'a bien reconnu après ses tentatives malheureuses. À propos des publications des XVI^e et XVII^e siècles, il écrit en 1896 :

Les ouvrages compris dans cette première série ont surtout un intérêt de curiosité pour les bibliophiles ; la plupart sont d'une extrême rareté, et les exemplaires qui en ont paru dans le commerce de la librairie ou les ventes publiques y ont été portés à un prix généralement fort élevé. Il nous a paru intéressant d'en mentionner quelques-uns, tout en rappelant qu'ils ne peuvent plus guère de nos jours être considérés comme d'une grande importance pratique pour les travailleurs.²³¹

Les publications jésuites sur la grammaire japonaise possédées par Lesouëf proviennent de la bibliothèque de Rosny : l'exemplaire de la grammaire du père Collado porte le sceau japonais de Rosny et la mention manuscrite « *errata sic correxi de R.* »²³². L'évolution historique d'un objet d'étude à un objet de bibliophilie permet ainsi le passage matériel de la bibliothèque de travail de Rosny à celle qu'il considérait comme une collection de bibliophile.

Les publications hollandaises, notamment celles de Kämpfer, étaient considérées au XIX^e siècle comme des sources fondamentales pour l'étude de l'histoire et de la civilisation japonaises. Citons le collectionneur Philippe Burty en 1883, à propos de l'Histoire du Japon par Kämpfer²³³ : « Il nous suffira de rappeler le *Japon* de Kaempfer, où les observations sont si justes, le récit est si simple, qu'il faut le considérer comme un classique et que nulle bibliothèque de japoniste ne peut négliger »²³⁴. Nous avons déjà évoqué la difficulté d'interprétation du terme « japoniste », qui semble être employé dans cet article avec l'acception de connaisseur de la langue japonaise. La plupart des ouvrages hollandais de la collection Lesouëf proviennent de Rosny ; rappelons également le titre de Thunberg acquis par son père à la vente Talma²³⁵.

À cette date, des critères de choix des ouvrages sur le Japon s'étaient mis en place et la lecture, ou plutôt la possession de certains ouvrages, permettaient de définir le « japoniste ». Les liens de sociabilité qui entouraient Lesouëf lui permettaient de posséder les outils définis comme dignes de collection dans le domaine des études japonaises. Il est en effet possible que

²³⁰ Voir Annexe III, 1)

²³¹ L. de Rosny, *Introduction à l'étude de la littérature japonaise*, Paris, Leroux, 1896, p. 5

²³² Fr. D. Collado, *Ars grammaticae japonicae linguae. ...Romae, Typis & impensis Sac. Congr. de Propag. Fide*, 1632. SL R-10625 (BNF, Ms. or.)

²³³ E. Kämpfer, *Histoire naturelle, civile et ecclésiastique de l'Empire du Japon....* La Haye, P. Gosse & J. Neaulme, 1732. 3 vol. Catalogue Burty (1891) n°1113.

²³⁴ Ph. Burty, « Le roman japonais Okoma », *L'Art*, t. 35, 1883, p. 223

²³⁵ Voir ch. 3, I, p. 95

l'exemplaire de cette publication de Kæmpfer possédé par Lesouëf provienne de Rosny, ou d'un autre japonisant²³⁶. C'est un exemplaire très simple, sans aucune gravure. Il s'agit d'une édition abrégée de la traduction française de 1729. Une note bibliographique sur une garde mentionne : « l'auteur de cette traduction est Naudé (Voy. Cat de Fred Muller [éditeur à Amsterdam] d'Amst [?] 1854 8°) » ; des corrections au crayon sont apportées aux mots japonais dans le cours du texte.

Lesouëf possédait également les premières relations de voyage des diplomates, dont certaines furent analysées et passablement critiquées par Rosny. Un certain nombre de récits furent rédigés dans les années 1880-1890 : il s'agit de volumes de vulgarisation n'apportant pas grand chose de nouveau à la connaissance du Japon, et utilisant les données des publications antérieures, comme les titres d' Eggermont, Bonnetain, Lamairesse ou Loonen.

Il est difficile de savoir si Lesouëf avait lu ces ouvrages. Mais il convient d'attirer l'attention sur les publications illustrées, dont les reproductions d'œuvres japonaises purent frapper Lesouëf lors d'une de ses lectures partielles des ouvrages. Sans en faire une source certaine d'acquisitions, elles purent contribuer à former le goût du collectionneur avec l'affirmation croissante de la qualité et de la fidélité des reproductions.

Jusqu'à la publication de Breton de la Martinière, les illustrations étaient retravaillées sur l'original japonais avec l'addition de la perspective et du modelé. La reproduction en fac-similé n'était alors pas la préoccupation des éditeurs et le style japonais n'était pas respecté. Les planches des *Mémoires et anecdotes* de Titsingh publiées par Abel-Rémusat, « soigneusement copiées et réduites d'après des dessins ou des planches exécutées au Japon »²³⁷ adoptaient un style occidental ; elles furent d'ailleurs moins remarquées par Burty que les textes de poésies japonaises dans ses articles de 1875 et 1883. Il en est de même de la publication d'Overmeer Fischer en 1833, ou des publications de Siebold.

Lesouëf possédait un résumé de ces différentes relations, contenant des gravures, par Breton de la Martinière, ouvrage très connu des japonistes, dont Burty avait un exemplaire avec les planches en couleurs. Son intérêt par rapport aux relations hollandaises, qui comportaient des illustrations de style occidental d'un intérêt ethnographique, fut l'insertion de documents originaux recopiés fidèlement d'après les livres japonais. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, les matériaux des illustrations devinrent plus accessibles aux voyageurs.

²³⁶ SL R-10312, 10313, 10314 (BNF, Ms. or.)

²³⁷ Abel-Rémusat, dans I. Titsingh, *Mémoires et anecdotes sur la dynastie régnante des Djogouns*, ... Paris, A. Nepveu, 1820. p. XI

Oliphant, Chassiron, illustrèrent leurs récits de nombreux emprunts aux originaux japonais, afin d'attirer l'attention du public sur une civilisation fermée à l'Occident pendant plus de deux siècles. Il s'agissait surtout d'estampes de Hokusai, de Hiroshige I et II, de Kunisada II, artistes *ukiyo-e* contemporains ou de la première moitié du XIX^e siècle. Au cours des années 1865-1870, le nombre de livres illustrés avec des originaux japonais décrut, peut-être à cause de la difficulté d'accéder aux sources japonaises. Seul l'ouvrage de Humbert se distingue par son abondante iconographie japonaise. Lesouëf l'acquiesça d'ailleurs peu après sa parution, dans une édition de luxe sur papier de Chine, chez Glady frères en 1872²³⁸. Les illustrations tiraient plutôt parti des styles occidentaux que des styles japonais. Dans les années 1870, après l'Exposition universelle de 1867 et la stabilisation des relations extérieures avec le Japon, les images japonaises réapparurent fréquemment dans les publications, notamment les traductions littéraires, et devinrent la preuve du parti-pris de l'auteur en faveur de l'esthétique japonaise. Hokusai était largement reproduit et était l'artiste le mieux connu des Européens ; mais les œuvres de Nagasaki et Yokohama étaient également bien connues, par leur traitement réaliste qui séduisait les Occidentaux.

Les ouvrages sur l'histoire de l'art japonais occupent la majorité des titres consacrés au Japon dans la collection Lesouëf. Le collectionneur possédait plusieurs éditions du célèbre ouvrage de Gonse, *L'Art japonais* (1883, rééd. 1886), ainsi qu'un prospectus-spécimen de l'ouvrage²³⁹. La première édition était destinée avant tout aux bibliophiles ; elle comportait un grand nombre d'illustrations faisant usage de techniques variées (eaux-fortes, héliogravures, chromolithographies...) ²⁴⁰ : « les exemplaires numérotés 1 à 100 sont imprimés entièrement sur papier de la manufacture impériale du Japon. Ils contiennent deux états, avant lettre et avec lettre, des eaux-fortes et des planches en héliogravure. Le prix de chacun de ces 100 exemplaires est de 400 francs pour les deux volumes ». Un autre ouvrage comporte de magnifiques illustrations : *the Ornamental Arts of Japan* de Audsley²⁴¹. Il s'agit de quatre volumes in-folio, ornés de chromolithographies. La nouveauté par rapport à Gonse est qu'il fait une grande part aux artistes contemporains. L'auteur s'appuie sur Gonse, mais aussi sur les auteurs anglo-saxons (Anderson, Morse) que ne possédait pas Lesouëf. Enfin, des catalogues d'exposition attestent de l'intérêt de Lesouëf pour les manifestations liées au

²³⁸ Voir facture du 6 mai 1872, Pièces justificatives IV, 1)

²³⁹ SL S- 7197 (BNF, Impr.)

²⁴⁰ L'exemplaire Lesouëf porte le numéro 85. SL R-10287, 10288 (BNF, Ms. or.)

²⁴¹ SL S-7196 (BNF, Impr.)

japonisme : le catalogue du musée Guimet est abondamment annoté ; nous trouvons également le catalogue de l'exposition d'estampes à l'École des Beaux-arts, organisée par Bing en 1890.

Il reste que des lacunes peuvent être constatées si l'on compare cette bibliothèque à celles d'autres collectionneurs contemporains : les écrits d'Anderson et de Mitford ne sont pas représentés, alors qu'ils étaient une source fondamentale de renseignements pour les collectionneurs. Duret est également absent. Le plus surprenant est l'absence du *Japon artistique*, publication périodique de Bing, bien connue des collectionneurs ; paradoxe d'autant plus grand que son ami Rosny s'était vu dédicacer cette publication par Bing, dont il possédait l'intégralité...

Nous voyons que les ouvrages sur l'histoire de l'art japonais ne reflètent pas une recherche systématique de la bibliographie contemporaine sur le sujet. Il s'agit cependant du thème le mieux représenté dans sa bibliothèque ; par le côté bibliophilique de ces publications tirées à peu d'exemplaires, nous pouvons conclure autant à leur statut d'objet qu'à l'intérêt du collectionneur pour leur contenu. La collection japonaise éclaire-t-elle l'utilisation de la bibliothèque occidentale ?

Conclusion de la 1^e partie : Auguste Lesouëf et le Japon

La présentation du contexte général de l'intérêt pour le Japon dans la deuxième moitié du XIX^e siècle permet de comprendre à quels courants s'alimente le goût de Lesouëf pour les livres et les objets japonais. L'un date du début du XIX^e siècle : tout d'abord lié aux études chinoises, il s'affirma avec la recherche universitaire érudite dans la deuxième moitié du siècle ; l'autre courant représente le monde des collectionneurs et des artistes qui soutenaient la nouvelle esthétique émanant des productions japonaises. De façon plus précise, le personnage de Lesouëf nous renvoie aux érudits collectionneurs, membres de sociétés savantes, témoins de l'amateurisme vivant qui insuffla un dynamisme dans la diffusion du savoir orientaliste dans la deuxième moitié du XIX^e siècle.

En effet, le cadre de la Société d'ethnographie, ouvert aux amateurs, était adapté à l'état des études japonaises juste après l'ouverture du Japon, au moment où les énergies des différents groupes liés au japonisme, avaient besoin de s'unir autour d'un intérêt commun. Au début de son histoire, cette Société put stimuler la recherche des japonisants comme des japonistes, dans la nouveauté d'un enthousiasme pour une science en train de naître, où les clivages entre amateurs et savants ne se faisaient pas encore jour, où le « japonisme » réunissait universitaires et collectionneurs dans le même effort passionné pour comprendre une civilisation lointaine.

Lesouëf apparaît sous différents visages dans ses activités au sein de la Société d'ethnographie. Il y voyait un moyen d'assouvir un indéniable goût pour la conversation érudite, la possibilité de faire connaître sa collection, ainsi que l'occasion d'enrichir son savoir. Il apparaît à la fois comme un homme de contact, représentant la Société à l'étranger, comme un mécène des publications et des missions scientifiques, et enfin comme un collectionneur bibliophile. Les liens de sociabilité autour du collectionneur, son désir de bibliophilie, sa connaissance des publications contemporaines sur le Japon, donnèrent toute sa singularité à la collection de livres japonais qu'il a réunie.

Table des matières du tome I

Remerciements	Erreur ! Signet non défini.
Introduction	Erreur ! Signet non défini.
Sources et bibliographie	Erreur ! Signet non défini.
Ch. I. Manuscrits, imprimés, objets japonais	Erreur ! Signet non défini.
Ch. II. Sources manuscrites	Erreur ! Signet non défini.
CH. III. Sources imprimées (jusqu'en 1913)	Erreur ! Signet non défini.
Ch. IV. Bibliographie	Erreur ! Signet non défini.
Première partie: le Japon vu depuis la France au temps de Lesouëf	76
Ch. 1. Japonismes	4
I. De la fermeture aux premières relations diplomatiques	4
II. Le Japon à travers les premières publications occidentales et les expositions universelles	8
III. Une approche esthétique de l'art japonais à travers les documents originaux	13
IV. Une approche historique de la civilisation japonaise : la Société des études japonaises, section de la Société d'ethnographie	21
Ch. 2. L'accès au document original et son approche	43
I. L'évolution de la composition des collections japonaises	44
II. La circulation du livre japonais	49
III. L'objet-livre : « un livre peut donc être japonais ? »	55
IV. Le livre japonais : un objet de « lecture » ?	60
Ch. 3. Sociabilité ou érudition ? Lesouëf et la Société d'ethnographie	66
I. Une personnalité en marge de son milieu familial	66
II. Un lieu de sociabilité : le mécène et le voyageur	73
III. Une érudition éclectique et le goût de la collection	84
Conclusion de la première partie : Auguste Lesouëf et le Japon	94
Table des matières du tome I	95